



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



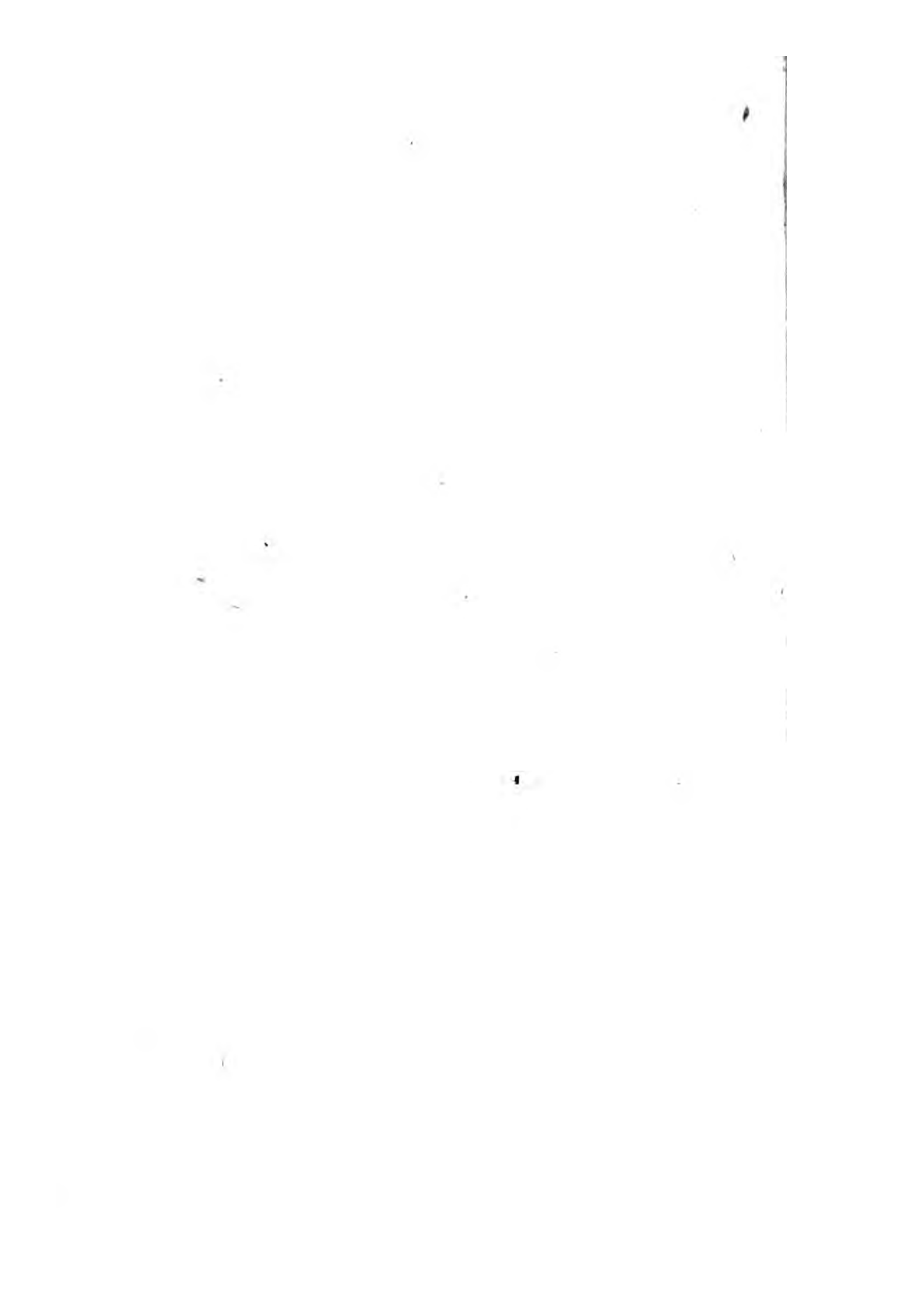
~~MS. 200.19~~



Vet. Fr. III A. 244







Contes

NOUVEAUX.



IMPRIMERIE ET FONDERIE DE A. PINARD,
QUAI VOLTAIRE, 15.



CONTES
NOUVEAUX

PAR

M. Jules Janin.

TOME TROISIÈME.

LES LIBRAIRES-ÉDITEURS :

ALEXANDRE MESNIER. — ALPHONSE LEVAVASSEUR.

23, rue Louis-le-Grand.

9, rue Choiseul.

à Paris.

—
1833.



Histoire du Choléra.



Sous ce titre, qui est peut-être emphatique, j'ai réuni trois morceaux de prose qui ont du moins ce mérite en l'absence de tout autre, c'est qu'ils ont été écrits sous une inspiration vraie et bien sentie. Quand le choléra tomba sur Paris, l'effroi des Parisiens

fut immense. Mille détails de mort et de peste encombrèrent tout à coup cette pauvre ville si mal préparée aux événemens funestes. Grande ville qui a bien des sortes de courage, mais qui n'a pas celui-là, ou plutôt qui n'avait pas celui-là alors, car c'était un courage qu'elle n'avait pas encore appris.

Cette fois, la science de la peste ajoutée à la science des guerres civiles, des terreurs politiques, des invasions, des émeutes et autres fléaux de la patrie, notre ville est au grand complet. Elle n'a plus rien à apprendre du côté des désastres et des misères. Aussi, après les premiers instans de frayeur est-elle revenue à son calme habituel. Elle s'est trouvée si calme, cette immense agitation passée,

qu'elle a fait les 5 et 6 Juin comme pour se distraire, en attendant les bals masqués de l'hiver, ou la prise d'Anvers. Singulière ville, qu'un rien fait frissonner, qui s'arrête bouche béante devant les moindres évènements qui peuvent la distraire au milieu des plus cruels fléaux ! Les deux chapitres de cette histoire, que vous ne lirez peut-être pas jusqu'à la fin par un temps sec et beau et par une mortalité ordinaire, Paris les a dévorés au milieu de la peste, quand on croyait qu'il n'avait plus qu'à se préparer à bien mourir. Les deux chapitres de cette triste histoire en représentent assez bien, selon moi, les deux périodes, croissante et décroissante; le troisième et dernier morceau peut être

regardé comme la conclusion de ce roman cruel. Je les réimprime les uns et les autres, parce que j'ai pensé qu'il est des faits d'une telle importance qu'ils donnent une consécration véritable à tout ce qui les regarde, même ne s'agirait-il que d'un simple feuilleton écrit en souriant au milieu de la peur, et tout autant comme une distraction personnelle à ses propres terreurs, que comme une distraction à l'usage de tous.

LA RUE NEUVE DES POIRÉES.



16 Avril 1832.

Puisqu'il s'en va, parlons du fléau. Osons les regarder de près, ces profondes terreurs des premiers jours ! L'ennemi bat en retraite ; soyons braves ! Pour ma part, je veux vous raconter une nuit d'épouvante que j'ai traversée avant hier. Vous verrez dans ce simple récit ce que c'est que la peur du mal, et combien elle dénature horriblement les objets. Donc, je com-

menge : j'aurai soin d'être aussi peu terrible que possible ; je ménagerai vos nerfs plus que je n'ai ménagé les miens.

C'était avant-hier, sur les hauteurs du quartier Saint-Jacques, si rempli d'hôpitaux, de collèges et de libraires ; un lieu bien triste, surtout par la nuit qu'il faisait, car il était dix heures du soir. J'avais passé la soirée au chevet d'une jeune femme cholérique. La malade, quand je la quittai, était arrivée à ce moment de calme et de bien-être qui console des plus atroces douleurs. Alors le pouls revient à sa place, le sang à la joue, le sourire aux lèvres, le battement au cœur ; l'ame se montre de nouveau dans le regard, le malade renaît, tout renaît en même temps autour du malade, ses amis

les premiers. Ce moment là est doux comme une victoire ! Aussi, toute la soirée, vainqueurs que nous étions, nous ses amis, nous l'avions vue renaissante, et elle nous avait vus revivre avec elle, et je sortis de la maison triomphant, ne songeant plus à l'air froid et humide du soir.

J'allais donc, descendant à pied la montagne Sainte-Genève, passant devant l'église de la sainte, qui ne sera jamais un Panthéon, quoi qu'on fasse. J'étais seul dans les rues ; tout se taisait ou tremblait à cette heure dans la ville. Pas d'étudiants tapageurs à la porte des hôtels garnis ; pas de chansons patriotiques hurlées en chœur ; pas d'ivrognes surtout : toutes les boutiques étaient fermées, et

c'était chose triste de voir à la porte des charcutiers inutiles, se balancer tristement les saucissons de bois qui cliquetaient comme des os de pendus agités par le vent. On eût dit que l'enseigne sensible chantait en gémissant les catastrophes du charcutier.

Je passai ainsi devant toutes les boutiques célèbres de l'endroit; devant le **cabinet** de lecture où se louaient de mon temps les insipides romans de Pigault, éternel sujet d'inquiétudes pour le libraire; devant la boutique du barbier, décorée d'une inscription toute grecque que le bonhomme vous explique sans hésiter. J'allai ainsi jusque vers la place Sorbonne, vis-à-vis l'hôtellerie où Jean-Jacques Rousseau, sur une méchante

épinette, composa le *Devin de Village*. A vous dire vrai, ce fut avec un certain charme que je traversai ainsi, moi tout seul, ces lieux habités par ma jeunesse, ce monde latin où je m'étais trouvé tant de passions et tant de bonheur, hélas évanouis ! Dans cette promenade nocturne, j'oubliai comme par enchantement les inquiétudes de la journée et des journées précédentes ; j'étais heureux comme par une soirée d'été, douce, calme et bien saine, quand, tout à coup, le plus atroce spectacle qui se pût imaginer, dans ces temps d'épidémie et de morts subites, vint s'offrir à mes regards.

C'était dans une petite rue du quartier, une de ces rues qu'on appelle *neuves* par ironie, et dans lesquelles les

maisons en ruine semblent se pencher l'une sur l'autre avec le hideux sourire de deux vieilles femmes qui vont se mordre en s'embrassant. La rue est latérale à la place Sorbonne, et donne à l'autre bout dans la rue St-Jacques. — Je ne l'avais jamais remarquée, étant jeune; — pas un souvenir ne m'y appelait; je sais pourtant son nom à présent: elle s'appelle *rue Neuve des Poirées*. (Ici finit ma longue parenthèse, et je vais reprendre mon récit à l'alinéa suivant.)

Dans cette rue étroite, infecte, rendue plus sombre par un réverbère qui semble comme un mur qui la coupe en deux, j'aperçus tout au loin, tout au loin, quelque chose de noir, éclairé par une torche qui avait l'air de vacil-

ler dans les mains de plusieurs personnes : c'était d'un effet difficile à décrire. Moi je me tins à l'angle de la rue, retenu à ma place par une curiosité invincible. La chose noire avançait; la lumière vacillante avançait; tout cela sans bruit et presque sans mouvement. J'étais immobile, et pourtant il me semblait que je glissais, moi aussi, comme ces fantômes noirs de là-bas. Or, ces fantômes noirs, c'étaient quatre corbillards et huit à dix hommes qui longeaient la rue, ou plutôt qui obstruaient dans toute sa largeur la rue Neuve des Poirées. Onze heures sonnaient à l'église de Sorbonne : j'en comptai douze, tant j'avais déjà peur ! l'erreur était bien naturelle, n'est-ce pas ?

Dans un temps ordinaire, un corbillard qui passe attire peu l'attention de la ville. Le passant salue et poursuit sa route; les autres voitures se dérangent, le mort s'en va, accompagné par ses amis ou par son chien, et tout est dit. Mais par le temps qu'il a fait à Paris, par ces bruits de morts, par ces annonces médicales, par ces statistiques funèbres, par ces histoires d'Hôtel-Dieu, par cette tristesse générale, — mon Dieu! un corbillard est un événement; — c'est une menace; — c'est une chose horrible. On se fait petit contre la muraille quand il passe. Que de fois j'ai frémi involontairement, voyant arrêtées à la porte d'un marchand de vin ces hautes tapissières noires qui s'arrêtent à chaque

bouchon ; comme si boire , même en ces jours d'épidémie , était un des privilèges du croque-mort !

Le croque-mort est un philosophe pratique qui n'a pas son pareil. Il est devenu un personnage à son tour , grâce au choléra. A son tour , il a joué le premier rôle dans ce monde ; à son tour , il a mis au galop son carrosse qui n'allait qu'au pas. Pour bien comprendre mon idée , il faudrait les voir , ces honnêtes pères de famille , revenant du cimetière et s'épanouissant au soleil des boulevards , étalés sur leurs chars à la place des morts ! Puisse leur règne passer bientôt !

Quand je les vis rue Neuve des Poirées , à cette heure de la nuit , — heure inusitée , — en si grand nombre et en

si grand appareil, — le frisson me gagna : je retombai dans toutes mes terreurs passées. — C'est la mort ! c'est la peste d'autrefois ! — La voix publique a menti, l'épidémie n'est pas calmée ! — Les cheveux me dressèrent d'horreur. — Les quatre chars arrivés au milieu de la rue s'arrêtèrent à une certaine porte ; la maison était d'assez bonne apparence pour la rue. Lorsqu'ils furent arrêtés, je compris que ces chars, en effet, avaient marché. Les hommes descendirent de leurs tristes équipages. — La porte de la maison s'ouvrit ; ils entrèrent l'un après l'autre dans cette maison ; mais, tout noirs qu'ils étaient, et dans cette allée obscure, je les sentis plutôt que je ne les vis entrer. — Ce-

pendant, sans les voir, sans les compter, je savais leur nombre à coup sûr : — ils étaient huit!

Alors j'entrai dans une de ces hallucinations funestes qui, dans tous les temps, ont fait croire aux fantômes. Les esprits les plus forts y ont cru. Pline, dans une lettre, pour laquelle je donnerais bien volontiers dix chapitres comme celui-ci, raconte qu'il en a vu un. Je ne vis pas de fantômes, moi; mais je vis mieux que des fantômes. Après un instant d'attente, sortit de cette maison une bière toute blanche sur des épaules noires; on ne voyait que la bière; on eût dit qu'elle se portait toute seule sur le premier corbillard. Passèrent ainsi, l'une après l'autre, huit bières blanches qui furent

placées sur le même char; puis huit autres bières encore. Muettes, fatales, l'une après l'autre, elles se plaçaient en ordre comme les nymphes légères du troisième acte de *Robert le Diable*. Elles allaient incessamment, portées sur les chars. Le premier char se remplit bientôt jusqu'aux combles; alors on le fit avancer d'un pas; il me sembla qu'il m'écrasait. Une sueur froide inondait mon visage, mes dents claquaient. — Quoi donc! me disais-je, toute une maison morte! toute une rue morte! Quelle peste est-ce donc là qui entasse tant de cadavres? Et je pensais à mes amis qui dormaient à cette heure, insoucians du fléau; je pensais à ce malheureux Paris qui se reposait de ses transes sur la foi des

gens de l'art; je pensais à tous ceux que j'aimais; et puis aussi je pensai à moi, pauvre homme! A l'aspect d'une si imposante mortalité, que devenir, que devenir?

Cela dura long-temps. D'autres bières sortirent de cette porte, d'autres chars se remplirent. Quand le dernier char fut comblé, un des hommes ferma la porte de cette maison, et il en mit la clé dans sa poche, comme s'il en eût été le dernier visiteur. Le cortège se remit en marche. Comme la rue est étroite, les chars continuèrent leur route en marchant tout droit sur moi. A cette vue je me sentis tout de marbre. Je voulais fuir, la fuite était impossible. Je voulus tirer de ma poche mon flacon d'éther, ma main gla-

cée resta dans ma poche! Le cortège passa contre moi. Je fermai les yeux. Quels bonds mon cœur faisait dans ma poitrine! De la tête aux pieds, dans le talon, comme Achille, dans les épaules, comme Thersyte, je sentis tout à la fois les horribles indices du choléra.

Un peu revenu de cette grande frayeur, je me traînai au fond de la rue. Je passai devant la maison déserte; déserte en effet, fermée, muette; pas un filet de lumière ou de fumée, rien; c'était la maison des morts! Je ne sais comment il se fit que je pus atteindre un banc de pierre sur le devant d'une maison de la rue Saint-Jacques; je m'assis sur ce banc, et bien certainement je me serais

trouvé mal, si je n'avais pas été seul.

Il me sembla que le dernier moment de ma vie était venu, que l'air de cette rue funeste brûlait déjà mes poumons, gonflés de moitié. — Combien je regrettai alors toutes les choses que je dédaignais dans des temps plus heureux ! Que n'aurais-je pas donné en ce moment pour être assis même au Gymnase Dramatique un jour de première représentation !

Peu à peu cependant, je revins à moi-même. J'étudiai les objets qui m'entouraient. Je reconnus d'abord la rue Saint-Jacques et sa pente rapide ; ce banc sur lequel j'étais assis, c'était le banc du collège Louis-le-Grand, ma seconde patrie. Voilà bien en effet la grande porte si rarement

ouverte! voilà bien devant moi notre bruyant voisin le serrurier Yolande! Comme nous citions les vers de Virgile les armes d'Énée, à propos de cet honnête forgeron qui porte un nom du moyen âge! Voilà bien, à ma gauche, la boutique de madame Vigneron, aux excellens pâtés. Toutes les joies de mon enfance, toutes ses peines cuisantes aussi, tous ces rêves si décevans et si compliqués de la vie du collège, passaient devant moi sur ce banc, se dandinant, grimaçant, riant, sautant, hurlant; pêle-mêle, confus de visions, de souvenirs, de terreurs, d'espérances, de regrets.

Et puis devant moi, toujours la rue Neuve des Poirées, ce boyau étroit et morne, espèce de sillon ténébreux qu'a-

vait laissé après elle la roue des chars!
Cela encore, c'était d'un indicible effet.

Combien de temps je serais resté à cette porte, je l'ignore. Heureusement, et avec sa tête chauve, son air imposant et grave, les rides savantes de son front et toute l'importance doctorale de sa personne, je vis arriver, non pas le proviseur, mais le portier en chef du collège, vénérable personnage dont le souvenir m'était resté aussi profondément gravé dans la mémoire que le premier jour. La vue du digne concierge me fit autant de bien que celle du médecin qui vous sauve. En le voyant à cette heure, j'oubliai tous ses momens de mauvaise humeur, tous ses rapports officiels quand je rentrais après l'heure

voulue, retenu que j'avais été par mes plaisirs de l'Opéra-Comique; car alors, jeune et innocent que j'étais, j'avais foi au Théâtre-Français et à l'Opéra-Comique, je jurais par *la Pandore*, et je faisais de longues dissertations sur le génie de M. Baour! J'oubliai tous mes griefs contre le concierge, et, avec l'onction de Télémaque à la vue de Mentor: — O Rombeaux! m'écriai-je, est-ce vous, Rombeaux? Qui vous amène dans ces lieux empestés? prenez garde! la mort va vous saisir! Puis, comme Rombeaux était étonné, je quittai le langage poétique, et je lui racontai tout simplement ce que j'avais vu, ces corbillards, ces flambeaux, ces cadavres entassés, cette maison dévastée par la mort: je dis

tout cela à Rombeaux. A mesure que mon récit s'avancait, ma narration devenait plus animée, et, quand j'y pense à présent, j'ai bien peur d'avoir paru un faible orateur au digne Rombeaux : il se connaît si bien en narrations et en discours descriptifs !

Cependant, en homme habitué à entendre lire des amplifications de rhétorique, Rombeaux m'écouta patiemment. Il eut pitié de mes terreurs, il me laissa les lui raconter telles quelles. Quand j'eus tout dit, il prit la parole à son tour. Il me parla aussi bien que l'eût pu faire un des sages de la Grèce, ses modèles éternels. Il ne me parla ni de la fièvre jaune, ni de la peste de Florence, à laquelle nous devons les contes graveleux et char-

mans de Boccace, ni de Marseille, dévorée par la contagion, ni de Belzunce, le saint prélat; à peine me parlait-il du choléra indien et, avec un petit sourire d'incrédulité tout à fait classique, comme s'il se fût agi de Sainte-Beuve ou Victor Hugo.

— Ce que vous avez vu dans cette maison de la rue des Poirées, me dit-il, ce n'est pas même le choléra. Rassurez-vous, la chose est plus simple que vous ne pensez : dans cette maison déserte est renfermé le dépôt des bières de notre arrondissement; tous les trois jours, choléra ou non, et la nuit, et à cette heure, pour n'effrayer personne, l'administration des pompes funèbres envoie à la provision. Voilà tout ce qui vous a fait

peur; le nombre des bières emportées est à peu près le même ce mois-ci que l'an passé; rassurez-vous donc, mon petit ami, et bonsoir!

Disant cela, le digne Rombeaux rentra gravement dans son collège, par la petite porte, qui se referma sur lui.

S'il m'avait dit : Venez, votre lit vous attend dans le dortoir à gauche, loin du maître; — venez dans ce vaste dortoir où l'on parle si bas, où l'on dort si haut; — il n'y a pas de contagion chez nous, venez! il n'y a pas de vaudevilles chez nous, pas de drames nouveaux, pas de comédies en cinq actes, pas de vieux comédiens édentés et livides, pas de romans en quatre volumes, pas de vers languoureux

à rimes brisées, pas de terreurs politiques, pas de terreurs médicales, pas de terreurs littéraires; venez dormir, venez étudier, venez jouer avec nous; venez, enfant perdu du collège, quittez la foule, et recueillez-vous sous la férule; c'est la bonne place! S'il m'eût dit : Venez à nos blancs réfectoires toujours pourvus; venez à notre infirmerie toujours déserte; revenez le dimanche au parloir voir les belles jeunes mères en grande toilette, vous, enfant de quinze ans! s'il m'eût dit tout cela, le digne homme, je vous le jure, il ne m'eût pas donné plus de paix et de calme au cœur que par ces deux mots : *Choléra ou non, ils y viennent tous les trois jours.*

Jamais je n'ai été plus heureux,

pas même le jour où je sortis de cette paisible maison, pauvre enthousiaste qui m'en allais au hasard, sans savoir où j'allais, et donnant le bras à ma vieille bonne tante, fragile appuyi de quatre-vingts ans.

Toute ma vie s'est résumée ce soir-là : les souvenirs du jeune âge, les terreurs de l'âge présent. Je n'ai jamais eu autant de regrets, jamais eu autant de frayeur. Depuis cette nuit si féconde en sensations, je me suis bien promis de ne plus avoir peur, d'aller au devant du danger, et de sonder jusqu'au cercueil. Faites comme moi ; ne craignez pas. Allez au devant de votre peur ; les temps sont fertiles en terreurs de tout genre ; nous devons nous étudier à ne pas

reculer quand elles viennent; c'est le seul moyen de ne pas être vaincus.

Voilà le drame qui m'a le plus frappé cette semaine; j'en ai été l'acteur sinon le héros; et, si je vous le raconte, c'est parce que j'ai l'espoir qu'il profitera à plus d'une imagination nerveuse et effrayée. Ce n'est pas, au reste, que les drames m'aient manqué cette semaine, et de fort intéressants; mais les drames du théâtre ne vous intéressent pas encore. J'ai eu beau vous conseiller le théâtre comme une distraction salutaire, et vous y appeler de toutes mes forces, mon appel a été suivi de peu de succès : j'ai vu peu de monde au théâtre. En revanche, les bureaux de secours et les

hospitaux sont remplis de gens humains et dévoués. Plus d'une femme du monde, oubliant sa loge aux Italiens, se penche au lit du malade, prête à obéir à ses moindres gestes. Les salons sont changés en ateliers de charité; chacun de son côté se passionne jusqu'aux larmes dans le drame dont le malaise public est le sujet : c'est bien ! Soyez donc à vos rôles, héros de cette sublime tragédie ; espérez, aimez, priez, regardez au ciel l'heure favorable où le mal s'en ira vaincu par vos soins et vos prières : ce n'est pas moi qui tenterai de vous distraire. Soyez à l'humanité d'abord, vous reviendrez à l'art ensuite. L'art, c'est la plus sérieuse oc-

cupation des temps d'oisiveté et de bonheur. Nous reviendrons à l'art bientôt : espérons!

23 avril 1832.

Je vais encore vous donner un feuilleton cholérique. Si vous aviez assisté à la belle leçon qu'a faite le docteur Broussais sur le choléra, vous auriez appris qu'il regarde la peur comme aussi meurtrière que le mal. Voilà tout ce que vous saurez de la leçon de M. Broussais pour aujourd'hui. M. Broussais est un homme qui parle bien, qui raisonne nettement, qui va

droit au but, mais qui est terrible. Quand il a eu fini sa leçon, l'auditoire était pâle et blême; plus d'une joue était marquée au signe fatal. Il n'y a pas d'oraison funèbre de Bossuet, prononcée par Bossuet lui-même, en pleine chaire, qui ait produit dans son temps un effet aussi terrible que cette leçon. La médecine, voyez-vous, dans les temps où nous sommes, c'est la seule éloquence qui se comprenne, c'est la seule puissance qu'on redoute, le seul maître auquel on obéisse. Obéissons donc à notre maître Broussais, rassurons-nous, et, pour commencer, n'assistons pas à ses terribles leçons; seulement, écoutons-les de loin. Que l'écho, affaibli par la distance, en vienne jusqu'à nous, pour

nous instruire et pour nous rassurer quelque peu. Consolons-nous de notre mieux en attendant la fin de toutes ces misères; ainsi le veut Broussais. Or, à propos de consolations, je connais un homme qui a entrepris la guérison d'une belle dame très nerveuse et très craintive, et voilà comment cet homme s'y prenait :

La pauvre malade avait bien peur; sa poitrine se resserrait au moindre battement de son cœur, qui battait toujours; elle levait au ciel ses mains engourdies; elle interrogeait à chaque instant tout son être, qui frissonnait d'horreur; elle subissait des angoisses inouïes, comme nous tous nous en avons subi; rien ne lui convenait alors, ni les fleurs de son jar-

din qu'elle aimait tant, ni le soleil du bois de Boulogne, qui est si clair et si pur, ni les magasins de modes d'Herbault, où les plus grandes dames font des haltes si délicieuses et si longues dans les beaux jours; ni la poésie chantée le soir par quelque beau jeune homme aux gants blancs et à l'œil noir, martyr d'une passion inédite; ni les tableaux du jeune artiste qui pleure l'exposition retardée, et qui se couche sur un grabat entouré de chefs-d'œuvre; ni la danse de l'Opéra semée d'écueils; ni le roman ensanglanté à toutes les pages; ni la tapisserie capricieuse, éclatante peinture qu'on dirait échappée aux Gobelins; ni même son long sommeil sous les rideaux brodés, ce sommeil

qui se reflète dans la glace mystérieuse au fond de l'alcove éclairée par la lampe qui veille ; ni les médisances à voix basses, quand, le matin, plongées dans une ottomane profonde, deux amies s'amusaient à massacrer leurs autres amies, à rire tout haut, à rire tout bas ; ni les petits billets qu'on écrit sur papier bleu, et qu'on envoie cachetés avec de la cire ambrée ; encore une fois, rien de ce qui faisait sa vie et sa poésie de tous les jours ne plaisait à cette pauvre dame ; elle languissait, elle était mourante, elle était morte. Mais pâle et languissante qu'elle était, et toujours à jeun, elle était très belle toujours.

Elle qui avait accueilli Paganini avec transport à son premier voyage, Paga-

nini lui déplaisait. Paganini chante avant-hier : il reparait dans ces jours de peste, cet homme noir. — Ce sombre génie à la tête penchée, aux cheveux flottans, au corps brisé et qui plie sur sa hanche droite, il revient, tenant son violon avec cette rage froide qui n'est qu'à lui; le voilà qui rejette en l'air son archet et son ame, le voilà qui se passionne, qui soupire, qui rit, qui pleure ! Puis, le voilà qui se livre à ses bouffonneries de grand artiste, car la charge est un des privilèges du génie ; il n'appartient qu'au génie d'exceller dans la charge. Paganini est devant notre malade, il s'abandonne à toute sa passion, à toutes ses rêveries, à toute sa laideur, à ses caprices les plus fantasques; on dirait

un reptile souillé de limon qui prend des ailes ; il enfonce ses longs doigts sur la corde, son large pied dans le sol, son regard sublime sur la note qu'il lit dans son ame. — C'est certainement la plus bizarre et la plus sublime créature des temps modernes, et tout cela un jour de peste, — un Vendredi-Saint, dans un temps où le christianisme est bien près de redevenir un besoin social, toute autre poésie nous manquant. — Eh bien ! Paganini lui-même, sortant de terre à la voix des malades, Paganini et son chant, et ses charges, et ses bouderies, Paganini, en présence de cette ame de femme si facile à impressionner dans des temps ordinaires, — ce grand génie a échoué. Les amis de cette da-

me, et elle en a beaucoup, car elle est bonne, et douce, et charmante, la jugèrent pour le coup dans un état désespéré.

Elle avait un médecin comme on a un médecin d'ordinaire, un ami attentif, complaisant, patient outre mesure, qui vous plaint, et qui longtemps interroge votre pouls quand vous êtes femme et que vous avez la main blanche et potelée; juste dédommagement de tant de petits soins. — On résolut d'appeler un autre médecin ordinaire, un docteur de l'espèce brusque, qui parle haut et bref, qui vous regarde d'un œil sévère, qui volontiers vous toucherait le pouls avec le pommeau de sa canne; il arrive quelquefois que le malade s'est

bien trouvé de ce regard qui fascine, de cette parole qui fait expirer la vôtre, de cette volonté souveraine qui vous ordonne de vous bien porter. On trouva donc un docteur noir pour venir au secours de cette dame, qui s'était montrée si rebelle aux blondes paroles de son médecin ordinaire.

Le docteur noir arriva gravement. Il s'assit dans un fauteuil vis-à-vis la malade qui tremblait. Il la regarda de la tête aux pieds, et d'un œil froid, comme s'il eût été habitué à voir souvent un corps aussi souple, un pied si petit, une taille si bien prise, une tête si bien attachée : la malade, à ce coup d'œil de plomb, comprit qu'elle n'avait cette fois aucun empire sur l'esprit de l'homme qui la regardait,

et qu'elle était tombée tout entière au pouvoir du médecin ; comprenant cela , elle eut peur.

Celui-ci, avec une voix plus douce que son regard : — Madame, lui dit-il, vous n'avez pas encore le choléra ; mais si vous obéissez à vos nerfs, si votre poitrine reste ainsi gonflée, votre esprit aussi tendu, je ne réponds de rien. » Disant cela, il fit mine de se lever : la malade jeta un cri ; il resta.

Après un silence, il reprit la conversation, et il parla long-temps ; il parla à tuer vingt fois cette pauvre femme ; mais c'était un grand physiologiste, et il savait ce qu'il disait. Voilà ce qu'il lui dit, à peu près : « Madame, il faut absolument vous

consoler. Ce qui se passe chez nous depuis un mois est bien triste ; mais enfin vous savez l'histoire. Que de pestes et de grandes pestes dans l'histoire ! Remontons seulement à Thucydide. L'an 429 avant J.-C., dans Athènes, une ville presque parisienne, madame, toute remplie de poètes qui se taisaient, d'archontes qui veillaient et de femmes qui avaient peur, vint la peste ; une peste brûlante, livide, qui souillait la lèvre d'un sang impur, qui accablait le malade pendant neuf jours, lui ôtant tous les genres de mémoire, celle du cœur d'abord. Les rues étaient jonchées de morts : le fils chassait son père de la maison paternelle, l'esclave chassait son maître de son lit. L'horrible fléau dura

trois ans ; il enleva Périclès après avoir brisé autour de lui ses deux fils, sa sœur, tous ses parens. Consolez-vous donc, madame, le choléra a resserré chez nous les liens de famille ; pas un fils n'a abandonné le chevet de son père, pas un domestique n'a quitté son maître ; personne n'a manqué ni à son cœur ni à son devoir. »

Mais la dame, plus tremblante que jamais, ne se consolait pas.

— Madame, reprenait le docteur noir, Rome a été ravagée trois fois par la peste. La première fois elle avait à peine cent ans d'existence, et cependant elle est devenue la première ville du monde. Les ratifications arrivent de toutes parts à Paris ;

le commerce des soies s'est relevé à Saint-Etienne ; le camphre se vend au poids de l'or : consolez-vous , Paris est plus vivant que jamais. » Mais la dame ne se consolait pas.

Lui , toujours infatigable , plaçait sa canne entre ses jambes , et , appuyant sa tête sur ses deux mains , il reprenait : — « Si nous passons à l'ère chrétienne, les pestes ne se comptent pas. L'an 65 de Jésus-Christ , Néron voit arriver la peste. Joyeux amateur de fléaux , il la reçoit dignement , comme il reçut plus tard l'incendie. L'invasion des Barbares , si longue dans ce monde romain , est toujours accompagnée de la peste. La première peste de Paris remonte à 540; deux ans après , Constantinople était frappée

d'une contagion qui enlevait cinq mille morts chaque jour, et cette peste a duré cinquante ans. A Marseille, depuis que Marseille existe, on connaît *le mal des ardents* : c'était d'abord un grand froid, puis une chaleur immense, puis la mort. Je ne vous parle pas de la petite vérole et de la lèpre. Or, tous ces fléaux existaient à la fois dans des villes malsaines; rien n'était prévu : il n'y avait ni ordre, ni propreté, ni police, ni médecins; le fléau tombait de toute sa hauteur sur les hommes entassés. Aujourd'hui nous avons de grands médecins, la chimie est en progrès, les rues sont lavées deux fois par jour; nous avons les chlorures et les désinfectans de tous genres; nous avons du linge

blanc, et vous, madame, un mouchoir de batiste brodé que vous avez grand tort de charger de trop fortes odeurs. Ainsi donc, demandez un mouchoir blanc à votre femme de chambre, et consolez-vous, madame. »

La dame jeta bien loin son mouchoir infecté de camphre ; elle prit un autre mouchoir, mais elle ne se consolait pas.

Comme il la vit plus pâle que lorsqu'il était entré : — « Que serait-ce donc, lui dit-il, si vous lisiez l'histoire de la Chine ? Songez donc à cela, madame : en 1232, et dans l'espace de cinquante jours, neuf cent mille cercueils sortirent d'une seule ville. Un siècle après, sortait encore de la Chine la peste universelle, autrement

dit la *peste noire* ou la *grande mort*. C'était là une belle et sévère peste ! Elle a marché, capricieuse et vagabonde, comme marche le choléra-morbus ; elle a décimé le monde ; elle a enlevé à Paris quatre-vingt mille personnes, parmi lesquelles il faut compter Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe de Valois, et la duchesse de Normandie, sa sœur. Le seul comtat d'Avignon perdit cent vingt mille habitans. L'Italie, cette belle terre, fut sillonnée dans tous les sens ; Florence, Rome, Gênes, se couchèrent dans le cercueil. Pétrarque, qui donnait au monde la langue italienne, voyait la belle Laure, qu'il a trop chantée, enlevée par la contagion. C'était horrible à voir !

•

Les villes désertes, les moissons pendantes sans moissonneurs, les Juifs accusés d'empoisonnemens et égorgés comme ont été égorgés, il y a quelques jours, plusieurs innocens par la même populace, toujours stupide! C'était une terreur comme à la fin du monde; on prétendait que la peste se communiquait par le regard; concevez-vous cela? Cependant, à cette même époque, l'Italie, jonchée de morts, fut témoin d'une immense association pour le plaisir. On s'enivrait de compagnie, on se couronnait de fleurs, on chantait tout le jour, et le soir on faisait des contes; contes de galanterie et d'amour, recueillis par Boccace, et précédés d'une horrible préface qui est un chef d'œuvre. Faites com-

me les Florentins, madame; si je ne vous conseille ni de boire, ni de chanter, donc au moins lisez des contes. Justement M. de Balzac vient d'en faire de nouveaux, encore plus graveleux que ceux de Boccace : hâtez-vous donc, profitez du choléra pour les lire; le choléra porte avec lui son excuse. Quand le choléra sera parti, vous serez obligée de lire ces contes en cachette, si vous les lisez : donc lisez les *Contes drolatiques* de M. de Balzac, madame, et consolez-vous. »

Mais la dame, pâle comme Pétrarque lorsqu'il apprit la mort de Laure, ne se consolait pas.

« En vérité, madame, reprenait le docteur noir, à vous voir si triste et si mélancolique, je vous souhaiterais

la peste qui éclata en Hollande en 1373; cette peste s'appelait *la danse de saint Jean*. Ceux qui étaient atteints devenaient fous de joie; ils allaient à demi nus dans les rues, dansant et chantant. Sur les places publiques, dans les églises, ce n'étaient que contredanses et chansons. Il en fut ainsi dans toute l'Allemagne : toute l'Allemagne dansa la *danse de saint With*; c'était une folie raisonnable, celle-là : la vôtre n'a pas le sens commun.»

Et, comme la dame ne se consolait pas, le docteur noir continuait son discours. — « Mais savez-vous qu'au quinzième siècle le *trousse-galant* vous prenait au bas-ventre, vous enfonçait ces griffes glacées dans les en-

trailles, et vous jetait roide mort? A Paris, les loups des forêts firent irruption dans les rues jonchées de cadavres; à Rouen, les chiens dévorèrent les enfans abandonnés. Dans le même siècle, et trente ans plus tard, éclata la peste de Florence, sur laquelle il y a de si belles pages de Machiavel; trente ans plus tard encore, la peste ravageait la Gascogne. Lisez les belles plaintes du sire de Montaigne : comme son scepticisme recule devant ces désordres ! Dans les anciens lieux de réunion, dans les marchés, on n'entend plus que ces mots : « Un tel est malade, celui-ci a fui, cet autre est à l'hôpital ! » Et cependant, le bon sire s'est trouvé l'âme forte, il a résisté, il s'est consolé de

son mieux ; faites comme lui , madame , consolez-vous. »

Mais l'exemple du sire de Montaigne ne touchait pas la dame ; elle ne se consolait pas.

Alors, pour la tirer hors de France, et après lui avoir raconté les épidémies du midi, le docteur noir raconta à sa malade les épidémies du nord.—«Moscou perd cent mille ames en 1713, cent mille ames en 1770. La Czarine épouvantée, femme également souillée par la débauche et par le sang, quitte la ville ; le peuple furieux assassine l'archevêque Ambroise dans son église ; les pestiférés quittent les hôpitaux pour piller la ville, on les assomme à coups de

knout; voilà des pestes ! Ainsi donc ,
madame , consolez-vous !

— « Et, sous la régence , la peste de
Marseille , dont Marseille frémit en-
core ! Ces cadavres livides sous ce
soleil brûlant ; cette soif et cette faim
de tout un peuple ; le chevalier Rose
et le saint évêque Belzunce ! quarante
mille individus morts dans les murs
de Marseille , et quatre-vingt seize
mille dans toute la Provence ! — Ainsi
donc , madame , consolez-vous !

— « Et le scorbut, et le typhus, et
la fièvre jaune, et toutes les maladies
contagieuses qui vous viennent par
enchantement. — Une odeur venue de
l'orient ; — un oiseau qui tombe de
l'arbre ; — une fleur à peine éclosé ; —
une main qu'on vous tend avec un

sourire; — voilà la peste ! Mais le choléra n'est pas contagieux ! Ainsi donc, madame, consolez-vous !

— « C'était un tribut à payer, et que le mois prochain verra soldé en entier. Consolez-vous, le monde moderne est plus heureux en ceci que le vieux monde. Depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste, on compte trente-trois pestes en Italie; trente-trois pestes en 732 ans ! Depuis l'ère chrétienne jusqu'en 1680, l'Europe a éprouvé quatre-vingt-dix-sept grandes épidémies; dans le courant du dix-septième siècle la peste s'est montrée quatorze fois, et huit fois seulement au siècle suivant. Tout s'est affaibli en Europe, même la peste; le choléra est un malaise d'un jour, comparé

à ces tortures. — Ainsi donc, madame, consolez-vous ! »

Quand le docteur noir eut bien décrit toutes ces pestes et bien raconté toutes ces morts, il se leva et il sortit sans dire un autre mot de consolation à la dame. Ce docteur-là était un de ces hommes sans pitié pour les petites souffrances qui vous font tant souffrir, sans remède pour les petites maladies qui vous rendent si malade ; un homme qui exploitait la peste en grand, qui était gêné devant une simple crise de nerfs, qui n'était à son aise que dans les angoisses d'un hôpital. Ce jour-là sa mauvaise humeur était au comble, il y avait près de trois mille lits vacans dans les hôpitaux. C'est un

étrange docteur que le docteur noir !

Cependant sa visite eut cela de bon, qu'elle fit comprendre à la dame combien il y avait en effet peu de danger dans les fléaux du monde moderne, et combien aussi elle devait de reconnaissance au médecin qui compâtissait à ses maux. Elle prit donc un peu d'empire sur elle-même, elle prêta l'oreille aux pas massifs du docteur noir qui descendait l'escalier, puis elle envoya chez son médecin ordinaire : il revint ; il la regarda de nouveau avec indulgence et compassion ; il la trouva fort malade en effet, et il lui dit qu'elle était malade, mais que rien n'était désespéré. Pour commencer sa guérison, il lui ordonna de manger une aile de volaille et de

boire un verre d'eau sucrée le soir, et il la tira parfaitement de ce mauvais pas.

Un docteur noir est utile aux masses; un docteur blond est indispensable aux individus. La leçon cholérique de M. Broussais est excellente à faire à des médecins, elle ne vaut rien à lire aux gens du monde. A chacun sa pharmacie. La sangsue et les purgatifs aux grands malades, la consolation aux petits; aux uns les leçons de Broussais, mon feuilleton aux plus malades.— Et voilà pourquoi le *Journal des Débats* ne vous donnera pas la leçon de Broussais aujourd'hui.

Quant à notre belle dame, voici quelle est son intention : quand sa santé, c'est-à-dire la santé publique, sera remise, elle fera une visite à ses

deux médecins : seulement elle ira chez le docteur noir quand elle sera bien sûre qu'il est sorti ; chez l'autre , au contraire, elle ira tout exprès pour le trouver ; et s'il est absent, elle lui laissera sa carte avec cette adresse, qui est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un médecin , aujourd'hui : *A celui qui console !*

26 septembre 1832.

Nous donnons aujourd'hui une heureuse nouvelle, le choléra n'est plus à Paris. La cruelle maladie, après avoir épuisé toute sa fureur et tous ses caprices, nous a enfin quittés tout à fait. A dater de ce jour nous cesserons de lire le bulletin de la mortalité des vingt-quatre heures; cette tâche cruelle disparaîtra de notre vie de chaque matin ; nous allons enfin ,

après six mois d'angoisses, rentrer dans la vie ordinaire et revenir à notre santé accoutumée; grâces en soient rendues au ciel!

Cette fois encore on peut se confier à nous et nous en croire, la maladie a cessé tout à fait. Tant qu'elle a duré nous avons raconté ses ravages avec une exactitude aussi cruelle pour nous que pour les autres. Nous ne vous avons pas fait grâce d'un décès au moment même le plus funeste, à l'instant même où la terreur était la plus grande.

Nous avons agi comme des hommes les uns et les autres, nous avons franchement accepté le fléau, et tout le fléau, sans reculer d'un pas devant lui.

Il faut l'espérer, et notre espérance ne sera pas vaine, le choléra est une maladie tout à fait morte parmi nous; ses cruelles tentatives n'auront pas de suites plus funestes. Le ciel de la France est trop beau, l'air est trop pur, le soleil est un trop bon soleil, pour que la peste ne soit pas chez nous un hasard bien triste, il est vrai, un épouvantable mal, mais enfin un hasard qui cède au courage, un mal qui s'en va pour ne plus revenir, une cruelle épreuve par laquelle il nous a fallu passer, afin sans doute qu'il n'y eût pas d'épreuves dans le monde, révolutions, terreurs, guerres et famines, pestes vagabondes, par lesquelles la France moderne n'ait passé, comme pour

égaler d'un seul coup en malheurs aussi bien qu'en gloires de toutes sortes toutes les générations passées de la France! Pour cela, la peste seule nous manquait; nous avons eu la peste, nous avons courbé nos corps et nos ames sous la fatale épidémie; à présent, relevons nos corps et nos courages; tout est dit!

Vous rappelez-vous comme la maladie est venue à Paris? d'un seul bond, tout à coup, sans transition, sans crier gare! Elle arrivait des bords de l'Inde, haletante et pressée de s'étaler dans cette grande ville si policée. Elle nous est venue dans la nuit, dans une nuit de carnaval, dans la nuit du joyeux mardi; elle nous a surpris au milieu des fêtes et des dan-

ses; elle est allée à la Courtille tomber sur les buveurs déjà chancelans sous l'ivresse; elle a d'abord frappé ses premiers coups en silence, puis soudain elle a éclaté dans toute sa rage, à droite et à gauche, par devant et par derrière; sauvé qui peut! Elle a glacé d'effroi toute la ville; elle a jeté la pâleur sur tous les visages, la terreur dans toutes les ames, elle a mis au galop les chars funèbres, elle a comblé les cimetières. En ce temps-là, le silence était partout, partout l'effroi, partout la peur. La grande ville se croyant morte à toute heure, se tâtait le pouls à toute heure. Au milieu de tant de maux, la peur était encore le plus cruel de tous les maux.

La peur de la foule surtout, cette

peur qui s'exhalait dans les carrefours. Un jour, la foule au désespoir s'est assemblée dans les rues, elle a crié au poison et au meurtre! Elle a désigné à ses coups d'innocentes victimes; elle a égorgé de pauvres malheureux qui tremblaient comme elle, qui fuyaient devant le mal comme elle. Elle est si cruelle et si stupide, la foule! Partout et toujours la même, à Londres, à Saint-Petersbourg, à Paris; toujours la même! Ainsi, pendant quelques jours, nous avons été entre l'émeute et la peste. C'était là une rude et cruelle position!

Mais, comme si le choléra, dans sa plus grande cruauté, avait eu pitié de nos peines, et comme s'il eût compris tous nos dangers, au plus fort de l'é-

meute, au plus fort de ces accusations de poison et de meurtres, le choléra, qui d'abord n'avait frappé que les pauvres, passa tout à coup du pauvre au riche; il descendit ou plutôt il s'éleva de la mansarde au premier étage. Tous furent frappés sans distinction; la mort fut égale pour tous; elle fut aussi cruelle pour les uns que pour les autres, aussi livide, aussi hideuse! Alors la foule, voyant que tous mouraient également et que nul n'était exempté de ce tribut fatal, est redevenue calme et patiente; elle s'est arrangée sur son lit pour y mourir en paix, sans bruit, sans colère, sans ostentation, sans larmes, comme les riches eux-mêmes ne mouraient pas.

Ce premier et cruel instant d'égarement et de colère dans la rue, ce premier et bien naturel instant de terreur chez les riches une fois passée, Paris, tout à l'heure si ému et si tremblant, s'est élevé au plus grand sang-froid et au plus grand courage. La ville a changé tout à coup d'aspect. Elle est entrée tout à coup dans la calme dignité qui convient aux peuples qui meurent; elle a souffert sans se plaindre. Riches et pauvres se sont préparés à la mort en se donnant la main et en se jetant un dernier regard d'intérêt et de pitié. Riches et pauvres ont dit à la peste : *Moriturite salutant!* Après ce cri des victimes romaines est venue la vertu des chrétiens, la charité.

Alors l'aspect de la ville a été beau. On s'est aidé, on s'est secouru mutuellement. L'égoïsme, dont se plaignent toutes les histoires dans des circonstances semblables et moins funestes, n'a causé chez nous aucun de ses ravages; nous n'avons à rougir d'aucune de ces lâchetés domestiques ou publiques dont sont entachées toutes les vieilles pestes, décrites par les historiens passés avec tant de pompe, de soin, d'emphase, de fleurs de rhétorique. Tout a été simple chez nous dans nos malheurs, le dévouement surtout. Pas une famille ne s'est désunie au plus fort du fléau, pas un fils n'a quitté son père, pas une femme n'a quitté son mari, pas un serviteur n'a abandonné son maître, pas un maître

n'a abandonné son serviteur. Toutes ces douleurs se sont consolées l'une l'autre, toutes ces terreurs se sont rassurées l'une l'autre. La charité chrétienne a lutté de dévouement et de zèle avec la philanthropie purement humaine. On s'est protégé, on s'est secouru, on s'est porté à l'hôpital, on s'est accompagné au champ de repos. Chacun a trouvé une providence à sa portée. Le sang-froid de tous, et la patience de tous, et la vertu de tous, tout cela était un spectacle grand et beau. Et à ce dévouement général ajoutez les dévouemens particuliers : Les hôpitaux improvisés d'un jour à l'autre, les femmes du monde, jeunes et belles, s'introduisant furtivement au lit des malades, les jeunes gens quittant leurs

plaisirs et toutes les mollesses de la vie élégante pour passer leurs nuits dans les ambulances, appelant et cherchant le malade comme un frère cherche son frère ; les orphelins secourus, adoptés, et pas un pauvre enfant oublié auprès du cadavre de son père. Ce concours inoui de gens de l'art venus de tous les points de la France, ces grands médecins prêts à toute heure de la nuit et du jour ; tout cela sans confusion, sans désordre, sans vanité ; tout cela simplement, nettement, et comme on accomplit un devoir d'habitude : ce sont là autant de hauts faits du courage civil qui valent bien la vertu guerrière ; ce sont là autant de héros modestes, cachés, inconnus, qui laissent de bien loin tous

les héros en uniformes militaires dont nous sommes à bon droit si glorieux et si fiers.

Si bien que cette maladie cruelle, si noblement supportée, sera un de nos titres honorables dans l'histoire. Il nous semble que la postérité a été trop indulgente pour les Florentins qui ont profité de leur peste pour se réjouir et pour se jeter dans tous les excès de la débauche. A mon sens, il ne devrait pas y avoir assez de honte pour flétrir ces excès coupables. A mon sens, tous les contes graveleux et charmans de Boccace, dans l'horrible peste de Florence, ne valent pas un quart d'heure des leçons de Broussais. Les contes de Boccace dans de pareilles circonstances sont une flé-

trissure pour tout un peuple. Ils arrachent à ce peuple la seule chose qui puisse consoler un peuple mourant, la dignité dans le malheur. Vienné après la description pompeuse du rhéteur; la description pompeuse ne fera pas oublier la sèche cruauté des principaux de la ville, qui boivent et qui se couronnent de fleurs quand autour d'eux tout expire. Le choléra de Paris n'aura pas de grand historien à remercier; j'imagine, mais en revanche il n'aura à se reprocher ni banquets, ni fleurs, ni contes graveleux et charmans. Tout Paris a fait son devoir en honnête homme et en bon citoyen, et, s'il a eu peur, s'il a été faible, il a prouvé qu'il savait revenir de la faiblesse et de la peur, ce qui vaut mieux,

dans des temps malheureux, que d'enivrer sa faiblesse et d'étourdir ses terreurs. Écrivons donc avec respect cette histoire du choléra parisien, si honorable pour nous tous.

Hélas ! cette gloire du courage civil, nous l'avons payée aussi cher que se paient toutes les autres gloires. Que d'illustres victimes sont tombées sous le fléau ! Cuvier et Casimir Perrier, ces deux maîtres de la politique et de la science, sont morts, donnant le plus éclatant démenti qui se pût trouver à la superstition populaire, qui voulait que les puissans de ce monde fussent à l'abri du fléau. Ainsi la mort de Cuvier et de Casimir Perrier a été encore utile, moins que leur vie pourtant, qui pouvait être si

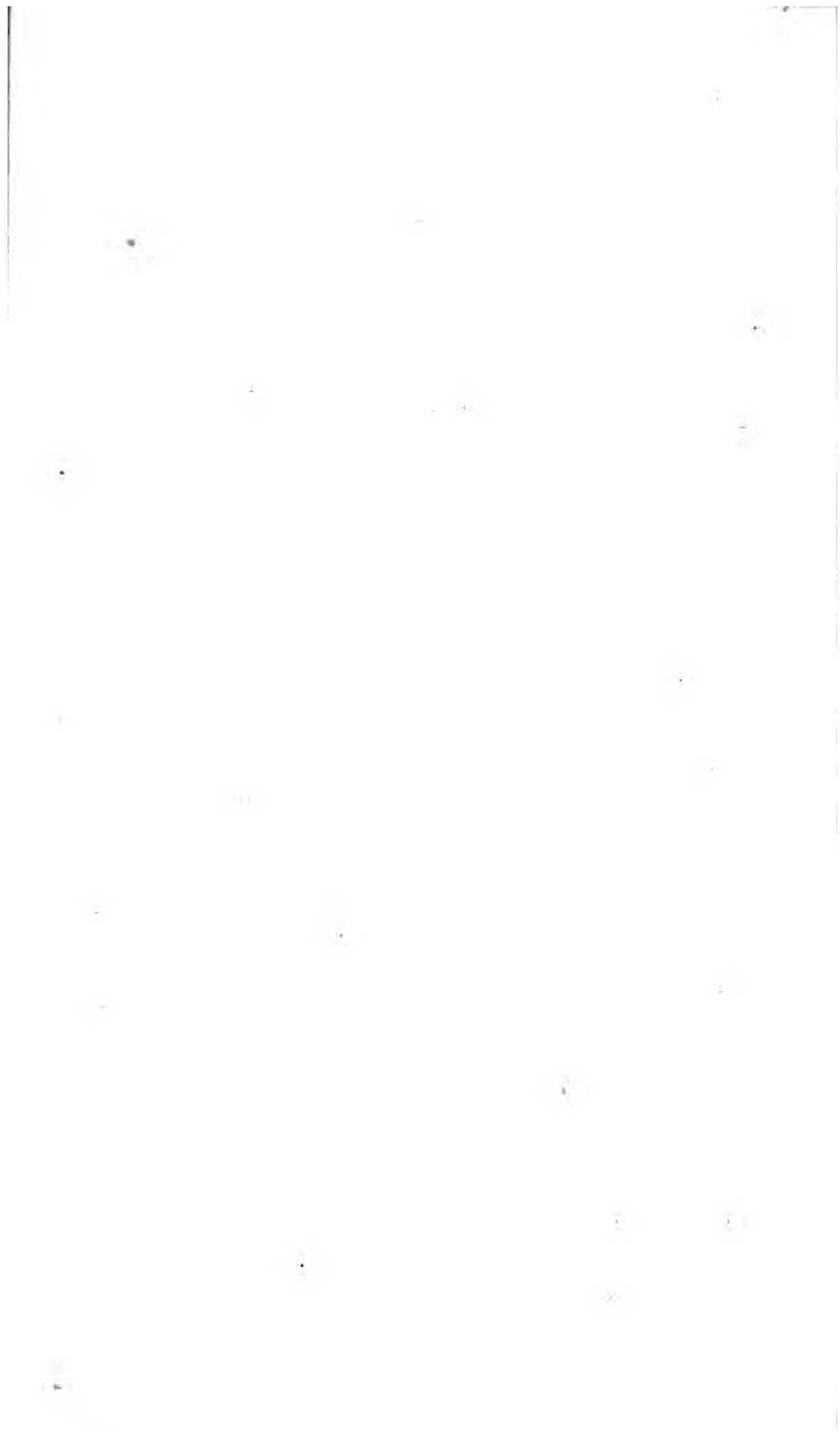
utile encore, et qui l'avait été si fort.

La science surtout, la science a fait des pertes cruelles. L'Académie des Sciences, la seule Académie dont la gloire soit utile, a été cruellement décimée. Dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, presque tout l'orient a été moissonné; nos plus jeunes savans sont morts sans que le monde comprît rien à cette mort, qui, disait-on, ne menaçait que les hommes usés par les excès et par les passions; ils sont morts, eux si simples et si modestes dans leur vie! et, trois fois, leur maître, leur ami, leur père, M. de Sacy, est venu sur ces jeunes tombes pleurer ses meilleurs élèves expirés avant lui!

Ce sont là de grands malheurs. La

science a perdu son printemps, l'empire a perdu ses vieux débris; nous avons beaucoup à faire pour réparer les pertes du présent et du passé; l'avenir pour les peuples battus en brèche par les révolutions et les maladies est un si lourd fardeau à porter!

Mais enfin, après la révolution vient le calme, après la guerre vient la paix, après la maladie reparaît la santé publique. Les nations écrasées se relèvent, l'espérance renaît, et avec l'espérance revient l'étude, reviennent les beaux-arts, le repos, le bonheur, et tous ces petits détails de la vie sociale, sans lesquels il est impossible qu'un grand peuple vive long-temps.



L'Amateur et l'Ami de l'Art.



Je te dis, Ernest, que ta cavatine est ennuyeuse, et je le soutiendrai contre tous : la musique qui vise au joli ne saurait être belle.

— Mais, à t'entendre, on enverrait au diable toutes nos partitions.

— Eh bien donc ! où serait le mal ?

Ernest avait envie de se fâcher : son bon sens l'emporta sur son esprit ; il garda pour lui un petit sarcasme, qui, dans cette dispute d'amis, aurait été la roulade du morceau sérieux.

— Sais-tu bien, Gustave, que tu abuses de tes avantages ? rien ne t'émeut, et moi je ne suis jamais calme : je me jette à corps perdu dans l'art et dans les artistes ; et que fait Gustave. Au lieu de me sauver de moi-même, il attend que je m'enferme pour m'avertir du danger ; ou bien il profite de ma témérité pour s'aventurer dans le paradoxe.

Gustave n'écoutait que du regard. C'était parler et regarder tout à la fois. Pour Ernest, tout en continuant ses plaintes, il savait moins ce qu'il expri-

mait, qu'il ne savait la longue réponse de Gustave.

La contenance des deux jeunes gens était étrange; elle traduisait un commerce de pensées toutes vivantes, tandis que leur entretien n'avait encore rien que de très ordinaire.

Gustave avait dit cela , ou à peu près : La musique telle qu'on l'a faite est peu de chose. Mais qu'y a-t-il de rare dans cette parole? Puisque l'intelligence du genre moderne est refusée à la foule; puisque le *crescendo*, la cadence perlée, les miracles chromatiques, etc., n'ont pas, que je sache, jusqu'à présent remué le cœur du peuple, de ce peuple qui, dans l'art, comme dans tout le reste, tempère et domine l'aristocratie et la populace;

puisqu'elle s'est blasonnée de dilettantisme dans un siècle où ne pas s'élever à la vie de tous c'est mourir avant terme; tout cela étant, Gustave aurait-il le droit en effet de l'estimer plus qu'un autre, serait-il avoir eu plus de goût qu'un habitué des *Bouffes*?

Ernest, non plus, n'avait rien dit de merveilleux. Ce qu'il avait dit se réduisait à ceci : Je raffolle de musique !

Mais, par la passion qui court, ce n'est pas la peine de se dessiner de la sorte. L'art, le monde, la politique, n'ont rien de terne comme l'abus de coloris; et se monter la physionomie, quelque part que ce soit, c'est tout au plus atteindre l'insignifiance exigée.

D'où il appert que, en posant devant son ami, Ernest était un peu moins qu'Ernest.

L'un, sous une apparence de froideur, cachait donc quelque feu, peut-être même une large lumière ; l'autre, pris de court dans son enthousiasme, pouvait bien ignorer les véritables émotions.

Je vous en prie, lecteur, ne vous y trompez pas ; Ernest a parlé trop vite ; mais il faut attendre pourtant avant de le juger. Gustave est un grand penseur, il est vrai ; mais si sa pensée est profonde, sa raison est frivole. Ernest peut se méprendre sur son propre plaisir : dans la musique du jour, que sais-je si ce qu'il admire c'est absolument la musique ? Gus-

tave fait fi de bien des choses, comme vous voyez; mais qui lui dira si son dégoût a bien l'objet qu'il indique? et, dans l'ennui ou dans le charme attaché aux œuvres d'art, comment faire la part nette des accessoires?

— En vérité, s'écria Gustave, après cette longue pause, je serais curieux de comparer tes émotions aux miennes : on donne ce soir *Otello* à Favart, allons-y. C'est ton opéra de prédilection; tu seras fort là dessus. Tu me diras ce qui te charme, et je te dirai ce qui m'ennuie. Hein! Gustave, n'est-ce pas convenu? je ne pouvais mieux choisir le terrain de notre discussion. C'est *Otello* que j'aime le moins de tout Rossini; c'est, il est vrai,

la seule de ses partitions que j'aie entendue jusqu'à la fin.

— Ernest approuva la proposition de son ami ; et, le soir même, les deux amis s'en allèrent, bras dessus, bras dessous, faire queue sous le péristyle des Italiens.

Gustave lui-même, tout sérieux qu'il pouvait être, avait ri dans son ame du duel que leurs deux intelligences allaient se livrer ce soir-là. En y pensant mieux, il vit la chose d'un autre œil. Il se demanda pourquoi il combattrait Ernest. Était-ce pur plaisir pour l'escrime ? la victoire était-elle possible ? la défaite le serait-elle ? n'attaquerait-on, ne défendrait-on que les lois de l'art ? et de cette querelle

toute musicale ne résulterait-il qu'un stérile accord?

Quelque chose disait à Gustave : — Il s'agit de toi tout entier. Il ne savait pas d'où venait, ce soir-là, à cette représentation son importance, et, pour y croire, il avait mieux que de la conviction, il avait de l'instinct.

Les pensées d'Ernest étaient plus légères. Il se reconnaissait ce soir-là plus d'esprit que de coutume. Dans le cliquetis de sarcasmes qu'il prévoyait, il y avait une vivacité de nature inconnue. Il lui semblait qu'il mettrait là le mieux et le plus qu'il aurait. A ses yeux, cette représentation d'Otello c'était une affaire. Tout son esprit y passerait.

Dans la vie intellectuelle, il y a des

momens incommensurables, quoique tout y paraisse trop rapide. L'ame de l'homme, l'ame immortelle, peut dépenser sa durée dans une idée qui a déjà fui ou qui n'est pas encore venue.

Ernest et Gustave se sentaient absorbés, cœur et pensée, réalités et chimères, souvenirs et seconde-vue, dans un vague besoin de lutter ame contre ame. Tantôt ils se figuraient qu'à force d'attendre, le moment favorable à la lutte était passé, tantôt au contraire ils pensaient s'être trop hâtés, comme si c'était trop pour l'homme de changer entièrement son semblable, et trop peu de le changer en partie.

Et cet éveil extraordinaire avait des circonstances toutes communes. S'a-

giter intérieurement au milieu de ce qu'il y a de plus glacial; rêver ciel musical côte à côte de sergens de ville, de vendeurs de billets, et, qui pis est, de ce qu'on appelle des musiciens; sortir du positif, du trivial, de l'ennuyeux, en présence de tout ce qui vous y ramène, c'était là une merveille; et, puisqu'on n'aime plus rien de courant dans la littérature du jour, pourquoi ne peindrais-je pas une situation si excentriquement dramatique?

Ce n'est pas la peine de faire causer Ernest et Gustave. Je ne sais pourquoi j'ai ri, mais immanquablement ri, chaque fois que j'ai pu entendre une conversation à la porte d'un théâtre, quand chacun est là attendant une

place au parterre. Si un homme y parle volontiers, il se peut qu'il ait de l'esprit. S'il y met plus d'hésitation, j'aime à croire qu'il a du sens. S'il se tait mélancoliquement, je goûte trop son silence pour limiter mon plaisir par un jugement précis. Cet homme silencieux me revient, il m'attire, il me convainc, moi, non pas de tout ce qu'il eût pu dire, ce qui n'est, après tout, que quelque chose, mais de tout ce qu'il songeait, ce qui est tout bonnement infini.

Cela étant, et cela est, j'espère, nos deux amis m'intéressent. Plus on déraisonne autour d'eux, plus ils prouvent en ne disant rien. Plus on s'échauffe, plus leur calme volontaire indique d'élan et de vigueur d'artiste.

Ernest, l'admirateur des trilles et du scintillement musical, Ernest qui n'a vécu que pour la Sontag et la Malibran, Ernest! placé dans un groupe où l'on se tue à glapir l'éloge de ce genre de beautés; eh bien! Ernest dépasse tous les diseurs par les regards qu'il porte sur son ami. Il comprend plus de choses qu'on n'en explique devant lui: les risques rossiniens, la tournée folâtre que le génie du maestro fait dans l'immemnsité d'une de ses œuvres, ces traits qui se poursuivent à travers son drame à lui, se révèlent à Ernest, non pas comme des choses définies et appréciables, mais comme une longue procession d'éclairs naissant d'une chaleur toute céleste, et il ne lui vient pas à l'esprit que dans

l'amateur, pas plus que dans l'artiste, l'œil de l'ame prenne le jour ailleurs que dans le cœur.

Ernest laisse donc bavarder les dilettanti de la rue. Gustave comprend Ernest; il s'accuse de l'avoir mal jugé, et il est sur le point d'en convenir.

Mais le moyen de parler quand les sots ne se taisent pas! Ernest n'a pas soufflé mot, vous le savez, tandis que ses voisins dépensaient toute leur science. Vous l'approuvez, je le parie bien. Le moins que je doive à Gustave, c'est de le mettre à la hauteur de son ami.

Gustave a ses interprètes, comme Ernest a eu les siens; et il faut que vous en voyiez de toutes les couleurs.

Gustave s'était recueilli en enten-

dant parler des beautés simples de Rossini. On nommait Weber, Beethoven ; et là dessus grands débats. Le petit public, qui s'improvisait grand public, voulait que Rossini eût manqué à son étoile ; et des diverses sottises émanées de cette conviction, on pouvait composer une absurdité plus nourrie, qui revenait à dire : L'éclat italien n'est rien au prix du demi-jour germanique.

Le génie est un vrai souffre-douleurs. Fallait-il avoir fait *Fidelio* ou *Freyschütz*, pour être traduit devant la queue des *Bouffes*, et y servir de prête-nom aux niaiseries de rigueur ? Pauvre et excellent Weber ! très excellent et très pauvre Beethoven !

En voyant Gustave sous le feu croisé

de ses ayant-cause, on ne pouvait le soupçonner de complicité. Il ne comprenait pas que le génie fût contraire au génie. Ce qu'il admirait dans l'Allemagne, il l'admirait indépendamment des extravagances de l'Italie ; de même qu'Ernest, en goûtant Rossini, ne prenait pas les trois quarts de son plaisir dans son aversion pour Mozart ou Haydn.

Rien ne vous révèle votre pensée la plus intime, comme d'en avoir un infidèle écho à côté de soi. Gustave se serait cru encore ennemi du style rossinien, si l'éloignement qu'il avait professé n'eût eu pour organes quelques amateurs. La providence y avait pourvu ; une demi-douzaine de jeunes gens s'étaient donné ce soin ; aucun d'eux ne parlait

d'abord, mais ensuite tous répon-
daient. C'était une longue et admi-
rable moitié de conversation ; et plus
elle s'étendait, plus il était impossi-
ble d'arriver à un tout.

Gustave n'avait rien à dire pour
tout expliquer. A chaque paradoxe
des jeunes gens, il laissait poindre
sourdement la vérité qui résidait en
lui ; et ces messieurs n'économisant
pas les bévues, il n'avait eu qu'à ne
pas s'en mêler, pour montrer l'éléva-
tion et l'immobilité de son regard sur
l'objet débattu.

Il souriait intérieurement. Il ne re-
demandait qu'à son cœur les souve-
nirs, les argumens, tout l'appareil
judiciaire à déployer sur ses propres
goûts. La pensée de Beethoven, ar-

rivée à l'intelligence de Gustave à travers tant d'œuvres solennelles, y portait avec elle et son inviolable majesté, et sa fécondité dans tous les genres, et je ne sais quel regret d'en négliger un grand nombre. Sans avoir réfléchi sur cette éternelle maternité et sur cet infanticide éternel des ames trop pleines du ciel; sans avoir dessiné les proportions, reconnu les contours, et pris la taille du génie, Gustave se sent resplendir de justice, en penchant son intelligence sur le cours de celle de Beethoven. Il le voit confusément; car il y a trois degrés dans l'art. Le plus élevé, le plus voisin de Dieu, celui d'où il faut partir, puisque tout descend de là, c'est cette région perdue en elle-même, où les grands cœurs

prennent leur orgueil, l'inspiration, la vérité de ses mensonges, et la raison ses lointains et silencieux éclairs.

De là, de cette hauteur où reste la meilleure part de notre être, il faut descendre, descendre encore, pour atteindre le point où s'arrête ce qui ne vit qu'à moitié. Poésie, science, écrits achevés, tout ce qui survit à son auteur, reste suspendu entre l'âme qui les quitte pour aller où elle tendit toujours, et ce corps déjà détruit, où se traduisait sa lumière, où résonnait sa voix, où se commentait son existence.

Et puis, sur la terre, bien loin de la sphère où sont placées les dépouilles du génie, à perte de vue de ce qu'il nous a laissé, connaisseurs, arbitres-

experts, privilégiés de l'ennui, s'avisent de se guinder, de se hisser par courte-échelle, pour arriver n'importe où; et dans ce risible désir d'abandonner le sol, s'imaginent n'y plus tenir par ceux qui les exhaussent.

Gustave ne s'assignait aucun rang; mais nous qui parlons pour lui, pourquoi ne disons-nous pas quel rang lui appartenait?

Il était, certes, un peu au dessus de la loquacité de ses voisins. Profondément animé, tournant en religion son instinct d'artiste, il n'avait rien de commun avec la raison sans cœur, ou avec le sentiment dénué d'esprit dont on faisait preuve en réfutant Rossini par Weber et Beethoven. Les parleurs, les jugeurs, les grands sei-

gneurs de l'endroit, ne voulaient ni ne méritaient la solidarité de Gustave.

Lecteurs, de deux choses l'une : si vous nous suivez, lui et moi, vous nous regardez en pitié tous les deux, nous qui prenons si fort au sérieux une distraction estimée trois francs soixante; ou bien vous voilà prêts à convenir que Gustave est un homme supérieur. Vous l'associez, en votre ame et conscience, aux grandes et magnifiques choses léguées à l'esprit humain par l'esprit humain, celles des Glück, des Mozart et des Cimarosa; et les ombres immenses des lumières évanouies, quelle que soit la hauteur d'où elles passent sur nous, vous paraissent entrer en famille avec les intelligences de la nature de la sienne.

Vous qui, malgré votre inexpérience, courez vers tout génie qui marche ; vous encore dont les études spéciales , les plaisirs analysés , et l'exercice de coup-d'œil , n'empêchent pas la vague vérité du bien-être et la précieuse enfance qu'une œuvre inspirée donne à ses juges, vous me pardonnez, je le veux, de porter Gustave là où vous voudriez atteindre ; dans tout autre moment il serait aussi insignifiant que vous et moi ; mais ici il se sent, il se sait, il accueille tout ce qui veut lui venir d'en haut.

Faites-en l'épreuve, jouez-lui les symphonies du Conservatoire, développez-lui l'ouverture de *Robin*, jetez-vous dans un final de *Semiramide*, et vous verrez ce qui arrivera ; si vous ne

le croyez pas alors en négociation directe, de puissance à puissance, avec les dieux de l'art, je me serais trompé grossièrement dans tout ce que j'ai dit de lui.

Eh quoi ! faut-il même s'en tenir-là ? La peur du nouveau mutilera-t-elle le portrait de Gustave, et ferai-je difficulté d'en mettre à nu la grandeur, parce qu'il peut plaire à quelqu'un d'y voir le rapetissement de notabilités ? Eh bien ! oui, messieurs du parterre et mesdames des loges, Gustave, rien qu'avec le sentiment du beau, qui est sans mesure, Gustave par l'esprit est supérieur à la lettre rossinienne ; dans cette ame, il y a de la vie, ce qui veut dire une puissance illimitée ; dans toute la partition du

maëstro vous ne trouvez que telle somme de génie; vous y voyez un point de départ, une route, un terme atteint. Ennoblissez tout cela, si on peut rendre ce service aux magnificences d'*Otello* ou de la *Gazza*; vous n'aurez, après tout, dans cette immensité, qu'une seule et véritable chose : ce sera un écoulement, une mer, une région libre et invisiblement pleine comme l'étendue des airs; mais, je le répète, mais, je le crie, mais, je me fais une voix du silence de tous : l'ame humaine, quelle qu'elle soit, est en elle-même un monde de mondes, et ce qui sort d'elle, fût-il l'assemblage des œuvres dont je parle, n'est qu'une des régions qu'elle a voulu habiter.

De grace, pardonnez-moi d'avoir raison en cela. Acceptez cette vérité si simple qu'elle passe par le milieu de nos pensées, sans les travailler à jour.

Au reste, si votre dilettantisme se croit heurté par là, consolez-vous d'être de mon avis par l'absurdité que vous allez lire enfin.

Tenez-vous bien, tenez-vous mieux, et encore perdez contenance, en voyant ce que je dirai de Gustave, qui est amateur de musiquesans savoir une gamme, comme on l'est d'un beau jour sans savoir décomposer de rayons; comme on le serait de poésie sans s'être jamais occupé de vers.

Croyez-en vos yeux, cher lecteur, j'écris très positivement que Gustave,

par le peu de choses qui se révèlent en lui, est en état de donner la main, non pas à ces beaux cadavres d'art qui se nomment partitions, mais bien à l'homme tout vivant qui les a produites. Tout ce que Gustave eût dit, n'eût été rien, comparé à ce qu'il songeait en son cœur ; tout ce que Rossini nous donne n'est qu'un point de l'espace où se complaît son ame : la vie ne ressemble qu'à la vie.

Vous ne vous doutiez pas de cette conclusion : je le crois bien ; Gustave lui-même ne l'a pas prévue. Au moment où il y arrive, il songe à peine au chemin qu'il a fait.

Toujours est-il qu'il y a gagné quelque chose. Occupé à sa manière, ainsi qu'Ernest l'était tout à l'heure, il n'a

acheté par aucun ennui l'ennui qui peut l'attendre dans la salle. Les deux amis sont déjà entrés, qu'ils ne savent pas encore toute la foule qui est entrée avant eux.

Ils s'asseyent enfin, ils respirent, ils s'observent. Ernest a le maintien relevé; tout annonce en lui la décence naissante, et cet oubli de soi qui sont les conditions du vrai sentiment de l'art. Il parlera n'importe de quoi, avant le lever du rideau; mais ce sera parce qu'il voudrait se taire. Il aime tout le silence où nous l'avons vu plongé; et celui-là restera dans son ame, pourvu que ses paroles, tout extérieures, éloignent celles qui le viendraient troubler.

Cette précaution est de trop, à vrai

dire. Gustave, après les assassinats commis sur son bon sens, se trouve heureux d'avoir changé de voisins : il redouble d'existence morale ; il se passe de tout un monde à tout un autre monde : il a un tel besoin d'étourderie, d'enfantillage et de balivernes, que l'entourage qu'il a dans la salle, et qui vous y attend comme un autre, lui fait l'office d'un éventail sur une figure échauffée. Les contrastes sont une loi de la nature ; ce qui fait que Gustave, naguère emporté avec toutes ses pensées, Dieu sait où, redescend maintenant tant qu'il peut.

Il allait par de là toute hauteur, il se traîne terre à terre, à présent, au milieu des pauvretés qui remplissent un entr'acte ; et, dans cette trêve avec lui-

même, vous jureriez qu'il regrette de s'être magnifiquement vaincu.

Vous me dispensez de parler jusqu'au *la* apporté à l'orchestre. Grand merci ! vous m'épargnez l'essentiel. Dans l'historique d'une représentation, les spectateurs sont à peu près tout le spectacle. Des billevesées sans nombre s'élèvent et moussent de ce flux et reflux d'intelligences; du milieu d'elles, des jets de lumière partent de ça et de là, chargés de couleurs, nuancés d'ombres, variés bien autrement que le jour visible. Toute cette agitation mêlée de repos, toute cette pompe bigarée de mesquinerie, toute cette coquetterie de plaisir ou d'indifférence, parlent à l'ame de l'artiste, seule capable d'en contempler l'en-

semble, parce que l'empire est moindre que la pensée du souverain, et lui portent une impression mère et fille de mille autres, pour lui donner à l'envi ce qu'il rendra sans mesure :
Rossini ! Rossini !

Ernest et Gustave sont dignes de le comprendre. La légèreté de l'un s'en est allée vers des pensées solennelles ; la grave simplicité de l'autre ne repoussera pas le superflu du maëstro.

C'est enfin le tour du maître : on écoute déjà. L'attention du public, avec ses degrés infinis, va partout où allait sa frivolité ; et, de ces silences divers se forme la voix surhumaine que doit entendre l'auteur d'*Otello*.

Il parle maintenant ; et ce n'est pas en son nom, je vous jure : il vient ici

de la part de Shakspeare, et il vous dévoile les terreurs et les charmes de la poésie anglaise. Et qu'ai-je dit, bon Dieu ! Rossini peindra-t-il un peintre ? Sa splendeur serait-elle le reflet d'un autre ? Son langage est-il l'écho d'un écho ?

N'offensons personne.

Ernest et Gustave sont plus qu'attentifs. C'est leur ame qui écoute. Ce qui arrive jusqu'à elle, ce n'est pas tel trait, telle surprise heureuse, telle motif proprement dit. Ernest éprouve un plaisir sacré ; il ne remarque ni les milliers de diamans qui semblent éclore des plus graves beautés, ni les prodiges de vocalisation du premier tenor et de la prima donna ; il serait homme, en ce moment, à s'abîmer dans

le Freyschutz aussi bien que Weber.

Gustave n'est pas moins changé. Lui, si calme auparavant, si ennemi du dilettantisme, il va où veut Rossini. Ni Rodrigo n'est trop brillant dans ses paroles de désir, ni Otello trop folâtre dans ses accens de bonheur, ni Desdémona trop avantageuse dans les gentilleses de son chant.

Et comment cela finira-il? Ernest va-t-il perdre le goût des *fioritures*, et Gustave l'amour des choses naïves?

Patience, lecteurs, Rossini ne fait rien à moitié. C'est lui qui rapproche nos deux amateurs; qu'il vous dise le secret de l'affaire: il ne demande pas mieux, en vérité; et vous n'ignorez là que ce que vous ne vouliez pas savoir.

De la conviction dans le compositeur, ou bien son œuvre meurt de sa belle mort ! de la conviction dans ses juges, sans cela pas de plaintes permises sur leur ennui, pas de félicitations sur leur plaisir.

Et qu'allez-vous faire chez Rossini, messieurs et mesdames, si votre engouement, qui vous était commun avec ce pauvre Ernest, ne s'élève pas, comme le sien, jusqu'à être tout uniment de l'admiration ? Et encore, pourquoi êtes-vous si près de Gustave, partisan du mystérieux et du sévère, si cet instinct de l'infini, qui s'annonce surtout par cette prédilection, s'arrête en avant du domaine où Rossini s'étend et se multiplie à son gré ?

Faut-il ne rien sentir pour mieux vanter le génie? Faut-il avoir de l'ame, pour méconnaître sa grandeur?

Mais où en suis-je, moi qui m'avise de vous orienter? Arrivons-nous à un duo, à un final, à un chœur? sommes-nous au milieu de la partition, ou au troisième acte, ou au premier? Je l'ignore, vous dis-je, et tant mieux! Tout ce que je sais, c'est qu'Otello m'effraie, c'est que Desdémona me convertit à sa religion et à son amour. Je pleure à tout hasard; je relève toute mon ame devant la majesté terrible d'une ame africaine; je ne suis ni à Rossini, ni à Shakspeare, ni à leurs créations, mais à cette impénétrable puissance qui verse ici-bas joies sur douleurs, amertumes sur délices;

immense vie dans un cœur, que l'homme arrache et contient tout entier dans sa main.

En arrivant dans la salle, Ernest et Gustave avaient l'ame comme hale-tante : leur différent avait une gravité inconnue. Il semblait que, pour eux, tout fût là en question, goût, bon sens, amitié, esprit social : chacun de leurs pressentimens ramenait l'idée d'un nouvel aspect de la vie.

Entraînés, comme vous et moi, par le mouvement imprimé à tant d'autres, ils sentaient croître leur trouble, et, au milieu de ces habiles gens qui savent verbaliser sur leur enthousiasme, les deux amis s'abandonnaient à eux-mêmes en pleine sécurité.

Gustave à présent n'était plus imposant et inattaquable ; il se faisait vaincre de tout cœur par le maëstro. Dans la déroute de ses préventions, il y avait un parti pris, une volonté expiatoire, un bienheureux souvenir de ses torts ; et il n'eût pu dire où s'arrêterait la réparation. Sur sa figure, une première ombre se fondait peu à peu en un certain éclat ; son regard se modérait lentement, comme pour remplacer le jour extérieur par celui qui naît dans l'ame ; son maintien, d'abord calme et vulgaire, finissait par prendre de la majesté, de la hardiesse, un mélange de rudesse et de volupté, selon l'ordre des émotions semées dans *Otello*. Jamais Ernest ne l'avait vu dans cet état. Accusé par Gustave,

et souvent accusé d'engouement pour Rossini, il se disait à son tour : Gustave, te voilà pris, et beaucoup mieux que je ne l'étais moi-même !

Il y a plus, Gustave aime déjà dans Rossini ce qui n'est pas Rossini. Le fracas sans nom qui vient dans la partition sous prétexte de *crescendo*, passe inaperçu de Gustave, de manière à lui paraître enfin chose naturelle quand il songera à le remarquer. Il y verra la dernière conséquence d'une idée conçue dans certaines proportions. Le verbiage musical, le faux luxe, les caprices mêlés aux plus franches intentions, tous les tributs payés par le génie à un public désavoué des masses, deviennent pour Gustave l'accessoire obligé de ce qu'il admire du

fond de l'ame. Le voilà, à son tour, séduit et désorienté dans sa candeur d'artiste : Ernest est vengé, je ne sais pour combien de temps : *Viva il Maëstro!*

Mais Rossini s'en tient-il là? Vraiment il ferait beau voir Gustave perdre sa noble et naïve pureté de goût, et recevoir de Rossini le don de déraisonner sans sottise, si une tête légère comme celle d'Ernest, et qui, au sens commun près, a tout ce qu'il faut en musique, ne tournait pas jusqu'à trouver son véritable point. Homme prestigieux, incapable d'estimer le public, comme si ce sentiment était à la fois trop voisin du dégoût et trop semblable au respect; mais si heureux de le baffouer par des con-

cessions, ou de le confondre en l'honorant d'un chef-d'œuvre.

Ernest fait du chemin. Il n'a vu ni roulades, ni rentrées de trombones, ni ouragan harmonique. Il est silencieux, même dans les entr'actes. Lui aussi, s'accuse de quelque chose. N'avoir goûté de Rossini que le rossinisme! avoir cru parler d'*Otello*, d'*il Barbieri*, de *la Guzza*, pour en avoir cité des cavatines ou des traits d'orchestre! avoir supporté le nom d'amateur, lui qui eût pu se montrer ami de l'art!

C'en était trop.

Aussi, voyez comme il est revenu : plus de fatuité, plus de fredonnement, plus de tics reçus. Le pauvre Ernest, il pense. Cela lui arrive en ce

lieu ! je vous en donne ma parole d'honneur. Il est bien honteux d'avoir mis dans son culte quelque chose qui sentît la mode. Ne se prend-il pas à frémir, Otello regarde Desdémone ? Ne prie-t-il pas avec elle ? avec elle, n'espère-t-il pas en Dieu ? Laissez-le, de grace, laissez-le dans le désordre où l'a jeté Rossini ; il oublie tout, à commencer par l'homme qui le subjugue ; il s'inonde le cœur de sentimens nouveaux. Cette musique, long-temps avilie jusqu'à lui être agréable, elle recouvre ses droits, elle lui montre ses origines, elle le porte où elle était avant elle-même d'être révélée à l'homme.

. Dans un entr'acte, Ernest et Gustave commencèrent à respirer. Leurs

ames avaient à se parler ; et, dans ce mouvement mêlé de bien des mouvements, où leurs idées allaient et venaient, où leurs émotions retracées ou prévues s'effaçaient ou reparaissaient sans troubler le concert de tout leur être, c'était pour eux un besoin de s'entendre après s'être écoutés, et de constater la ressemblance de leur état, après s'être complus à en perdre les contrastes.

— Gustave, dit Ernest, veux-tu bien être sincère ? me diras-tu ce que tu penses du maître ?

— J'allais te faire cette question : mais à quoi bon ? j'ai ta réponse, et tu as la mienne. Tu avais radoté comme ton ami. Maintenant nous avons tous deux le sens commun. Ce que c'est

pourtant, ce que c'est que de s'entendre! Tu m'avais dégoûté de Rossini; et chaque fois que j'étais venu aux Bouffes, j'en étais sorti mieux armé contre toi et les tiens. Je ne sais comment cela se fait, je m'exécute ce soir. Il faut qu'il y ait des hasards de bonne foi, comme il y a des hasards d'inspiration : aujourd'hui, je te l'avoue, j'ai pris la vérité pour ce qu'elle est. Je ne me suis pas défendu, et bien m'en a pris. Rossini, à qui je n'accordais guère que du gazouillement ou des vociférations, Rossini me paraît doué de tous les langages, revêtu de tous les pouvoirs, destiné à tous les triomphes; c'est Napoléon, grand dans sa sagesse, plus grand encore dans ses fautes.

— A la bonne heure, Gustave. J'espérais bien que tu ouvrirais les yeux, enfin. Mais ne te fâche pas de me voir ravi. Je ne suis pas le moins démonté de nous deux. Veux-tu me croire? Tel que je suis à présent, je me fais fort de prouver que Rossini n'est pas compris du public. J'étais fou, je bavardais, je l'insultais, à vrai dire, quand je me permettais de vanter son génie. C'était trop étourdissant pour être la vérité. Si je l'avais rencontré dans un salon, il m'aurait tourné le dos, en m'entendant régenter Gustave. Que veux-tu? je prenais la rhétorique pour l'éloquence, l'érudition pour la science, le dilettantisme pour la musique, et mes éloges étaient une cote-part à la calomnie des sots que voilà.

Il y eut un silence de quelques moments.

Entre les deux jeunes gens, il s'agissait de quelque chose de plus grand. Le ton sur lequel ils venaient de s'exprimer, leur attitude, tout ce qui n'était pas parole, laissait transpirer d'immenses dispositions intérieures. Quand on est ému, n'importe à quel sujet, l'attestation qu'on veut donner là dessus n'est jamais rien au prix de celle qu'il faudrait. C'est que l'ame humaine, pour peu qu'elle s'éveille, dépasse tout ce qui se fait extérieurement en son nom. Quand on est indifférent, tous les signes visibles de cet état sont loin, bien loin d'en peindre la somnolence. C'est que l'inaction de l'intelligence, du cœur, de l'imagination,

est autrement désolante que celle des facultés physiques.

Ernest et Gustave étaient amis d'enfance, et compagnons de plaisirs. Mais ce qu'ils sentaient en ce moment n'était pas ce vague bonheur qu'on trouve à s'accorder. Avant même que le cœur laissât parler l'intelligence, ils voyaient un côté social dans l'unité de leurs impressions. Ils étaient sous la main de Rossini comme il faut être sous la main de Shakspeare quand on entre avec lui dans les mystères de l'humanité. Cela devenait une solidarité. Et pourquoi en serait-il autrement ? Dans l'art comme ailleurs, la puissance du génie n'est-elle pas une royauté, et fait-elle autre chose que se constituer un peuple, réunir des âmes, créer des rap-

ports, et réaliser tant qu'elle peut cette fraternité sublime que les générations modernes ont si bien comprise, et qu'elles saluent partout un peu avant sa naissance?

— En vérité, reprit Ernest, je me sens à mon aise, comme si jamais je ne t'avais vu réservé. Tu te montres tel que tu es, cette fois au moins. Je n'ai plus que faire de mon indulgence; tu es homme de goût et d'habitudes élégantes. Me permets-tu de tout dire? je te regardais comme un peu Welche. Tes airs de dédain, quand je parlais musique, étaient, selon moi, les consolations de l'ignorance. Que diable aussi! tu n'avais que du silence à m'opposer. Pouvais-je donc croire qu'il fût si volontaire?

Toi-même, expansif, gracieux, intelligent comme je te vois enfin, conçois-tu que l'on puisse se dispenser d'être tout cela ?

— Tu as raison, Ernest, mes plaisirs et mes ennuis étaient trop mystérieux, je devais te faire pitié. Les choses extérieures sont sûrement des choses, puisque sans elles on ne songerait pas aux autres. Mon germanisme m'aurait perdu au dix-neuvième siècle ; n'avoir rien de positif, c'est par trop d'anachronisme. Rossini l'aura vu, il se sera condamné à être de son temps avant d'appartenir à tous les temps. Il a voulu satisfaire, et au delà, aux exigences italiennes, avant de s'occuper de l'Europe. Eh bien ! mon cher, j'avais tardé à lui

rendre justice : dans ce qu'on lui imposait je voyais un choix de sa part. J'étais presque aussi niais que ceux qui découvrent dans Guillaume-Tell, dans le chaste et noble style de Guillaume-Tell, le grand péché de Rossini.

— Pour le coup, Gustave, nous voilà philosophes, et dire avec cela que nous sommes absurdes ! Mais, encore une fois, d'où cela vient-il donc ? t'ai-je réfuté ? m'as-tu trouvé plus fort qu'à l'ordinaire ? ou bien m'as-tu tenu compte de mon armistice ?

— Je crois (si je sais ce que je crois) que nous sommes l'un et l'autre dans de vraies dispositions musicales. Tu ne m'as pas tourmenté, je t'ai

laissé tranquille, et, pour la première fois peut-être, nous sommes tombés dans ce repos de la pensée qui précède toujours le déploiement de ses forces. Nous nous sommes laissé faire; cela devait finir le mieux possible.

— Pour mon compte, je puis le dire, et je t'en prends à témoin : qu'auras-tu pensé, quand, arrivé sous le péristyle du théâtre, j'ai cessé de te harceler? J'ai eu un accès de simplicité. Je t'ai laissé pensif, incertain, doucement triste; il me semblait que tu appartiendrais à qui aurait des droits sur ton ame. Me croirais-tu? j'éprouvais comme l'espoir de refaire notre amitié. C'est étonnant, n'est-ce pas? Dans une soirée aux Bouffes in-

tercaler quelque avenir ! Pour parler de ceci comme j'en parle, il faut, non pas que j'achève de le prévoir, mais que je commence à m'en souvenir.

Gustave prit ces mots à la lettre ; il serra la main que lui tendait son ami, et l'un et l'autre savourèrent le sens de ce langage et de ces pauses, à la faveur des premières mesures du troisième acte d'Otello.

La sombre solennité du drame s'alliait à leurs dispositions. Des signes d'intelligence, inexplicables, invisibles même pour le vulgaire, s'échangeaient entre eux et l'auteur de ces merveilles. Par un phénomène qui devrait être aussi fréquent qu'il est magnifique, Ernest et Gustave

avaient le secret des douleurs répandues dans le dernier acte ; c'était pour eux , oui pour eux seuls , que Rossini avait rendu si chrétiennes les pensées d'amour , les terreurs , les graces de Desdémone. Ernest et Gustave alimentaient leur cœur , ennoblissaient leur amitié , anéantissaient et augmentaient leurs âmes , et tournaient toute la vie de l'œuvre rossinienne en nuances infinies de leur situation réciproque. C'est le don du génie , c'est son privilège , d'être tout entier créé et mis au monde pour chaque homme à la fois.

Tandis qu'Otello , Desdémone , mêlent et confondent la résignation , la fureur , la piété , les inspirations de l'enfer , et que le Shakspeare ita-

lien déroule toute la pensée de son œuvre, Ernest et Gustave fléchissent et se relèvent sous ce souffle créateur. De quelque part que vienne l'inspiration, elle mène loin qui veut la suivre. Amour, tendresse filiale, culte du beau en tout genre, ne peuvent rester stationnaires derrière le génie qui marche.

Dans cette multiplicité de coups portés à tout leur être, nos deux amis reconnaissent un nouveau jour donné à bien des pensées confuses.

Jusque là, ils n'avaient pas su précisément s'ils s'aimaient. Des relations telles quelles, des différens sans objet, des preuves de conformité plus nulles encore, telle avait été leur position respective; et il n'y avait pas de

raison pour que cela se dessinât, sans une de ces bonnes fortunes d'en haut, qui révèlent un poète à lui-même, avertissent un amant de son amour, ou garantissent à un brave tout son courage.

Otello venait de poignarder Desdémone; le murmure de la foule succédait aux dernières plaintes de l'orchestre, et il leur restait à savoir ce qu'ils avaient acquis de sens ou d'élévation à suivre les profonds enseignemens de Rossini.

Un coup d'œil suffit à Ernest et à Gustave. Ils sortirent précipitamment, pour échapper aux jugemens, aux regards nuls, au moindre contact des dilettanti.

A peine arrivés dans la rue, ils se prirent par le bras avec une sorte d'étreinte ; et dans la belle et énergique harmonie de leurs ames, ils eussent donné à Rossini, sans parler, sans se faire beaux de saisissement, un éloge propre à le consoler de ceux qu'il lirait le lendemain dans les feuillets.

— Mais d'où vient donc, Gustave, que nous nous entendons ce soir sans nous expliquer, et pourquoi nos discussions ne nous menaient-elles à rien auparavant ?

— Tu le demandes encore, Ernest ? Eh mais ! tu aimais dans Rossini ce qu'il tient de son siècle, précipitation, incohérence, puérités gigan-

tesques; tu n'en voyais pas d'avantage: pouvais-je me rendre, tant que je partageais ta méprise? Et toi, n'avais-tu rien à me passer? Si, dans ta profonde admiration pour les vraies beautés, tu t'avisais de ne vanter que les défauts, ne devais-je pas me tromper équivalement?

En croyant condamner l'essence du génie, je n'en censurais que les accidens. Et qui nous a fermé la bouche? le sais-tu, toi, Ernest?

— Rossini m'en garde! Cela nous arrive d'une façon ou d'une autre, mais cela nous arrive : que faut-il de plus? Tu sors des Italiens, fervent, abandonné, respectueux envers moi, comme si j'avais tâché de te rendre tel? Qu'ai-je besoin d'analyser cette

certitude? Va, Gustave, ce n'est pas pour rien que deux hommes se comprennent, et celui qui les révèle l'un à l'autre a beaucoup reçu du ciel.





Lord Byron.



Dans les premiers volumes de ses *Mémoires*, nous avons vu lord Byron enfant et jeune homme ; nous avons vu l'enfant, déjà poète, se livrer à mille rêveries profondes, à mille amours incertaines ; nous l'avons vu pleurer

sans raison, passer subitement du rire aux larmes, quitter le collège pour un riche héritage et inattendu; grandir au milieu de vieux chênes, sous les lambris vermoulus d'un vieux cloître, dans toute la tranquillité d'un comté anglais. Puis viennent les chiens, les chevaux, la chasse, la course, la natation rapide dans un courant, tous les exercices du corps, la lutte et l'escrime, et pour repos le jeu de paume. Le jeune homme est moins poète que l'enfant. Puis, le premier feu jeté, le poète percé de nouveau; il éclate, il se manifeste par quelques vers de rêverie et d'amour. Alors la critique s'empare de cette jeune poésie, elle la fane sous sa main de plomb, elle traite le pair d'Angleterre comme un échap-

pé d'Old-Bailey, elle tente de l'écraser à son premier bond. Viennent pour toute vengeance du poète les *Bardes Anglais*.

L'Angleterre, quand paraissent les *Bardes*, crie à Juvénal : l'amour-propre poétique de la nation est flagellé jusqu'au sang, le jeune lord triomphe; laissez-le faire. Mais, avant tout, il faut qu'il ait ses jours de débauche, ses nuits de délicieuses orgies, ses duels à propos d'un geste, d'un mot, d'un rien, d'une robe froissée, d'un vers cité à tort, d'une bouteille mal vidée. En ce temps-là, l'antique Newstad retentit de cris de fêtes; les gras réfectoires sont profanés par des chansons à boire; dans la nuit, les jeunes débauchés parcourent les longs cor-

ridors, vêtus de robes de moines. Adieu la majesté de la sainte abbaye, adieu les revenans tout blancs à l'heure de minuit, adieu les ballades accompagnées par le rouet de la vieille nourrice, adieu les gothiques fabliaux, les superstitieuses légendes ! Toutes les tavernes de Londres ont envoyé à Newstad leurs sujets les plus brillans ; le quartier des libraires leurs poètes les plus forcenés ; l'Opéra ou le King's-Théâtre, leurs actrices les plus aimées : parfums, vins exquis, illuminations brillantes, l'orgie et la débauche, et les couronnes de fleurs sur des têtes échevelées, et les saintes cellules transformées en profanes boudoirs, voilà Byron jeune homme ! Il n'a encore vu ni la Grèce ni l'Italie ; il n'a pas encore

été présenté, jeune pair, à la chambre haute des pairs d'Angleterre; il ira demain prendre sa noble place à la noble chambre, après l'orgie de la veille. Le parlement s'ouvre à son nom.

Mais, dans cette chambre d'Angleterre où se débattent les intérêts de l'Europe, et que Bonaparte occupe d'une si cruelle façon, le jeune homme se présente seul, seul devant tous ses pairs. Pas un parrain pour le présenter, pas un ami pour l'accueillir, pas un parent pour lui faire place. Et pourtant il vient là, soupçonnant et chérissant de toute son ame le principe libre pour lequel il doit mourir; il vient là, jeune homme, avec une parole véhémente et une extraordinaire volonté

de savoir les affaires de son pays. Il arrive seul, et cependant il rejette la main que lui tend le ministre. Ainsi, à son premier pas dans la poésie il est accueilli par les insultes de la critique la plus amère; à son premier pas dans la politique il est reçu avec une froideur glaciale. Découragé des deux parts, lord Byron se rejette de plus belle dans ses folies de jeune homme : il élève des ours, il dresse des chevaux, il nourrit des singes et des courtisanes, jusqu'à ce qu'enfin, las de cette vie vagabonde dans son pays, las de cet isolement au milieu de ses amis, las de ses plaisirs épuisés si tôt, il se mette en voyage : le poète reparaît alors, le poète se retrouve tout entier à la vue de la Grèce, la

mer grecque, le ciel grec, la langue ionienne, les statues mutilées, les temples emportés pierre à pierre pour orner les parcs anglais, et dans cette nation désolée le Turc, un bâton à la main, faisant la loi à sa manière. Quoi de plus puissant, je vous prie, pour réveiller l'instinct poétique, pour rendre Byron à lui-même, pour lui faire oublier les *revues*, la pairie, son Newstad si ravagé, toute sa folle jeunesse, que *Childe-Harold* finira bien par expier !

Childe-Harold est la belle partie de la vie de Lord Byron ; c'est le poème dans lequel il s'est peint tel qu'il voulait être ; c'est le poème par excellence, doué de toutes les qualités de la comédie et de toute la puissance du

drame. Déclamé ou chanté, Illiade ou Odyssée, Childe-Harold est toujours le poème unique des temps modernes. On ne peut s'empêcher de regretter cette époque fatale qui portait en même temps dans son sein Bonaparte et Lord Byron, qui vit à la fois la bataille de Waterloo et *Don Juan*, les plus grands faits de la poésie et de l'histoire, dans ce siècle qui a fourni la matière de tant d'histoires et de tant de poèmes qu'on ne fera pas. Ainsi a commencé Byron.

De retour dans sa patrie, et comme pour donner un démenti formel à cette société anglaise qui l'avait rejeté de son sein et qui devait plus tard porter son deuil, Lord Byron se maria. Il faut que ce mariage ait eu lieu dans

un de ces momens de repos où le poète, redevenu tout simplement un homme, veut prolonger à tout prix les béatitudes de cet état bourgeois dont mieux que tout autre il peut apprécier le charme, par comparaison. Imprudent ! arrange-toi pour être père de famille, demande à sa mère la jeune fille, mets tes livres en ordre, paie tes créanciers, renvoie tes chiens, tes chevaux, et replace dans son étui ton fusil albanais. C'est bien ! que ton air soit plus posé, ta figure plus grave ; marche à l'autel, et jure fidélité à ta femme. Mais à peine est-il époux et père comme tous les autres hommes, revient alors l'accès poétique : plus d'homme, plus d'époux, plus de père. Ces entraves le gênent, ces nouveaux

devoirs le fatiguent ; il brise ses liens vulgaires , il revient à sa vie isolée , à son audacieuse poésie , à sa sombre misanthropie. « Adieu donc , ma patrie ; adieu , ma jeune Ada ! » Et le voilà parti pour ne plus revenir.

Et cela fut heureux , non pour l'homme (rien ne vaut , en fait de bonheur , les embrassemens d'une épouse , les tendres caresses d'un enfant , le repos du foyer domestique) ; mais cela fut heureux pour le poète. Dans ce siècle la , poésie , obéissant au mouvement politique , prenait une physionomie nouvelle. La vieille poésie était morte. Autrefois , avec de l'imagination et du style on faisait facilement un poème. Pas n'était besoin de voir les lieux qu'on décrivait , les hommes

qu'on chantait, les belles actions récitées sur la lyre. Tous les poèmes épiques, excepté l'*Illiad*e, ont été faits ainsi. La *Henriade* est écrite en prison; l'*Enéide*, tout en s'occupant des temps primitifs de l'Italie, est composée sous le ciel de Tarente, à la cour d'Auguste, avec une prétention de flatterie qui ôte à ce poème toute couleur. On ne dit pas que le Tasse ait fait un voyage aux lieux saints, comme M. de Châteaubriand. Le Tasse écrit son poème du haut d'une montagne de Ferrare. « Vois-tu ces champs, ces clochers, ces fleuves, ces hommes, ces troupeaux, voilà mon poème ! » Et ainsi a été écrit le *Télémaque*, en traduisant. Les poètes épiques, en général, ne sont guère que les traducteurs d'Ho-

mère. Singulière et misérable façon d'être poète au coin de son feu et en robe de chambre, d'être poète en restant citoyen d'un pays, citoyen occupé et honoré, utile bourgeois de sa ville, juge ou procureur, achetant et vendant comme les autres, imaginant à loisir des villes, des mœurs, des pays, des hommes, des noms, et, pour le reste, se servant des vieux dieux de l'Olympe, bordure fanée d'une gravure sans vraisemblance et sans vérité. Voilà les poètes épiques.

A côté de ces heureux à imagination, voyez Homère parcourant tous les chemins de la Grèce, en désignant le moindre monticule, décrivant le cours des fleuves et les pics des montagnes, consacrant dans son œuvre

tous les dialectes de cette belle langue dont il est le dieu, mourant de faim, et chantant ses vers à la pitié publique. Voyez Dante, au moyen âge, exilé, condamné à mort, dormant sur la pierre, soldat et poète, créant une langue au milieu d'une révolution. Byron est poète comme eux ; il meurt à Mossolonghi, exilé volontaire pour toute la vie, lui, pair d'Angleterre, le plus noble Anglais de son temps !

Cette vie agitée, le caractère de Byron la voulait. Cette poésie qui a vu tout ce qu'elle chante, obéissait à la loi de notre époque. La vérité orale, la vérité oculaire, voilà en poésie un progrès incontestable. Nous ne voulons plus de descriptions en

l'air, plus de héros imaginaires, plus de discours de convention. Nous avons dit à Cooper: Parle-nous de la mer et des tempêtes; à Walter-Scott: Fais-nous l'histoire de l'Écosse; à Byron: Parlez de vous-même, milord, dites-nous ce que vous savez de votre ame, étalez votre misanthropie, soyez votre héros à vous, poète, votre Achille, votre Hector, votre Godefroy, votre Henri IV; et, quand vous ne parlerez pas de vous-même, dites-nous ce que vous avez vu.

De là toute la poésie du dix-neuvième siècle. De là les réactions des nouveaux venus contre les grands écrivains de l'Empire, contre ce niais théâtre, ces faux esprits, ces fausses descriptions, ce langage de hasard

dont Bonaparte, empereur et roi, fut obligé de se contenter, et que la France guerrière comprit si facilement, la trouvant tout juste à sa taille et à son intelligence, cette littérature sans façon. De là aussi les haines contre les novateurs, et le déchaînement universel qui accueillit chez nous les premières traductions de Lord Byron.

J'en reviens à notre poète. Laissons de côté les tristes et mystérieux détails de sa séparation avec sa femme ; ces détails ont été misérablement tronqués ; le testament marital de Byron a été profané ; il est impossible de se retrouver dans ce dédale d'accusations et d'apologies. D'ailleurs, pour bien juger de l'effet de ce divorce par consentement, il faut se bien sou-

venir de la place occupée par le mariage dans les mœurs anglaises. C'est surtout à Londres, en effet, que de toutes les choses bouffonnes le mariage est la plus sérieuse. Nous n'avons rien de pareil chez nous, ni ces espions placés à la porte de toutes les chambres à coucher, ni ces lois fiscales qui paient l'honneur d'un mari avec de l'argent, ni ces longues files de témoins appelés pour dire tout ce qu'ils ont vu. Nous concevons le mariage autrement, nous autres; nous voulons un autre prix à l'honneur outragé; nous fuyons les témoins de l'adultère aussi ardemment que nos voisins les recherchent. Aujourd'hui nous sommes encore à comprendre ce scandaleux procès fait à une reine

d'Angleterre par son royal époux , à propos d'un postillon. A Londres , au contraire , cet étrange procès a été fort bien compris.

La séparation de Lord Byron d'avec sa femme a fait une sensation plus profonde. On savait à peu près pourquoi le roi d'Angleterre faisait un procès à la reine; on aurait voulu savoir pourquoi Lord Byron n'en faisait pas un à sa femme et s'il avait le droit d'en faire un. Tout ce silence du noble Lord gênait la curiosité publique ; c'était une proie arrachée à l'intérêt des assises. Lord Byron était coupable du scandale qu'il ne faisait pas , à peu près comme un grand comédien qui manque à son rôle ; et, comme il faut que la médiocrance humaine aille son chemin, on se

ruait en mille caricatures terribles ; on allait jusqu'au crime pour expliquer ce divorce sans éclat. A ce sujet même, que n'a-t-on pas dit de Lord Byron ? quelles calomnies n'a-t-on pas faites ? Futiles insulaires dans leur pesante gravité ! ils ont irrité cette âme si fière ; ils ont heurté cet homme si dédaigneux ; ils l'ont immolé à leurs conversations de parloir ; ils ont tant fait que rien n'égalait la haine de Byron quand par hasard il rencontrait ses nomades compatriotes quelque part¹.

Dans ses voyages il rencontrait des Anglais partout ; il en rencontra sur le champ de Waterloo, qui achetaient

¹ « Après un Anglais, ce que je méprise le plus, c'est un Autrichien. »

des fragmens d'armes françaises; il en rencontra sur les bords du Rhin, qui mangeaient des matelottes dans les grasses auberges; à Rome, il les vit passer en revue, au galop, ces chefs-d'œuvre dont un seul aurait voulu être étudié tout un jour; une autre fois, en Suisse, à l'un de ces points de vue dont on parle avec admiration, même en Amérique, il rencontra, dans une calèche, une famille anglaise qui dormait d'un paisible sommeil. Il retrouva en Grèce même ses compatriotes, les yeux ouverts sans rien voir, oisifs, dédaigneux et avarés, faisant d'un voyage un sujet d'économie, chargés d'albums ridicules, voyageant sans but et sans plan, s'ennuyant partout,

et aussi ennuyeux qu'ennuyés. Il prit en haine et en grand mépris ces bohémiens d'un nouveau genre, et il aima mieux se faire Italien et mourir Grec que de rester un lord anglais, pair d'Angleterre, et descendant véritable de Guillaume-le-Conquérant.

Et pourtant il quittait l'Angleterre à son beau moment de prospérité. L'Angleterre était alors maîtresse et sans rivale; elle en était à sa surprise renouvelée de sa vieille histoire d'avoir vu en souveraine la capitale de l'Empire français; au dedans, s'agitait dans son sein une littérature nouvelle, qui dominait la nôtre, comme ses armes dominaient notre politique. Dans ce nouveau monde littéraire, mille nouvelles renommées se faisaient jour de toutes parts.

Shéridan , le doyen des hommes d'esprit, orateur ardent à la tribune, poète comique au théâtre , directeur de comédie, ivrogne de cabaret comme un conteur fantastique , n'était pas mort ; la baguette blanche du schérif ne s'était pas encore posée sur son cadavre. Lewis, jeune homme à l'imagination funèbre, venait de jeter son *Moine* comme un défi au plus zélé amateur du terrible ; Maturin débutait par un succès au théâtre ; Walter Scott produisait ses chefs-d'œuvre ; le jeune Caning s'essayait dans la satire, avant de faire pâlir l'astre de Castelreag ; le poète Southey, malheureusement poète lauréat, soutenait la gloire des Lakistes, à force d'esprit, de grace, d'imagination, de

style; Thomas Moore enfantait *Lalla-Rookh*, ingénieuse, mais trop froide imitation des récits enchanteurs de l'orient. Venaient ensuite Coleridge, Schelhey, l'école nouvelle et l'école de Pope, ardentes toutes deux en sens contraire : ce tout petit peuple était groupé autour de John Murray le libraire. John Murray est, dit-on, un homme de goût, fort élégant dans ses mœurs, très aimable et très poli dans ses relations avec les auteurs, toujours prêt à les obliger de sa bourse. John Murray était le libraire de Byron, comme Archibald Constable était le libraire de Walter Scott, qui s'est vu ruiner par sa faillite. Belle époque littéraire, n'est-ce pas ? surtout com-

parée à ce que nous étions alors comme tragiques, comme poètes, comme historiens, comme romanciers. Dans ce temps-là, en fait de poésie, nous n'avions, nous, que Bonaparte tombé deux fois.

Ainsi, désormais Byron est Italien. Avant d'aller à Venise, Byron, comme il convenait, avait pris les plus longs chemins. Il visite la Suisse, il gravit jusqu'à la dent de Jaman; il prépare déjà, sans le savoir, les matériaux de *Manfred*; il navigue sur le lac à Coppet; il revoit madame de Staël, il est charmé de madame la duchesse de Broglie, qu'il voit pour la première fois; puis il écrit le *Prisonnier de Chillon* sur les mêmes bords déjà illustrés par l'*Héloïse* de J.-J. Rousseau;

puis il est chassé de ces belles campagnes par les Anglais voyageurs qu'il ne veut plus voir. C'en est fait, il va en Italie, après avoir terminé le premier chant de *Childe-Harold*.

Childe-Harold est le complément de la première manière de Byron. Vous verrez plus tard se modifier cette poésie si inspirée et si vivante. L'inspiration du poète, si échevelée, si dévergondée, si une, fera place au sarcasme froid et cruel; la tristesse personnelle de l'écrivain va devenir plus triste et moins colorée des rayons de l'espérance : seulement, suivons-le toujours avec soin; nous avons encore du chemin à faire avant d'arriver à Missolonghi.

Après avoir traversé le Simplon

avec le regret de n'avoir pas rencontré un seul voleur, il vit Milan et sa belle cathédrale; il parcourut, non pas comme un Anglais, la bibliothèque Ambrosienne.

Dans cette vaste collection de livres rares, de manuscrits, d'autographes, le voyageur n'a distingué qu'une chose, ce sont les lettres d'amour de Lucretia Borgia et du cardinal Bembo. Ne pouvant copier ces lettres si simples et si douces qu'on ne dirait pas qu'il s'agit d'un prêtre, il les apprend par cœur. Au milieu de ces lettres toutes parfumées de mysticisme et d'amour combattu, se trouvait une longue mèche de cheveux, belle, longue et blonde, qui avait appartenu à Lucrétia. Lord By-

ron vole un de ces cheveux , un seul. Le cardinal Bembo , s'il eût connu le poète , ne le lui aurait pas refusé. De Milan , il alla à Vérone , Vérone illustrée par Dante et Shakspeare , par *Roméo et Juliette* , par tant de sanglantes guerres du moyen âge , et par les vers de Catulle. Il ne reste à présent que deux tombeaux , celui de Roméo et la tombe du prince Scali-ger : tout cela vide , peut-être , mais reste le nom de Vérone : un son ! autre part qu'en Italie et en Grèce , ce serait beaucoup.

Enfin il est à Venise , Venise qui fut toujours , après l'orient , *l'île la plus fraîche* de ses rêves. Il n'est pas encore Vénitien ; dans les premiers momens il se loge chez un mar-

chand ; il devient amoureux de sa femme , et il fait l'amour à ses heures ; toute sa journée est employée à l'avance : le matin , il va au couvent de Saint-Lazare étudier l'arménien ; il passe sa soirée au théâtre ou dans des salons bigarrés d'Autrichiens , d'Allemands , de Vénitiens , société aimable et facile. *Si on y rencontre un important* , dit-il , *à coup sûr c'est un consul*. Le reste du temps appartient à sa jeune Vénitienne , à sa roturière maîtresse , plus belle qu'une noble. Il lit la *Revue d'Édimbourg* ; il se prosterne devant l'Hélène de Canova ; en un mot , il s'habitue lentement à ces mœurs nouvelles , à cette langue italienne , à ces femmes blanches et frêles , à cet art vénitien tou-

jours antique, à ces chemins qui marchent dans la ville. Il essaie encore ; il attend, pour se former tout-à-fait, les bals masqués, le jeu, les courtisanes, les folies du joyeux mardi-gras, les mystères du domino rose, les premiers sons de la musique de Rossini. Laissez-le quitter Mariana et la maison du marchand, donnez-lui quelques vieux palais de sénateurs ; il lui faut le temps de se décider. Attendons.

Un jour, il arriva trop tard pour voir la procession d'un nouveau patriarche, à Saint-Marc, avec six cent cinquante prêtres d'arrière-garde. Superbe armée !

Un autre jour, dans le palais des

Doges, il aperçoit la place vide de Marino Faliéro, doge.

Un autre jour, Lewis lui traduit le *Faust* de Goethe de vive voix.

Attendez, vous aurez *Marino Faliéro*, vous aurez *Manfred*, vous aurez le drame tel que l'entendait Lord Byron.

Cet homme voyait tout en poète ; rien n'échappait à ce regard, à cette mémoire, à ce génie. Il mettait tout à profit ; sa conversation avec son ami, ses rêveries personnelles, ses songes mêmes. Il voit les œuvres du Titien et de Rubens, de Murillo et de Valasquez, et, quand il a vu tout cela, il s'écrie : « Croyez-moi, la peinture est
« de tous les arts le plus artificiel
« et le moins vrai, et celui qui en

« impose le plus au bon sens de l'es-
« prit humain. Je n'ai jamais vu pein-
« ture ou statue qui approchât de ma
« pensée ou de mon attente; mais j'ai
« vu plusieurs montagnes, des mers,
« des rivières, des sites, deux ou trois
« belles femmes, sans compter quel-
« ques beaux chevaux, un lion (celui
« de Véli-pacha) en Morée, et un tigre
« que j'ai vu souper dans Exeter-Chan-
« ge. »

Vous pensez bien que, pensant ainsi, il méprisait souverainement les jolis tableaux flamands, si pleins de danses, de scènes de cabaret et de ces petites joies d'intérieur aimables à voir pour les profanes.

Et, après avoir bien déclamé contre ces peintures, il ajoutait quelque ex-

clamation de damné, le plus souvent contre le *premier charlatan* des trois royaumes, Castlereagh!

Caprice d'enfant! Le voilà qui fait venir ses chevaux à Venise!

A Venise il eut un beau palais sur le grand canal, et une villa aux bords de la Brenta; un palais en marbre, une villa couverte de vieux arbres et de statues, une véritable habitation de Doge. Là, il rêvait, il travaillait, il allait chaque jour chercher ses chevaux en gondole; il faisait des armes, il jouait avec ses dogues, il dressait son corbeau à ne pas manger le dîner de sa corneille; il lisait Voltaire, et tirait surtout au pistolet: c'était là un de ses grands sujets de vanité. « Il est trois choses que vous ne ferez jamais,

disait-il à son médecin ordinaire , et que j'ai faites : j'ai écrit un poème dont dix mille exemplaires se sont vendus en un jour ; j'ai traversé à la nage le Bosphore de Thrace , et mouché à trente pas une bougie au pistolet. »

Il serait difficile d'exprimer tout ce qu'il y avait d'aristocratie dans cette tête et dans ce cœur , et quelle vanité souvent féminine occupait cet esprit si grand d'ailleurs. Il est certain que Lord Byron tirait plus de vanité de la beauté de ses traits que de son génie. Il avait le plus grand soin de sa personne, il était paré dès son lever , ses cheveux étaient artistement rangés , sa barbe était faite avec soin, il ne portait que le linge le plus blanc et le drap le plus fin. Il aimait les odeurs ,

il se servait des parfums les plus doux ; il avait un soin prodigieux de ses mains, de ses dents. « Wathe le dentiste est mort , écrit-il , cette perte est grande ; Wathe était la seule personne qui me fit regretter l'Angleterre... Envoyez-moi, de grâce, de la poudre à nettoyer les dents, de la magnésie, de la teinture de myrrhe, des brosses à dents. » Le plus grand regret de sa vie , j'ai presque dit son plus grand remords , était d'être légèrement boiteux : cette infirmité l'humiliait au dernier point, aussi la dissimulait-il avec le plus grand soin ; il portait toujours ses habits fort longs , et il n'allait jamais qu'à cheval ou en voiture. Pendant tout son séjour à Venise , on ne le vit pas à pied une seule fois dans les rues. Il avait

en outre les mains très jolies, blanches et bien faites; aussi, quand il nageait, il avait soin de mettre des gants. En un mot, dans Lord Byron à sa toilette vous retrouverez les soins les plus minutieux d'une petite maîtresse, et les détails les plus exagérés d'un grand seigneur : le luxe, les arts, l'aisance, le nombreux domestique, l'argent prodigué à profusion, l'attention à ne pas se montrer trop souvent dans le monde, le paradoxe hautain et dédaigneux, l'insolence avec les grands, la bonté envers les petits, les goûts bizarres. Entrez chez lui, mylord; prenez garde, à gauche, au bouledogue; à droite, évitez la griffe de l'ours; plus loin, évitez les embrassemens des singes ou les serres du vautour: il

y a en outre , dans les antichambres, de grands laquais habillés comme les gentilshommes du pape, qui se battent avec le premier venu, faisant le coup de stylet aussi bien qu'on le fit jamais en Italie et en Espagne : telle est la cour de Lord Byron.

Songez donc que déjà le poète rêve à *Don Juan*, il en mène un peu la vie. Les amours nocturnes, les bals masqués, les filles séduites, les cris, les clameurs, le jeu forcené, les rapt, tous les travaux nocturnes d'un vaurien, voilà sa vie. L'air de Venise enivre cette tête. « Il faut que je profite de ma jeunesse ! se dit-il avec une espèce de rage ; » et il agit en conséquence. Venise n'avait rien vu de mieux, même dans ses beaux jours de carnaval et de

courtisanes. Aussi on ne parle que de l'étranger; chacun veut le voir, toutes les femmes aspirent à un de ses regards, on se presse autour du *giovanetto inglese*, du *nonce extravagante*. Bientôt il fait de nouveaux progrès, il passe d'un monde à un autre, il quitte la grande dame pour la fille du port, il va chercher enfin la beauté sous les *fazzioli* des bords de la Brenta. C'est sur les bords de la Brenta, qu'il rencontra un soir la Fornarina. C'était la plus belle femme de Venise: grande et bien faite, et passionnée, et pauvre, et couverte de haillons, et criant, jurant, s'emportant, pleurant, un vrai démon, le plus bel animal de la création. La Fornarina entre chez Byron, elle en chasse toutes ses riva-

les, elle est la maîtresse du palais, elle y reste, elle y domine. Byron la menace, elle se jette dans le canal, elle tire son stilet; c'était une femme extraordinaire. Elle finissait toutes ses comparaisons d'elle-même avec les autres femmes par ce beau mot : *Si ella e donna, mi (io) son Veneziana* (si elle est dame, je suis Vénitienne). On peut dire que, pendant un temps, Lord Byron fut vaincu par la Fornarina.

Pauvre tigresse! disait-il quand il la renvoya.

Puis, quand la journée s'était passée dans ces orgies solitaires, quand il avait renvoyé son harem, il montait dans sa gondole, où il passait la nuit à rêver, glissant légèrement sur les

ondes à présent silencieuses. C'est alors, j'imagine, qu'il faisait *Don Juan*. Il sortait des bras de ses femmes, il s'était enivré de Xérès ou de Chypre, il se reposait mollement de la fatigue de ses sens ; son cœur était triste , par la raison qu'on ne se sent jamais plus seul qu'après le tumulte et l'enivrement du plaisir. Peut-être aussi se sentait-il humilié, lui, de cette odeur de femme du peuple , de ces voluptés si entières, de cette ivresse si peu orientale. Puis revenait plus amer le souvenir des déceptions de sa jeunesse, de ses malheurs domestiques, des amis qui l'avaient trompé, de sa jeunesse perdue, de sa vie politique anéantie, de son exil. Alors tout ce qu'il y avait dans cette ame de vertu

et de vice, de penchans honteux et de nobles sentimens, se réunissait en tumulte et se disputait son ame. Dans cette affreuse lutte, il était naturellement le plus faible, et tour à tour c'était le sceptique qui obéissait; tour à tour c'était le croyant, c'était le misantrope, c'était le dandy, c'était le joyeux compagnon, c'était le guerrier, c'était le mélancolique amateur de ruines et de tombeaux; mais toujours c'était le poète, c'était Don Juan, le Don Juan qui prit naissance dans le dévot pays de l'inquisition, dont Molière s'empara comme du seul pendant qu'il y eût au *Tartufe*; que Mozart avait osé reproduire pour bien assurer sa place auprès de Rossini plus tard, et qui revenait cette

fois à Byron, mais qui lui revenait bien changé : cette fois en effet ce n'est plus le même Juan ; il est moins libertin, moins amoureux, mais en revanche il est plus sceptique, plus moqueur, plus nomade ; il est moins ouvertement incrédule et blasphémateur philosophe, il a l'avantage sur ses prédécesseurs d'avoir lu Voltaire et Diderot.

Manfred, Marino Faliero, les premiers chants de *Don Juan*, sont les produits de Lord Byron à Venise. Pour arriver à ces compositions si diverses, et qui s'éloignent si fort de la nature de ses premières inspirations, il ne fallait rien moins au poète pour le distraire, que Venise, ses palais, ses amours, ses fêtes, ses saintes proces-

sions, ses assassinats, ses débauches, ses conspirations de Carbonari. Voilà pour le monde extérieur : quant aux occupations personnelles du poète, elles n'étaient pas d'un genre moins irritant. Il se savait tous les jours calomnié avec fureur, il regrettait son enfant et sa femme, il s'inquiétait de ses vers, ou faisait son procès à *Don Juan* ; puis il luttait de loin contre ses ennemis et contre ses envieux : puis il avait un singulier malheur, c'était d'être jaloux de Shakspeare. Shakspeare, aussi bien que le grand Corneille, n'a jamais été plus loué que de nos jours en Angleterre et en France ; cette grande et immortelle renommée fatiguait Lord Byron. Ses contemporains la lui opposaient avec un malin

plaisir; lui, de son côté, réhabilitait Pope, et livrait pour l'auteur de *l'Essai sur l'homme* les mêmes combats qu'avait livrés Voltaire pour Despréaux. D'ailleurs c'était un homme bilieux, colère, difficile à vivre, qui n'était bien que seul, qui n'acceptait la société que comme un parterre disposé à l'admiration ou au blâme, et seulement quand il s'agissait d'aller à quelque extrême, vertu ou vice, car alors, vice ou vertu, il se surpassait lui-même. L'ennui le dévorait souvent; souvent la colère l'emportait hors de toutes bornes, plusieurs fois cependant cette colère n'était que l'effet d'un noble courage. Un jour il fait arrêter une voiture publique : un des voyageurs l'avait

regardé de travers , et faite à celui-ci de s'excuser ou de se battre , Lord Byron lui coupe la figure avec son fouet. Un autre jour , volé par une espèce de capitaine qui lui avait vendu un cheval , il pense le faire mourir de peur en lui proposant un duel. Sa conduite envers le gouvernement italien qui faisait une levée de chevaux , quand il refusa de livrer les siens , déclarant qu'il leur ferait plutôt sauter la cervelle , est noble aussi. Bien plus , à lui seul , Lord Byron faisait peur au gouvernement vénitien ; il l'inquiétait avec ses vœux ardents et hautement exprimés pour la liberté de l'Italie , beau rêve , et poétique !

Ce rêve de liberté commencé en Italie , Byron devait l'achever en Grèce

Vous comprenez bien que ce cœur si haut placé ne pouvait pas se contenter long-temps de ces amours subalternes; il devait se lasser bientôt de ces voluptés faciles, de cet état spasmodique, de cette horrible position d'un homme qui ne trouve ni cœur, ni ame, ni langage suivi, ni rien de ce qui fait une passion durable. Il fallait à Lord Byron une Italienne qui fût plus qu'une Italienne. Il rencontra M^{me} Guiccioli, et son sort fut décidé.

Je voudrais dire quelle était M^{me} Guiccioli, et quel fut cet amour, et quelles traverses il eut à subir, et quelles peines de cœur, et quelles ravissantes extases, et quelles douleurs quand il fallut se quitter : c'est le seul moment passable de la vie de

Lord Byron. Tous deux mariés, l'un à une femme insensible comme le marbre, l'autre à un vieux et avare mari, rusé et perfide Italien qui s'étonne de voir sa femme s'affranchir du sigisbéisme; mariés tous deux et séparés par mille devoirs, par mille oppositions de caractère et de génie; faible Italienne, fougueux Anglais; femme souffrante et triste, homme violent et morose; poètes tous deux à leur manière; fiers tous deux, lui d'avoir vaincu tant de faiblesse, elle d'avoir soumis tant de force; ainsi faits, ces deux amans, à force de s'aimer, trouvèrent le blâme de l'opinion publique, même dans ce monde Italien si facile en affaires d'amour. Il fut dit publiquement que la jeune comtesse man-

quait à ses devoirs d'épouse, dans un pays où cette espèce de devoirs est si peu étendue! C'était une suite de la fatalité qui pesait sur Byron. Ainsi aimant, il suivait les traces de sa maîtresse à Bologne, à Ravenne, où fut la tombe du Dante, sous l'antique forêt de pins. La jeune femme était mourante à Ravenne, un regard de Lord Byron lui rendit la vie. La voix de Byron, son tendre regard, ses petits soins, sa peur de la perdre, ses promenades en voiture, ses douces conversations sous les arbres de la villa, que de biens! En un mot, il fit pour elle un poème; pour elle il n'acheva pas *Don Juan*, soit que la comtesse ait eu peur de cette rage dévergondée contre les femmes, soit que Don Juan eût com-

pris que ce ton satyrique ne lui était plus permis, à lui si heureux!

Un jour la comtesse était absente, Byron était seul, aimé, aimant, triste; il fut se promener à la maison de sa maîtresse : il parcourait les appartemens déserts, les jardins touffus; il s'arrêtait au bord de ces fontaines retentissantes, pensant à elle, pleurant sur elle, plein d'amour. La Corinne de M^{me} de Staël se trouve sous sa main, et sur le revers de ce livre il écrit à sa maîtresse absente :
« Ma bien chère Theresa, j'ai lu ce
« volume dans votre jardin; vous
« étiez absente, mon cher amour,
« autrement je ne l'aurais pas lu, car
« je vous aime et vous m'aimez,
« cependant c'est moi qui aime le

« plus et qui ne peut cesser d'aimer.
« Pensez à moi quelquefois , quand
« les Alpes et l'Océan nous sépare-
« ront; mais cela n'arrivera jamais si
« vous ne voulez pas. »

Cela est touchant sans doute , surtout partant d'un cœur flétri, d'une ame sans illusion , d'un homme perdu. Il fallait sans doute que ce fût un puissant amour, l'amour qui faisait verser ces larmes, ces douces larmes, car depuis long-temps Lord Byron ne pouvait pas pleurer. Il avait détruit à plaisir toutes les illusions qui entourent une femme; il avait fait de la femme un cadavre, il avait disséqué ce cadavre jusqu'à la dernière fibre, il avait détruit son idole, il l'avait flétrie à plaisir, il avait fait

Don Juan; après quoi il s'était mis à rire de ce rire convulsif si voisin des larmes, et la dernière ressource du désespoir.

Hélas! il n'avait que trente-trois ans!

A trente-trois ans c'était une vie terminée, déjà et enfin! Le poète était à bout, l'homme avait épuisé tous les plaisirs et toutes les amertumes. Survint la Grèce à défaut de poésie, arrivèrent des combats à défaut d'occupation. Lord Byron redevint alors un homme comme tout le monde. A propos de la Grèce et de la liberté, on a fait chez nous et en Angleterre, et dans toute l'Europe, bien des vers, bien de la prose, bien de l'enthousiasme à froid; on a versé

bien des larmes dithyrambiques : Lord Byron a fait mieux que cela. Cette Grèce qu'il avait chantée et dont il avait le premier reparlé à l'Europe, il la vit dans toute sa nudité, dès qu'il eut résolu de la secourir. Il la vit telle qu'elle était, pauvre, faible, désunie, manquant de tout, barbare, accablée par des forces supérieures, et il n'en fut que plus décidé à se mêler à son sort. Ce qui fait l'héroïsme de ce projet dans le poète, c'est que ce fut la froide décision d'un homme, et non pas l'enthousiasme d'un poète ; c'est qu'il abandonna l'Italie et sa jolie comtesse pour aller mourir là-bas ; c'est que, fatigué de son exil, fatigué de ces vives et puissantes étreintes dans les-

quelles il embrassait la nature des êtres depuis Jupiter jusqu'à Scapin, il voulut essayer d'autres fatigues et en finir glorieusement. Il avait tout fait à trente-trois ans; il avait *blessé le monde*, il avait parcouru tous les extrêmes : triste misanthrope et joyeux compagnon de table, orgueilleux aristocrate et populaire amant des dernières femmes du peuple, absolu et facile, égoïste et dévoué, méprisant toutes les formes sociales et cavalier servant, incrédule et superstitieux, grossier libertin à Venise, amant délicat et passionné à Bologne, avare et prodigue, insolent duelliste et carbonari caché, quel homme voulez-vous ? vous allez l'avoir dans le même homme. Enfin, il

met un terme à tous ces contrastes en mourant pour proclamer la liberté des peuples et l'égalité politique dans le monde.

Ses premières pensées de liberté furent pour l'Italie, pour cette Italie qu'Alfieri enflamma de zèle, et qu'Alfieri trahit ensuite. L'Italie échappa à l'œuvre, elle y échappera encore long-temps, jusqu'à ce que l'unité lui vienne. Alors Lord Byron se tourna vers la Grèce. Il se fit soldat, leva des hommes, réalisant ainsi les *Noirs de Byron* qu'il menait à la victoire dans son enfance. Il embrassa ses amis pour la dernière fois : « Il y a là quelque chose qui me dit que je ne reviendrai jamais de Grèce, mon ami ; » puis il pleura, puis il se re-

tourna vers sa maîtresse : l'aimable Italienne pleurait aussi, elle voulait le suivre ; mais languissante et faible comme elle était, Lord Byron ne voulut pas.

Le 14 juillet 1823, *l'Hercule* appareilla pour la Grèce ; la terre d'Italie s'éloigna, Lord Byron traversa les îles Ioniennes : à Ithaque, il visita la grotte d'Ulysse et ils'endort ; il se baigne dans le bain de Pénélope. Ce fut un jour de fête pour la malheureuse Grèce que le jour de l'arrivée de Byron : avec quels transports elle apprit qu'un poète venait pour la défendre ! Elle voyait aussi se ranimer les rêves de ses beaux ans. Hélas ! elle était loin de se douter que tout cela finirait par un grand deuil. Lord Byron trouva la

Grèce telle qu'il se l'était figurée , et plus malheureuse : le gouvernement nul, point d'argent, point de vivres, des chefs partout, des soldats nulle part ; pour toute défense, des montagnes, des fleuves, des marécages, Missolonghi à défendre, et au milieu de toutes ces misères, des soldats qui demandent leur solde, la flotte qui se perd, les canonniers qui refusent le service malgré toutes les remontrances, Lord Byron presque seul prodiguant sa fortune et sa vie, ne se faisant aucune illusion sur les résultats probables de cette malheureuse guerre, et succombant loin de sa patrie, de ses amis, de sa maîtresse, de sa jeune Ada, tout seul entre les bras de son fidèle Lechter.

Ainsi, cette vie guerrière fut de courte durée. Lord Byron avait toutes les qualités du soldat, courage, sang-froid, audace, humanité, tout, excepté la patience. Il combattait pour la liberté d'un grand peuple. Ce même homme qui avait chanté l'orient avec tant d'abondance et de charme, combattait à présent ce même peuple dont il avait célébré le courage et les mosquées. Cette Grèce parcourue en voyageur et à ses jours de plus beau soleil, il la traversait lentement, armé, et craignant à chaque pas de nouvelles embûches. Aussi, à lire *Childe-Harold* d'abord, et ensuite à lire les dernières lettres de Lord Byron, ne dirait-on pas qu'il s'agit des mêmes terres et du même

homme? Il faut que l'ennui ait fait bien des ravages dans cette ame; c'est qu'aussi de toutes les maladies de l'homme, la plus incurable c'est l'ennui. Cette absence de tout avenir, de tout espoir, cet horizon limité au delà duquel on ne voit plus ni passion, ni bonheur, ni désastre même, c'est là un état si affligeant! Que de grandes ames y sont tombées! Que de vastes promesses ont été ainsi détruites! Lord Byron est mort de cet ennui. Si, à cette imagination puissante il avait réuni les occupations de la vie active, s'il avait été orateur à la chambre haute ou général d'armée, si cet homme avait été employé comme il devait l'être, et comme il pouvait l'être, s'il n'avait pas cédé

la place comme un lâche aux calomnies des dandys et des *bas-bleus* de Londres, le monde aurait vu peut-être cette fois la réalisation de ces beaux types de l'antiquité, quand un homme était tout à la fois historien, guerrier, poète, législateur, roi, époux et père. Byron, plus occupé dans la vie réelle, aurait eu plus de temps à être époux et père que dans sa poétique oisiveté. Mais il n'en a pas été ainsi ; et au lieu d'un homme complet, nous avons eu un poète, rien de plus : grand malheur dans un temps où les hommes sont si rares !

Ainsi donc il meurt. La Grèce lui élève une tombe, et danse autour de son cercueil, comme dans les jeux funèbres d'Achille. La Grèce est en

larmes, l'Europe admire; la France qui la première, par la voix de son poète, Lamartine, reconnut Lord Byron comme un grand génie, élève la voix pour prononcer son oraison funèbre. L'Angleterre elle-même (mais il n'était plus temps) se recueille à l'annonce de cette grande nouvelle, et prend le deuil. Nous n'avons pas le droit, nous, peuples modernes, d'accuser les temps passés. Ne leur reprochons plus leur ingratitude envers les grands hommes! Il n'était plus temps de pleurer sur Byron. Il était mort avec tout son mépris et toute sa haine pour ses compatriotes; or, lui mort, dans sa patrie qui le pleure, à Londres même et par le fait du seul homme qu'il honora de son amitié, qu'arrive-t-il?

A Venise, Thomas Moore dînait chez Byron. Au dessert, Byron sort et revient l'instant d'après un sac de papiers à la main. « Voilà, dit Byron, de « quoi faire sourire John Murray. — « Et quels sont ces papiers, demanda « Moore? — Rien moins que mes Mé- « moires, reprit Byron. Je vous les « donne; vous les ferez lire à qui vous « voudrez; mais cela ne peut se pu- « blier qu'après ma mort. »

Thomas Moore emporte les Mémoires. Byron écrit à Londres à John Murray, à plusieurs reprises : « Achez mes Mémoires à Moore; il a besoin d'argent : mes Mémoires vous en rapporteront. Je ne vivrai pas long-temps.» En un mot, c'est un désintéressement littéraire égal à celui de Voltaire. Tho-

mas Moore, comme Suzette, accepte tout. Voilà qui va bien !

Byron meurt ; mille cris divers s'élèvent sur sa tombe ; on le porte aux cieus ; on le charge de calomnies ; on attaque sa mémoire de mille sortes ; le public attend, pour juger, les Mémoires du poète. Il sait que ces Mémoires existent, qu'ils sont confiés à des mains amies ; il attend, non seulement pour savoir ce qu'il faut penser de cette étrange vie, mais encore il se forge d'avance une félicité nouvelle. Il va lire enfin la prose de ce grand poète. Ce n'est rien moins qu'un nouveau monument littéraire qui lui est promis, rien moins qu'un pendant aux *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Vain espoir ! l'ami, le confident,

le fidéi-commissaire de Lord Byron, Thomas Moore trahit son ami et le public. Oui, ces Mémoires, ces confidences à jamais regrettables, ces révélations intimes sur les hommes de l'Angleterre, sur le génie de l'Angleterre, sur lui-même, lui, Byron! Thomas Moore trahit tout cela; tout cela est livré aux flammes; tout cela anéanti, perdu, dévoré! De quel droit, monsieur, je vous prie? de quel droit ce violent outrage à la mémoire du mort, cette indigne insulte à la juste curiosité de ceux qui lui survivent? Triste commentaire de belles paroles, *je vous livre le traître!* Thomas Moore a éparpillé tout cela; il a renoncé aux Mémoires de Byron sans renoncer à la spéculation; il a donné ces Mé-

moires sans les donner ; il a menti deux fois au public, et en les jetant aux flammes et en les publiant : ceci est infame ! ceci est indigne ! ceci n'est pas d'un ami, n'est pas d'un poète, n'est pas d'un homme ! Nous perdons d'un seul coup tout Byron, sa partie la plus cachée, le secret de son talent, le charme de ses vices, l'excuse de ses défauts, tout ce qui aurait fait pardonner les écarts de sa vie, comme Rousseau se les est fait pardonner. Eh bien ! il n'a pas plu à Thomas Moore que nous entrions dans ces mystères ; il a voulu vendre les volumes ; il n'a pas osé les remplir. Honte à lui ! Lord Byron parle quelque part du malheureux Shelley, jeune homme de génie qui se tua de douleur pour un article

de la *Revue d'Edimbourg* ; plutôt au ciel que nous eussions le secret de ces espèces de revues : il y a des justices si justes !

Heureusement, malgré le crime de l'éditeur, malgré les contresens, la pruderie et les mauvais vers du traducteur, malgré tous les malheurs qui ont accueilli ces *Memoires*, pâle et indigne reflet de ce qu'ils ont été ; assez de lambeaux nous restent de cette histoire, assez de faits ont échappé à la flamme, pour qu'avec un peu d'attention et de zèle nous reconstruisions quelque chose de ce bel édifice, si malheureusement anéanti.

Et c'est ce que j'ai tenté de faire, moi, homme inattentif, peu habitué à mettre de la suite dans mes récits,

et à lier les parties diverses d'un seul
et même tout.

Que lord Byron me pardonne !

Le Rendez-Vous.



Elle hésita d'abord, mais il y avait tant de résignation et d'amour dans mon regard, qu'à la fin elle consentit. « A ce soir, me dit-elle, vis-à-vis Notre-Dame! » Et, vive comme l'éclair, elle disparut pour me dérober sa rougeur, me laissant dans un

de ces momens d'ivresse que l'on n'éprouve qu'une fois.

Ce soir ! avait-elle dit ; toute la journée je crus entendre la douce promesse murmurée à mon oreille, et c'était à peine si le soleil commençait à décliner, quand je me trouvais sous le parvis du temple, haletant d'inquiétude et d'impatience. D'abord, je ne vis rien, je ne pensai à rien, j'étais tout entier à l'heure à venir ; il ne fallut rien moins que l'admirable spectacle devant lequel je me trouvais, pour m'arracher à l'idée fixe qui faisait ma vie de chaque jour.

Ce moment de jeunesse, cette heure fugitive et fragile que l'homme, dans un accès d'ironie, a surnommée

ses beaux ans, est, sans contredit, ce qu'il y a de plus inexplicable dans la créature humaine. Il y a là au fond de vous un malaise, je ne sais quel bonheur douloureux qui vous fait souffrir le tourment de Prométhée. Une fois atteint de cette maladie fatale, tout ce qu'il y a de charme dans les actes de l'imagination et de la pensée s'anéantit, disparaît, faisant place aux images fantastiques d'un cœur malade. C'est ainsi que je fus d'abord, froid, insensible, à l'aspect de ce beau monument de la civilisation du moyen âge, de cette vaste et poétique cathédrale, dont l'aspect imposant était encore pour moi une nouveauté.

Cependant, j'étais justement à

cette heure qui grandit de tous les prestiges d'un beau soir le temple gothique dont la flèche argentée se perd dans le nuage lumineux encore. Cette masse de pierres, debout au milieu du silence général, éloquent témoin de la persévérance et de la piété de nos pères, était alors entourée de toutes les harmonies dont le ciel embellit l'ouvrage de la créature : la cloche rendait un son gothique ; le corbeau, vieux comme le temps, déployait ses ailes noires sur les ogives, et, à travers les trous du clocher, le moineau jaseur semblait défier l'atteinte des hommes. Pour comble de bonheur, le temple était désert : il n'y avait ni chantre à soutane, ni enfant de cœur à tête rouge, ni donneur

d'eau bénite à la voix criarde, ni missionnaire à l'œil hagard; le temple était dans toute sa majesté, sans une créature humaine pour déparer ce sublime ensemble. Nous sommes dans un siècle si incrédule, que l'idée d'athéisme et d'hypocrisie se glisse partout où se rencontre un homme!

Pour moi, je me mis, sans y songer, à étudier cet édifice que j'ignorais encore. Figurez-vous ce temple brodé avec autant de grace et de délicatesse que le voile d'une jeune épouse. C'est un ensemble de détails qui effraie notre imagination; partout le ciseau de l'homme a représenté tantôt le Christ sur la croix, tantôt les évangélistes écrivant ce code de morale qui devait soumettre le monde

à la raison , tantôt l'apôtre saint Jean avec son agneau , et cette grace enfantine qu'on aurait dit échappée au pinceau de Rubens. C'est une suite d'images fantastiques , de saintes créations , de miracles naïfs , comme on en lit dans de vieilles légendes. Toutes les croyances du moyen âge , avec son allure franche , décidée , guerrière , se retrouvent sur ces pierres gothiques. Vous y retrouverez l'armure romaine , le javelot du barbare , et souvent la toge italienne sur les épaules d'un Vandale. Aussi haut que votre vue peut s'élever , vous apercevez mille scènes dramatiques , vives , passionnées ; des scènes comme en écrivait Shakspeare , tantôt dans une pauvre cabane , tantôt dans un palais

magnifique; des vieillards, des jeunes filles, des martyrs, des assassins, tout un poème. Voilà ce que je n'aurais pas vu sans toi, jeune fille; sans toi, que j'avais presque oubliée dans cette muette contemplation.

Et comme la nuit, descendant du haut du clocher, voilait peu à peu ces scènes si variées, semblable au rideau de l'Opéra qui vous sépare des enchantemens du théâtre, j'en vins à considérer l'immense porte à doubles battans que le Suisse à l'air soucieux venait de fermer à grand bruit. Je considérai attentivement cette belle figure de la Vierge sculptée sur la porte; une femme céleste que quelque pauvre artiste trouva enfouie sous un bois obscur. Cette porte a bien

souffert du temps ! Toute couleur est perdue , des fentes nombreuses sillonnent ce beau corps. Cependant il y a là une beauté réelle, une grace ineffable, comme tout ce qui est spontané dans les arts. J'étais donc là ; contemplant ces belles mains et cet angélique sourire, quand une marche légère et douce, et ce souffle harmonieux qui annonce un battement du cœur, me firent vivement tourner la tête : ce n'était pas elle !

C'était une bonne vieille femme avec l'habit des sœurs de Charité, et cette blanche coiffure qui les pare, et ce gros chapelet d'ébène qu'elles portent avec autant d'assurance qu'un jeune colonel porte son épée. Cette femme avait vu de longs jours. Elle ve-

nait sans doute de visiter le grenier du poète ou de l'orphelin, et elle retournait le soir vers un vaste édifice qu'elle avait choisi pour demeure, parce qu'il était consacré à l'humanité souffrante. Je vis alors que j'étais à côté de l'Hôtel-Dieu.

Oh ! qui que vous soyez, si vous tenez à connaître ce qu'il y a de beau dans les arts, allez les étudier sous l'empire d'une grande passion ; que la volonté de votre maîtresse vous fixe des heures entières devant ces monumens que dédaigne votre jeune inexpérience. Alors seulement vous sentirez combien il y a quelque chose qui plané au dessus de l'ouvrage des siècles, comment la persévérance n'est pas moins utile pour comprendre les

œuvres du génie que pour les créer, comment l'ame humaine s'agrandit dans la contemplation des chefs-d'œuvre que notre siècle ne comprend plus.

Elle ne vint pas ce soir-là, et je m'en retournai à moitié consolé.

Fréron et Voltaire.

C'était en 1764 ; Voltaire, le roi de cette époque, était venu *incognito* à Paris faire sa provision de renommée pour l'hiver; et, sur le point de retourner dans ses états de Ferney, il dînait un soir en assez bonne compagnie chez une dame de la cour. Le repas,

comme on peut le croire, fut assaisonné de ces riens charmans, et de ce piquant badinage que les contes de Voltaire avaient mis à la mode : on parla un peu de tout, un peu de religion à propos de ce scélérat d'archevêque de Paris qui venait de mettre *l'Émile* à l'index ; un peu de politique à propos de la favorite ; on parla surtout beaucoup de Voltaire lui-même, qui, selon l'habitude, fut accablé de ces louanges sans fin que lui prodiguait son siècle, et qu'il rendait à son siècle avec tant d'usure et d'ironie. Mais, au milieu de l'enthousiasme général, le grand homme remarqua, non sans peine, un convive d'un air froid et respectable, qui se tenait à part dans les applaudissemens

que lui prodiguaient tous les autres. Dès lors, en véritable coquette, Voltaire n'en voulut plus qu'aux éloges de ce convive inconnu : ce fut pendant tout le repas une suite non interrompue de sourires affables auxquels l'inconnu ne répondit point, et de questions indirectes auxquelles il répondit avec précision et politesse. A la fin, l'impatience de Voltaire fut à son comble, et à peine fut-on sorti de table, qu'avec sa précipitation ordinaire et avec cette familiarité qu'il avait attrapée tant bien que mal chez le maréchal de Richelieu, il prit l'inconnu par le bras, et le tirant dans un coin du salon :

« Monsieur, lui dit-il, vous m'avez

l'air d'un galant homme ; je serais charmé de savoir votre nom.

—Je suis Martin Fréron, monsieur, pour vous servir, « répondit Fréron sans s'émouvoir, et appuyant avec force sur le prénom de *Martin*, qu'on trouvait parfaitement plaisant à Ferney.

A ce nom aussi gravement décliné, Voltaire soupçonna qu'il avait fait une sottise. Cependant il n'y avait pas à s'en dédire ; déjà toute la compagnie entourait les deux antagonistes, et vainement Voltaire essayait-il d'avoir recours à ses armes ordinaires et de se tirer de là par un sarcasme. L'assemblée était devenue sérieuse ; personne ne paraissait disposé à rire, même par flatterie. Quand il y va de

l'honneur d'un homme, et que cet homme est en présence, vivant, respirant, s'indignant, se défendant lui-même, il arrive on ne sait comment qu'on se met à le respecter, et à trembler devant lui des offenses qu'on lui a faites sans le connaître, s'appelât-il Fréron ou Pompignan. Fréron profita habilement de ce moment de silence, et par une bizarrerie peut-être inexplicable il arriva que Voltaire ainsi surpris fut obligé d'écouter. — « Monsieur, lui dit Fréron, je voudrais entreprendre une chose qui vous étonnerait plus que tout le reste; c'est un parallèle entre vous et moi, dans lequel, au jugement des gens de bien, et même au jugement des gens de goût, le pauvre folliculaire aurait

tout l'avantage sur le grand philosophe. » Ici Voltaire, dont la surprise devenait presque de l'embarras, feignit d'encourager Fréron et de s'amuser de son entreprise. Toute l'assemblée, ne songeant plus à flatter personne, se mit à écouter avec attention; femmes, jeunes gens, philosophe, petits abbés, mousquetaires, chacun était bien aise de savoir comment ce pauvre Fréron allait se tirer de là.

« Oui, monsieur, reprit Fréron après s'être assis en face même de Voltaire; quand, pauvre et inconnu, comme je le suis encore, je m'avisai d'écrire *l'Année Littéraire*, et de relever en passant quelques fautes de goût et de langage qui vous étaient échappées dans la précipitation de

votre travail, j'étais loin de m'attendre que vous me feriez dès l'abord l'honneur de vous mettre en colère contre moi. Vous étiez tellement mon supérieur dans mon estime comme dans celle de tous, que je fus fort étonné de voir un si grand seigneur se mettre dès l'abord au dessous de moi en m'accablant d'injures : vos injures me firent sentir une partie de ce que je pouvais ; je me mis donc, et pour votre malheur, à vous examiner de plus près, et, en écartant les brillans mensonges dont vous vous parez, je compris ensuite tout le secret de votre génie. Je compris que ce génie n'était autre chose que beaucoup d'esprit et de style, avec une admirable facilité à prendre tous les tons et toutes les

tournures. Dès lors vous fûtes jugé sans retour. Au théâtre je ne vous vis plus que comme le continuateur affaibli de Racine, le détracteur maladroit du grand Corneille, le flatteur assidu d'un parterre pour qui vous faisiez de la tolérance et de la philosophie. Historien, je compris que le scepticisme de Bayle était votre dieu unique, et que flatté, par cette manière, de douter de tout, vous aviez trouvé qu'il était ingénieux et nouveau de ne rien croire, et de mettre en volumes suivis les articles du *Dictionnaire historique*. Plus tard, quand vous vous mîtes à faire de la physique, j'eus pitié de voir cet agréable talent se perdre ainsi en visant à la profondeur. En un mot, je ne retrouvais

Voltaire entier que dans ces petits vers qui faisaient les délices de Paris, dans ces contes immoraux que M^{me} de Pompadour préférait à juste titre à *la Henriade*, dans ce poème licencieux dont les moindres fragmens ont fait époque. Mais alors même, quand dans ces luttes d'esprit, quand dans ces lettres écrites à des rois pour que les particuliers pussent les lire, quand dans ces vers si agréablement tournés, vous étaliez tout l'esprit français, tout l'esprit de Voltaire, je voyais encore au fond de tout cela une immoralité profonde, la religion en question, la royauté méprisée, la morale en péril, tout ce qu'il y avait de respectable dans nos vieilles mœurs réduit au néant ; alors cet homme

charmant, adoré à la cour, adoré à la ville, alors l'ami de Frédéric, alors l'ami de Catherine, n'était plus à mes yeux que ce qu'il est en effet, le corrupteur de la nation.

« Et j'avais tellement deviné juste, qu'à mon premier article vous avez senti que je vous comprenais. Alors, par le plus habile des calculs, vous avez commencé par me céder la place, vous avez quitté Paris et la cour, vous vous êtes retiré dans votre royaume de Ferney. Vous étiez, disiez-vous, un pauvre vieillard accablé de chagrins et d'infirmités, ne songeant plus qu'à cultiver ses terres et à mourir tranquille; ainsi vous avez cru arrêter la critique qui s'éveillait; mais comme cette critique était

décente et juste, elle ne s'est pas arrêtée ; au contraire, elle a été goûtée par les gens de bien, elle m'attirait de tous côtés des éloges secrets, accompagnés de ce sourire de la pitié qu'on accorde toujours à un pauvre diable qui va se perdre. Que vous dirai-je ? malgré tous les pronostics et tous les avertissemens de mes amis, j'écrivais ma feuille sans rien concéder à ce que je croyais de la vérité et du goût, quand tout-à-coup, après six mois de silence, vous sortez de votre engourdissement apparent ! »

Ici Fréron, comme dominé par le tumulte de ses souvenirs, se leva de son siège et se mit à parcourir le salon. Voltaire s'était engagé à la

bienveillance ; maintenant elle devenait de la générosité.

« Oh ! monsieur, dit-il, je suis ici à peu près le seul de mon parti ; mais pourtant expliquez-moi, je vous prie, comment il se fait que vous, de la hauteur où vous êtes, vous avez pu vous abandonner à tant d'injures contre Fréron ? Je ne crois pas, depuis qu'il y a de l'amour-propre ou des poètes dans le monde, que jamais on se soit laissé aller à tant de sales invectives, à tant de misérables pamphlets, à tant d'atroces injures, à tant d'odieux mensonges, à tant de sourdes menées ! Vous, grand homme, vous n'avez pas rougi d'employer contre un pauvre écrivain qui ne vous devait que la vérité, tout ce que vous avez d'esprit,

de puissance, de crédit, d'adorateurs, de fanatiques; vous, prédicateur de la liberté, vous avez été jusqu'à demander des lettres de cachet contre ma personne, vous avez été jusqu'à me calomnier dans mes amitiés, dans mes haines, dans mes mœurs, dans mon crédit, dans mes moindres actions d'homme privé; enfin, pour comble d'horreur, vous avez parlé de m'envoyer aux galères; et vous m'avez traîné sur le théâtre à la face de tout un peuple. »

A ce souvenir récent de l'*Écossaise*, que sa conscience, toujours juste malgré lui-même, lui avait reproché plusieurs fois comme l'attentat le plus inoui, Voltaire fut atterré; son antagoniste, au contraire, que tant

d'injures avaient ému, rentra dans le plus grand calme, et, promenant sur la compagnie ses yeux noirs et pleins de feu :

« Messieurs, dit-il, il n'est personne de vous qui ne se souvienne de la première représentation de l'*Écossaise* ! On eût dit que toute la France s'y était portée, et ce fut à peine si je pus, à prix d'argent, obtenir dans la salle une place obscure, moi qu'on allait vouer à la risée du peuple. Jamais, je crois, effervescence pareille n'avait précédé un chef-d'œuvre littéraire; même avant la pièce on en citait des passages entiers; on me prêtait d'avance mille horreurs. Il y en avait qui prétendaient qu'au cinquième acte j'étais flétri par le bour-

reau ; et telle était l'impatience du public de voir cette belle représentation, qu'un instant le bruit ayant couru que M. le lieutenant-criminel hésitait encore à laisser lever la toile, le parterre, les loges, les littérateurs même du paradis, tout fut prêt à s'insurger.

« Enfin la toile se lève. Je vous laisse à penser si je sentis une douleur amère quand je vis mon nom et jusqu'à mes simples vêtemens de chaque jour exposés à la huée publique; quand je vis de jeunes filles, à peine sorties de leur couvent, grincer des dents à mon seul aspect; quand je sentis, en un mot, une pareille horreur sur ma tête que je croyais innocente. Je vous l'avouerai, au milieu

de ce déchaînement universel contre moi, au milieu de ces acclamations bruyantes en faveur de mon ennemi, je me demandai si par hasard je n'étais pas l'auteur de la *Pucelle*, si par hasard j'étais bien moi, moi, le seul homme en France qui eût essayé des'opposer aux efforts scandaleux de l'impiété et du mauvais goût : malheureux, je me voyais seul de ma cause, je me voyais seul au milieu de haines implacables, misérable sujet de l'ironie publique : j'étais un de ces infames qu'il s'agissait d'écraser !

« Mais le lendemain, dans mon grenier, car, comme vous savez trop bien, monsieur, la misère était mon partage ; le lendemain, quand j'essayai de parler en homme indifférent

de la pièce nouvelle, quand je m'imposai le devoir d'en faire une critique raisonnable et juste, je compris, au milieu de ma critique, que je m'étais trop laissé aller au désespoir. Alors, tout ce qu'il y avait d'honorable dans ma position m'apparut dans tout son jour. De mon côté, il est vrai, je voyais la misère et l'opprobre; de votre côté je trouvais l'opulence et la gloire; mais ma misère était la conséquence de mon dévouement isolé à la plus noble des causes; mon opprobre était un opprobre d'un jour que le temps devait changer en triomphe, pendant que votre opulence et votre gloire devaient finir avec vous. Oui, monsieur, finir avec vous : c'est le terme ! Vous avez beau vous en-

tourer de toutes les illustrations naissantes, vous avez beau flatter tous les pouvoirs en crédit, depuis le courtisan en faveur jusqu'à la maîtresse royale, vous ne fonderez rien de solide, vous n'aurez même pas le privilège de renverser d'une manière un peu durable. En effet, ces croyances respectables que vous attaquez aujourd'hui avec tant d'impunité et d'audace, ces croyances se relèveront d'elles-mêmes quand vous ne serez plus; elles sont trop enracinées dans nos mœurs nationales pour que tout l'esprit du monde puisse en venir jamais à bout. Il en sera de même de vos doctrines littéraires : déjà, vous le voyez, vous êtes vaincu de toutes parts par ceux que vous aviez

faits les gardiens de votre autorité. Ainsi Shakspeare, que vous avez annoncé le premier à la France, et à qui vous avez emprunté votre Orosmane, sans avertir personne, Shakspeare aujourd'hui déborde votre renommée malgré vos impuissantes clameurs et vos manifestes d'académie. Voici encore M. Marmontel, à qui vous aviez permis de mal parler de Boileau, qui vient d'en parler avec tant d'irrévérence, que vous-même n'avez pu le souffrir. Déjà de toutes parts on vous accuse d'être trop froid dans vos drames, d'être trop exalté dans vos odes ; déjà changent autour de vous , et sans vous en prévenir, le théâtre que vous croyiez avoir fixé, et la philosophie dont

vous étiez le chef, et les sciences exactes dont les progrès vous ont laissé si loin en peu d'années ! Ou je me trompe bien, monsieur, ou vous voilà enfin dépassé vous-même dans cette carrière que vous aviez ouverte. Trop heureux encore si vous comprenez à la fin ce que je répète depuis vingt ans, savoir, qu'en littérature et en morale c'est ne pas atteindre le but que de l'outrepasser.

« Au reste, vous et moi nous vieillissons. Bourreau et victime, il faudra bientôt que nous fassions place à la génération qui va suivre, et j'espère fermement, monsieur, que si la postérité ne vous déplace pas entièrement de ce haut point d'élévation auquel vous vous êtes porté par tant

de moyens, la postérité du moins ne pourra refuser quelque honorable tribut d'éloges et de pitié à celui qui, comme moi, consacra sa jeunesse et sa vie, son repos et sa renommée, tout ce qu'il avait de précieux dans le monde, au triste devoir de défendre seul, et malgré tous et contre tous, des vérités sacrées et des principes inviolables auxquels il faudra toujours que la France revienne si la France veut vivre long-temps. »

A ces mots, Fréron s'éloigna, et l'assemblée muette s'écoula lentement après lui, réfléchissant à cet avenir auquel personne n'avait encore songé.

Huit jours après, Voltaire, qui

n'avait pas de rancune, improvisa à Ferney une de ses plus excellentes épigrammes contre Martin Fréron.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

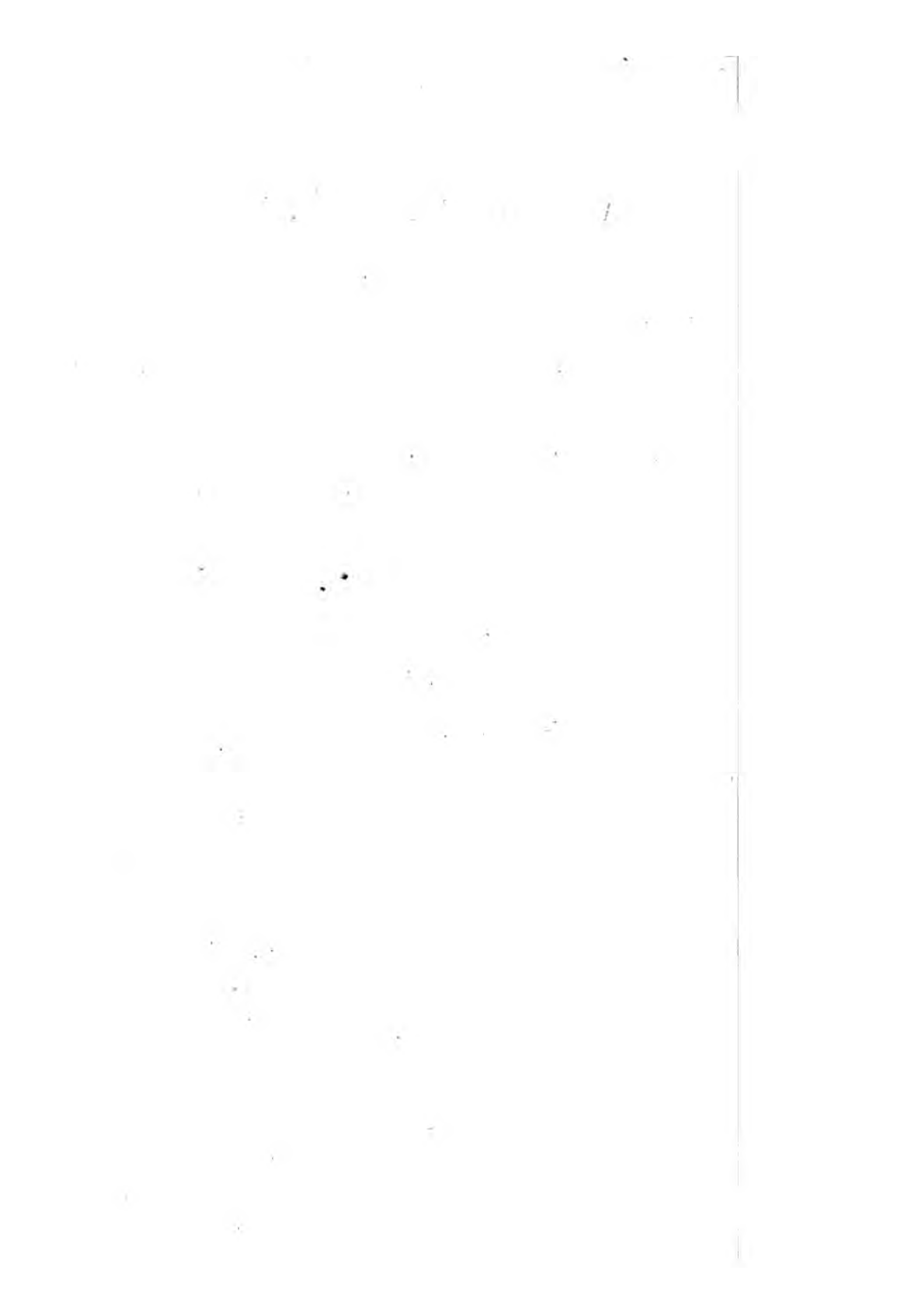
CONTENUES DANS CE VOLUME.



Histoire du Choléra.	Pag.	1
L'Amateur et l'Ami de l'Art.		75
Lord Byron.		131
Le Rendez-Vous.		195
Fréron et Voltaire.		205

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Imprimerie de A. Pinard,
Quai Voltaire, n° 15.



Contes

NOUVEAUX.



IMPRIMERIE ET FONDERIE DE A. PINARD,
QUAI VOLTAIRE, 15.



CONTES
NOUVEAUX

PAR

M. Jules Janin.

TOME QUATRIÈME.

LES LIBRAIRES-ÉDITEURS :

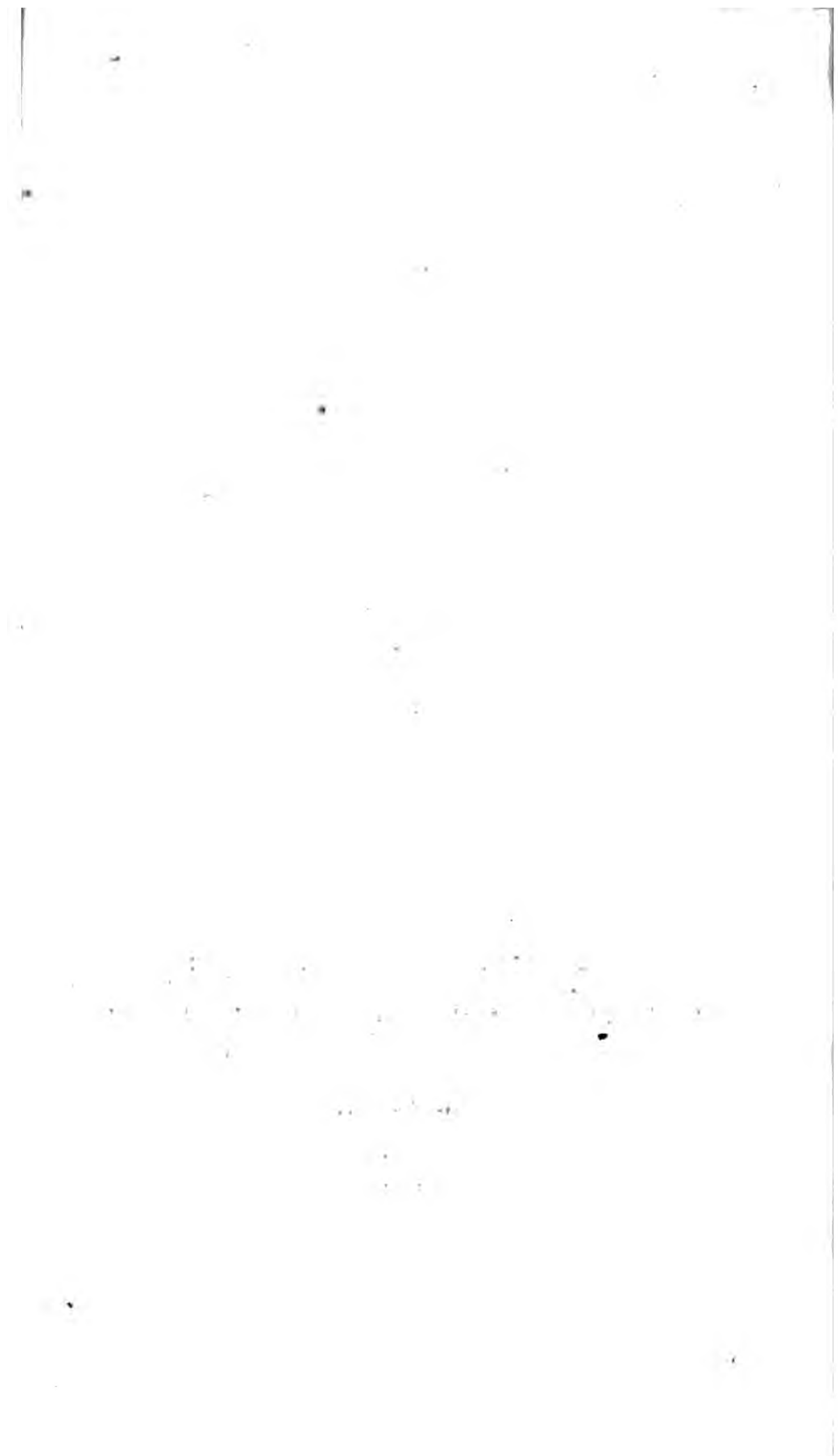
ALEXANDRE MESNIER. — ALPHONSE LEVAVASSEUR :

23, rue Louis-le-Grand.

9, rue Choiseul.

à Paris.

1833.



La Bennetierre.

Voici une histoire que je tiens pour vraie, quoiqu'elle m'ait été contée par un témoin oculaire, qui même n'aurait pas été fâché de passer pour un des acteurs de son histoire, et que je vous la redis comme il me l'a contée, encore qu'elle ait à peu près trente

ans de date. Au reste, si vous acceptez mon avis pour quelque chose, je pense que notre histoire, quel que soit son âge, est à peu près de tous les temps.

Si vous avez habité ou voyagé dans l'ancienne province du Perche, dont une partie s'appelle aujourd'hui département de l'Orne, vous avez pu voir près d'une grande route de ce département un manoir, ou, si l'on veut, un château fort laid en vérité, qu'on nomme la Rennetierre. Vous dire au juste de quelle commune il dépend, me serait fort difficile, car le village auquel il touche a près de deux lieues de long, comme plusieurs autres de ce pays, et quand j'en ai recherché le nom sur la carte départementale, j'ai été embarrassé pour

lui assigner une position que mes souvenirs ne fissent pas varier. Vous m'accorderez sans doute que deux lieues de plus ou de moins sont quelque chose, surtout quand elles sont représentées sur l'échelle assez étendue d'une carte départementale par un nom qui n'occupe qu'un point presque imperceptible. Et puisque j'ai la prétention de charmer votre curiosité, c'est peut-être une bonne occasion que la description d'un pareil village, plus long que Paris et qui ne compte pourtant pas plus d'une centaine de feux. Voici comment.

En cheminant à pied, à cheval ou en voiture, vous rencontrez sur un des côtés de la route une première maison, ou plus souvent peut-être

une barrière à l'entrée d'un chemin ; car, dans ce pays, les habitations paraissent se soucier fort peu de la grande route, et la dédaigner très cavalièrement. Cette barrière se compose ordinairement d'un arbre presque entier dont le tronc est supporté en travers et presque à sa base par une petite potence à hauteur d'appui. La tige de l'arbre part de ce point pour aller s'appuyer sur le poteau de l'autre côté de l'entrée dont il complète la fermeture, puis la racine de l'arbre reste presque entière, apparemment pour servir de contrepoids, de l'autre côté de la potence de support. Quelquefois ce système de barrière est complété par des barreaux assemblés et peints fort proprement,

mais l'arbre entier et son incommode contrepoids équarré ou brut, peint ou non, en forme toujours le couronnement. A chaque habitation se rattache ou semble se rattacher toute la propriété qui en dépend. Verger, prairie artificielle, labour, bouquet de bois, tout s'y trouve suivant la permission du terrain, généralement mauvais; et comme l'eau n'est pas rare, même sur les pentes, il y en a toujours assez pour ceindre d'un fossé bourbeux tout le domaine. On utilise cette disposition par des plantations d'arbres amis de l'humidité. L'orme et le chêne forment la clôture dans les parties plus sèches, et dans les terrains pierreux le genêt épineux ou l'ajonc marin y suppléent. Il faut ainsi

arpenter de l'œil et des jambes toute la longueur de chaque propriété avant d'arriver au domaine suivant, qui est également enfermé et voilé d'une manière aussi jalouse par ses palissades d'arbres vivans; quelquefois aussi vous découvrez une maison, quand le caprice ou l'intérêt du propriétaire l'a voulu. J'allais la première fois de Mortagne au Mêle, et j'avais perdu depuis long-temps toute idée de village, quand je rencontrai tout à coup l'église, seule au bord du chemin : on monte, pour y entrer, trois marches à fleur de la chaussée. Tout en face, dans une petite île formée par les courans d'eau les plus négligés et les plus agrestes, on trouve la cabane du forgeron, qui ne man-

quait pas d'ouvrage, quoiqu'on ne vît personne pour lui en procurer. Puis je retrouvai à de très longs intervalles la continuation du village, sans savoir au juste où cela finissait. On pense bien que les loups sont tout à fait à leur aise dans un pareil pays : je les ai entendus en effet hurler très hautement à peu de distance de Belesme.

C'est donc sur l'étendue de terrain occupée par un de ces villages perchés, que j'ai vu la Rennetière. Assis à mi-côte, à deux cents pas de la route, ce manoir n'est autre qu'un bâtiment à deux étages, quatre fenêtres de front, tourelle pointue en forme de colombier à chaque extrémité, le tout bien noir et très mortifié de n'avoir

pas plus complètement l'air féodal. Le jardin étroit, long, mal tenu, enserre la maison entre deux murs, aussi placement, aussi bourgeoisement que dans les murailles de cartes d'un château d'enfant. La seule chose de bon air, arrachée au mauvais goût des habitans par la pente assez rapide du terrain, est une terrasse qui coupe en deux le jardin, et dans le mur de laquelle on a pratiqué une voûte où le vin et les fagots doivent être fort à leur place. J'ignore s'il s'est rencontré quelquefois des locataires qui aient jamais été illuminés par l'idée rare d'orner cette terrasse d'arbres ou tout au moins d'arbrisseaux et de fleurs, mais je n'y ai vu, lors de mon passage, rien de semblable.

D'ordinaire on ne bâtit une maison que pour les habitans. A présent aussi que j'ai construit mon château tant bien que mal, parlons des habitans de la Rennetierre. C'étaient, à l'époque que j'ai dite, c'est-à-dire au commencement de ce siècle, un vieillard et une jeune fille; le vieillard, oncle et tuteur de par la loi, mais dans le fait véritable pupille de la jeune enfant. Le père de celle-ci, bon gentillâtre, avait été trouvé par la révolution de 89 officier au service du roi de France. Peu accoutumé à combiner beaucoup d'idées, quand il avait vu le tiers-état vouloir aussi devenir quelque chose, il était allé au plus court. Pour commencer, il avait émigré; après quoi, comme c'était

un métier d'homme de cœur plutôt que d'homme de sens, il était revenu débarquer dans les provinces de l'Ouest, où il avait pris sa bonne part des expéditions de la Vendée et de la chouannerie ; puis après, mais seulement après qu'il eut vu tout se fondre et manquer autour de lui, il était allé mourir de misère et de chagrin sur les côtes d'Angleterre. Son bien avait nécessairement été confisqué ; mais à l'aide de fraudes pieuses, à l'aide de charitables crimes de faux, tolérés et même protégés par de braves autorités révolutionnaires, la famille de sa femme avait réussi à conserver à sa fille unique, Sophie de la Renetierre, la plus grande partie de ce domaine. L'oncle maternel de celle-

ci, M. de Sancé, lequel ne se trouvant pas d'assez bonne noblesse, avait peut-être jugé le prétexte excellent pour ne pas aller finir ses jours à l'étranger, avait usé le reste de ses forces intellectuelles dans ces luttes extralégales pour sa nièce chérie contre la terrible législation de la Convention. Nommé tuteur de Sophie quand elle perdit sa mère, cette enfant lui imposait en tout la volonté d'après laquelle elle désirait être gouvernée : il l'admirait et il lui obéissait. Souvent assis et tenant entre ses mains les mains de la jeune fille, debout devant ses genoux, il regardait, dans une admiration muette, ses yeux bleus, ses cheveux noirs, sa taille frêle ; il couvrait de baisers ses doigts frais et effi-

lés, et il pleurait. Pour elle, elle usait souvent de son autorité en faveur de son digne tuteur. Elle lui recommandait de se coucher de bonne heure, et il obéissait; elle voulait qu'on remplît pour lui le caveau des vins légers et pétillans de l'Anjou, et il obéissait, quoiqu'il eût bonne volonté de faire réussir des objections qu'on n'écoutait pas. Elle seule désignait les maîtres fort rares dont elle pouvait espérer quelque instruction. Enfin elle avait le choix de ses travaux et surtout de ses lectures : heureusement que la bibliothèque, héritage d'ailleurs peu considérable des générations précédentes, et complétée principalement par son grand-père à l'époque où la noblesse de province avait pris le

goût des lettres, à l'imitation des courtisans de Louis XIV, et cinquante ans après eux; heureusement, dis-je (pardonnez-moi cette longue parenthèse), que la bibliothèque ne contenait aucun de ces ouvrages du XVIII^e siècle, qui auraient flétri tout d'abord l'ame de la jeune fille si elle avait pu les comprendre, et dont le plus grand avantage aurait été de lui être parfaitement inutile. Le vicomte, son père, avait sans doute raffolé de pareilles compositions, comme l'usage le lui ordonnait dans son temps; mais la révolution qui l'avait surpris ne lui avait pas permis de les rapporter de sa garnison. Sophie avait donc à sa disposition une collection de livres dont la majeure partie datait du grand siècle, et dans

lesquels elle s'était fait un choix naturellement assez semblable à celui de don Quichotte. Il est fort croyable, en vérité, qu'une jeune fille, privée de guide et de conseil, préfère de beaucoup les romans, voire ceux de la Calprenède et des Scudéry sœur et frère, aux magnificences sévères de Bossuet, même aux méditations plus pratiques de La Rochefoucault et de La Bruyère, dont personne ne lui a révélé le mérite. Les poètes, c'est-à-dire ceux qui parlaient d'amour, étaient aussi au nombre des privilégiés qu'elle admettait à lui tenir compagnie. Le reste du temps était rempli par les soins du ménage d'abord, par des ouvrages à l'aiguille ensuite, par quelques exercices de dévotion,

et enfin par l'ennui, qui de jour en jour venait tenir auprès d'elle une plus grande place, car elle avait dix-huit ans.

Les plaisirs du voisinage n'étaient ni bien vifs ni variés. Sophie n'avait plus qu'un petit nombre de parens éparpillés dans les provinces environnantes, et chez lesquels l'habitude de la crainte, la défiance et l'égoïsme, résultats des révolutions, avaient tué l'amabilité et les réceptions hospitalières. On s'inquiétait fort peu de l'inviter, la simple jeune fille, car elle ne pouvait offrir des amis qui obtinssent une radiation de la liste des émigrés, la main-levée de biens non encore vendus, ou une protection auprès du premier consul, dé-

jà bien grand, déjà bien respectable pour des gens à instinct monarchique. De voisins tels que nous les connaissons, tels qu'on a recommencé à les connaître plus tard dans le Perche, il n'y en avait pas. La noblesse, décimée par la terreur et par l'émigration, contrainte à se transformer de toutes manières pour échapper à l'attention, était partout, excepté dans ses manoirs. La chouannerie, dont le flot était venu mourir aux limites de ce pays, n'aurait pas offert aux nobles compromis ou non dans ces contrées, l'appui d'une force morale suffisante pour leur permettre de prendre une attitude imposante vis-à-vis de l'autorité; son existence passée les compromettait sans les pouvoir protéger.

Plusieurs générations étaient à la vérité déjà sorties de la bourgeoisie, pour dépasser en talens la noblesse, comme pour la remplacer en générosité ; mais tous ces pauvres du tiers-état étaient dans les camps, à se battre, ou occupés au centre de l'administration, à moissonner réputation et fortune. Chaque province s'était donc appauvrie pour payer à l'État son tribut de génies. Sophie et probablement beaucoup d'autres femmes de cette région, restaient donc seules, comme les filles de ce roi grec quand tous les hommes furent allés à la guerre de Troie.

Par malheur, il n'y avait pas d'Achille caché auprès de Sophie. Elle ne pouvait, et c'était son chagrin, pren-

dre pour tel Henri de la Saussaye, bon gros jeune garçon dont le père, ami du vicomte de la Rennetierre, avait partagé les travaux et le sort de celui-ci. Orphelin comme elle et moins heureux d'abord, Henri n'avait pu rien recouvrer de la fortune de son père; mais la succession de son aieul maternel venait de le rendre à temps propriétaire d'un manoir assez commode et des bois étendus qui l'environnaient. Habitué dès son enfance à visiter avec son grand-père l'oncle de Sophie, il trouvait fort naturel et même agréable de continuer à parcourir ce chemin, d'autant plus que ses excursions de chasse et l'inspection de ses ouvriers dans la campagne le conduisaient fréquemment de ce côté.

Les deux vieillards qui se regardaient incontestablement comme les dépositaires de l'espoir d'Illion, ne pouvaient seulement penser à transplanter ailleurs des rejetons si précieux, et l'idée de les unir n'avait jamais été l'objet d'un doute. Sophie et Henri croissaient tous deux comme de bons amis, mais sans rien de cette tendresse mignarde et niaise par laquelle il est convenu que se révèlent les amours d'enfance. Sophie croyait avec raison, quoiqu'elle le sût par les livres, qu'à dix-neuf ans un jeune homme devait suivre une vocation quelconque. Henri n'avait jamais pensé rien de semblable, et ne s'inquiétait nullement de ce qui arriverait : il ne savait même pas s'il devait arriver quelque chose.

Son grand-père avait dirigé son éducation, qui avait été celle d'un noble homme du bon temps, sauf ce que les circonstances avaient fait manquer. Il est vrai que ce peu qui manquait était justement l'indispensable dans cette sorte d'éducation. Son précepteur avait été un brave prêtre tantôt déguisé, tantôt portant la tonsure, peu fort, très fanatique, respectable d'ailleurs comme une conviction incarnée.

Il s'était bien gardé d'éveiller dans son élève le goût pour les livres autres que quelques classiques et des ouvrages de piété. Or, comme celui-ci trouvait dans les premiers un travail fort pénible, et dans les autres l'ennui, malgré la meilleure et la plus inno-

cente volonté du monde, ces représentans de la lecture lui avaient inspiré pour tout le reste un respect tel qu'il aurait craint de profaner la bibliothèque en dérangeant la poussière qui consacrait les bonnes vieilles éditions. Il eût fallu, pour compléter ce joli commencement, y joindre les exercices de l'Académie, ou quelques campagnes sous les ordres d'un grand capitaine ami de sa famille, un siège de quatre ou cinq mois où il eût dépensé douze à quinze cents pistoles à faire figure au jeu et à régaler la jeune noblesse. Malheureusement, on ne savait plus, en 1803, ce que c'était que les exercices de l'Académie; les campagnes, le grand-père ne pensait pas qu'il pût s'en faire avant que les

princes revinssent réveiller la Vendée, ce qui devait arriver bientôt; et alors le jeune la Saussaye ferait parler de lui sans avoir besoin d'apprentissage, car noblesse oblige. Eût-il d'ailleurs consenti par miracle ou autrement à laisser son petit-fils suivre la fortune de la France, celui-ci n'aurait trouvé à la tête des armées que des gens amis des premiers venus qui se distinguaient beaucoup. Les sièges, au lieu de se développer régulièrement et solennellement pendant quatre ou cinq mois, étaient brusqués d'une manière fort brutale selon les circonstances, et souvent ne duraient pas plus de quatre à cinq jours. Nulle dignité, nulle tenue; il n'y avait plus lieu de se faire suivre par ses équipa-

ges, et l'on régalaît beaucoup son ami, je veux dire son camarade, quand on lui procurait du pain noir et une paire de souliers.

Au surplus, Henri ne s'inquiétait de tout cela qu'autant que le faisait son grand-père, pour lequel l'histoire ne se faisait pas durant l'absence des princes. Il aurait été bien surpris, s'il n'était pas mort vers 1803, le digne homme, de voir en 1805 un maire qui se serait cru le droit d'appeler de par la loi son petit-fils sous les drapeaux d'une soi-disant France. Le temps n'était pas encore arrivé pour le jeune homme d'apprendre tout cela par lui-même; en attendant il vivait dans le sentiment instinctif et énergique du présent, dans toute la force

de l'ignorance du lendemain, jouissant avec ravissement du sublime plaisir de la chasse, plaisir primitif comme celui de l'amour. Docile aux décisions du conseil de famille, il apprenait à diriger prudemment l'aménagement de ses bois, y faisait faire des fagots et surtout du charbon, suivant l'occurrence, suivait avec intérêt les systèmes d'assolement de ses fermiers, faisait faucher soigneusement les roseaux de ses marécages, et mettait sa plus douce occupation à voir le développement des poulains de ses prairies.

Sophie, que mademoiselle de Scudéry, Racine et même Molière n'avaient pas habituée à considérer un héros, un prétendant, sous des rap-

ports semblables , s'étonnait de ne pas voir arriver le moment où Henri commencerait à devenir ce qu'il devait être. Quand donc commanderait-il une compagnie? quand appartiendrait-il à M. le prince tel ou tel? quand soutiendrait-il, à la soirée de la duchesse , un examen curieux et piquant sur l'objet de son choix? Son oncle avait eu beaucoup de peine à lui faire comprendre ce dont lui-même comprenait très peu le pourquoi. Elle s'était résignée à penser, comme elle le pouvait, que les compagnies M. le prince et les soirées de madame étaient ajournés jusqu'à nouvel ordre ; mais elle en voulait d'autant plus à Henri de ce qu'il paraissait si peu affecté d'un tel interver-

tissement des lois de la nature, lui destiné à servir des rois, et qui se contentait de commander à des paysans des ouvrages qui s'évaluaient en argent aux marchés de Mortagne ou d'Alençon. D'ailleurs il avait la main grosse, rouge, presque toujours calleuse, et menait trop souvent avec lui un gros vilain barbet, qui n'avait d'autre mérite que de trouver beaucoup de gibier, et de prendre presque toutes les poules d'eau dans les joncs qui bordaient le chemin. Les gravures jaunies qui représentaient Cyrus et les prétendants de la princesse d'Élide, lui avaient toujours montré ces héros suivis de nobles lévriers. Il était fort heureux pour lui qu'elle ignorât l'existence toute nouvelle du

Journal des Modes, car elle ne lui eût pas pardonné d'amalgamer dans sa toilette le haut-de-chausses de 1802, à l'habit de 95; le surtout du dernier siècle, avec les bottes de tous les siècles, avant le siècle des bottes à la Suvarow.

Henri avait le sentiment le plus instinctif, le plus vague, le moins raisonné, le moins compris de ce qu'il devait, selon le dire de sa famille, à la noble race dont il était issu. Il tenait d'autant plus opiniâtrément à cette obligation. C'est l'histoire de tous nos principes : on les plante à notre insu dans notre cœur, ils étendent leurs racines dans notre sang et dans notre chair, ils grandissent et se fortifient en même

temps que nous. Il ne haïssait pas l'histoire contemporaine qui ne s'était pas encore approchée de lui, qui ne lui avait pas encore commandé de la suivre ; mais il voulait y rester étranger. Il ne savait que répondre aux représentations ambitieuses de Sophie, mais il attendait, pour changer de vie, des circonstances qu'il se représentait vaguement, une de ces situations qui vont à notre être parce que nous nous y retrouvons comme si nous y avions déjà vécu. Quand bien même cette révélation viendrait à Henri, il devait peut-être trouver des raisons pour se justifier, des occasions pour se réhabiliter aux yeux de Sophie. Pour le moment, l'existence ne lui pa-

raissait ni un conte sans nom, ni une amère dérision. Il ne fallait pas moins que le sentiment de grandeur dont se masque un avenir mystérieusement annoncé, pour le faire convenir qu'il serait peut-être nécessaire de la déranger, cette existence. Au demeurant, il était si bon qu'il supportait très patiemment la pétulante présomption de cette faible femme qui osait avoir pour lui plus d'ambition que lui-même et qui méprisait ses goûts les plus chers. Il s'en vengeait en envoyant souvent au château le gibier le plus délicat dont il pouvait se rendre maître. Puis il venait en demander joyeusement sa part. C'étaient pour M. de Sancé, conjuré avec Henri, de délicieuses soirées que

ces banquets à trois couverts, où l'on finissait, à force de bonne humeur, par faire rire Sophie après l'avoir fait pleurer. Ces jours-là se donnait le signal des petits coups de vieux vin entre le vieillard et le jeune homme, puis venaient sur l'histoire, depuis 1750, d'interminables récits que Henri, très désintéressé à l'égard de cette époque, engagé seulement à en assurer la résurrection immanquable, ne pouvait entendre sans s'assoupir. Sophie en prenait une nouvelle occasion de s'impatienter, et M. de Sancé de recommencer à chaque autre fois.

Les jours s'écoulaient ainsi, non rapides, car à cet âge heureux on ne sait pas encore combien le temps nous manque au moment où nous voulons

nous en rendre maître : non pesans ; ces enfans qui ne connaissaient de la peine qu'un passé de tradition, qui laissaient l'imagination leur faire un avenir, qui essayaient à chaque instant une nouvelle portion de la vie, ne répudiaient encore rien de ce que chaque matin leur apportait. Oh ! la belle et poétique époque de l'existence, que celle où, curieusement et sans impatience, nous regardons passer la vie avec tous ses détails ! Que de découvertes, de surprises, d'extases ! Que d'admirables riens si importans, que d'émotions auxquelles nous donnons une ame, un corps, un nom ! Que de sentimens, rapides comme l'éclair, dont le souvenir dominera les plus grands intérêts du reste de nos ans !

Que notre vie est bien alors celle du joyeux insecte ailé pour qui toutes les révolutions d'une existence s'accomplissent dans un jour, et qui ne connaît jamais que le jour du soleil !

Le temps dont ils soupçonnaient alors à peine la marche, amena enfin un voisin auprès de la Rennetierre. C'était un homme dont l'existence n'avait rien de mystérieux, et que peu de gens connaissaient quoiqu'il fût enfant du pays. — Un matin, au moment du déjeuner, arriva une lettre signée, le *capitaine Valleran*, portant que ledit capitaine se trouverait fort heureux si le voisinage pouvait l'autoriser à présenter quelquefois ses respects à M. de Sancé et à sa charmante pupille. Le cours déjà

ancien des idées habituelles du vieux gentilhomme s'arrêta à la lecture de cette missive. Il resta long-temps comme quelqu'un qui aurait réfléchi, et il arriva en effet à réfléchir. Mais, dit-il enfin tout haut, quel est ce M. de Valleran? J'ai connu, du côté de Rennes, des comtes de Vanneran mais non pas Valleran; et puis, qui est-ce qui est capitaine depuis que les princes ont ordonné ce qu'ils appellent la pacification? D'ailleurs je ne sache pas qu'il y ait jamais eu dans les environs un domaine de ce nom. Après tout, c'est peut-être un héritage. Mais qui donc est mort dans le pays depuis un an? personne que je crois. C'est singulier, il faut voir. Cela dit, le bon gentilhomme appelle

son garde, espèce de maître Jacques de campagne, mari de la cuisinière, neveu du jardinier, servant à table à l'occasion, lequel aurait même fait les chambres si le nombre des visiteurs l'eût rendu nécessaire.

Arriva donc le garde dans un costume analogue à sa position, moitié chapeau, moitié casquette, moitié livrée moitié blouse.—Qu'est-ce que c'est que M. de Valleran, qui demeure, dit-on, près d'ici?—M. de Valleran? je ne connais point: à moins que ce ne soit le fils Valleran que monsieur veut dire. — Il ne s'agit pas de fils: M. de Valleran, te dis-je. — Mais, y n'y a pas de M. de Valleran dans le pays. Y a le fils Valleran, qu'est revenu des Italies, qu'y disent. — D'Italie! eh mais!

c'est peut-être cela : il aura émigré avec les princes.— Du tout , du tout, ça n'émigre pas, ça. C'est un ambassadeur du premier consul! — Tu es fou! — Mais, je ne crois pas l'être plus que monsieur, sauf le respect qui lui est dû. Ils disent tous que c'est un ambassadeur du premier consul. Et là dessus le garde se mit à conter comme quoi Valleran le père, qui était fils lui-même d'un marchand de Verneuil, s'était engagé en 1778 comme soldat à cause de quelques fredaines de jeunesse; qu'il était devenu officier à l'époque de la révolution; qu'il avait épousé la fille du maître tailleur de son régiment, qu'il en avait eu un fils que le grand-père avait fait élever, et qui s'était sauvé à peine âgé de quinze ans,

pour faire la guerre comme l'officier son père ; que tous deux avaient fait les campagnes de la révolution ; qu'ils avaient été en Hollande, en Allemagne, en Italie, en Égypte, à Marengo ; enfin, que le fils, qui avait de l'esprit, avait été, depuis son retour d'Égypte, envoyé dans bien des villes par le premier consul ; qu'il était même, disait-on, resté long-temps à Naples en dernier lieu, et que son protecteur, pour le récompenser, l'avait nommé capitaine des grenadiers à cheval de sa garde. Quant à présent, le grand-père de Verneuil étant mort, le petit-fils avait profité d'un congé pour venir arranger les affaires de la succession, parce que son père, qui était devenu général de brigade, était

occupé en Italie. Enfin, que le fils Valleran était arrivé depuis quelque temps dans le pays avec un Turc, un cavalier, qu'il traitait comme son camarade, et que le bruit courait que le premier consul en avait un semblable parmi les officiers de sa suite; que tout le monde de la ville et les municipaux lui faisaient grande fête; et qu'il avait promis de faire accorder bien des choses par le premier consul; que parmi les biens dépendant de la succession du grand-père, se trouvait, dans le voisinage de la Renetierre, un beau domaine avec de grands bâtimens d'exploitation donnant sur la grande route; qu'on croyait que le métayer qui le faisait valoir était assez disposé à résilier son bail,

et qu'il serait possible que le capitaine Valleran prît sa retraite pour venir établir dans les bâtimens de son domaine une belle auberge, où il serait d'autant plus sûr de faire fortune qu'il n'y en avait pas une seule passable à dix lieues à la ronde, à moins cependant qu'il n'espérât plus de profit par la suite avec le premier consul.

Ce récit, fait d'un ton moitié simple, moitié emphatique par le garde Jean, écrasa le bon M. de Sancé. Lui qui n'avait plus voulu lire un seul journal depuis la proclamation de la constitution de 1791, se voyait forcé de faire en un quart d'heure un cours d'histoire de géants, et de mœurs publiques qui lui étaient plus inconnues

que celles des Japonnais, car il feuilletait fort volontiers les *Lettres édifiantes de quelques missionnaires*. Apprendre tout d'un coup que la Hollande, la Prusse, l'Autriche, avaient été vaincues et conquises en partie; que les *bleus* campaient depuis long-temps en deçà et au delà de Rome, qu'ils avaient parcouru l'Égypte en maîtres, et que, pour se désennuyer en chemin ils avaient sans respect enlevé Malte un beau matin, et assigné fort bourgeoisement une pension sur le livre de la dette inscrite, au noble grand-maître de tant de nobles chevaliers; que là où l'on n'avait pas d'armée, on faisait la loi par la voix seule d'un simple capitaine; entendre parler d'un fils de marchand, général de brigade;

d'un fils de soldat, petit-fils de tailleur, ministre plénipotentiaire ; d'un mamelouck armé et équipé, chevauchant journellement en partie de campagne avec un officier français dans la vallée de la Sarthe; d'un homme qui protégeait, disait-on, une province, et qui pensait à se faire aubergiste : tout cela était trop bruyant, trop brusque, trop heurté pour l'allure engourdie de cet esprit vieilli dans un temps si différent. Le bon gentilhomme resta long-temps plongé dans ces réflexions profondes, ce qui permit à Jean d'ajouter à son récit bien des épisodes, croyant qu'on l'écoutait complaisamment. M. de Sancé, revenu de son premier étonnement, finit par déclarer à son garde

que tout cela était rêveries ; et comme le garde insistait, espérant profiter de l'occasion pour faire triompher sa conviction, M. de Sancé coupa court en disant que les révolutionnaires, pas plus que les brigands, n'avaient des ambassadeurs, et qu'on pouvait seulement leur accorder des espions. Au point de vue où le vieillard restait placé, c'était certainement commencer à comprendre.

Pendant tout ce récit, et les digressions et discussions auxquelles il avait donné lieu, Sophie avait gardé un silence de bon goût ; mais l'imagination n'y avait rien perdu. Toutes ces choses étaient aussi merveilleuses pour elle que contrariantes et inintelligibles pour son oncle. Son instinct

de femme avait deviné, au milieu de circonstances qui lui déplaisaient, un éclat, une grandeur avec lesquels les femmes sympathisent avidement, dont elle avait la conscience, et qu'elle appelait depuis long-temps à son insu. Si elle eût vécu dix années plus tard dans l'atmosphère de dédain tranquille et paisiblement établi au faubourg St-Germain, au milieu d'une existence qui marchait toute seule et sans mouvemens visibles, là où le beau était exubérance, la vie polie et élégante chose naturelle, elle eût sans doute refusé son attention à un officier de fortune de la république; mais dans un pays et à une époque où le monde poli n'avait pas encore osé reparaître aux mêmes lieux où le sou-

venir de persécutions récentes et d'une vie inquiète était encore présent, une jeune personne qui s'impatientait de sentir marcher le temps sans qu'elle pût s'y associer, ne pouvait avoir d'idées complètes en fait de délicatesses de ce genre. On voit, après une longue navigation, les femmes les plus orgueilleuses, du goût le plus aristocratique, pleurer à la vue du pilote qui leur arrive du rivage paternel, et se tenir à grand'peine pour ne pas sauter au cou de cet homme rude et grossier qui vient leur rendre la patrie. Pour Sophie, l'apparition du capitaine Valleran était celle du pilote. Elle voyait venir à elle, comme le rivage attendu, ce monde nouveau qu'elle rêvait depuis long-temps. Cette

société qu'elle n'avait vue que dans les livres, Sophie venait de comprendre dès ce moment qu'elle se reconstituait avec ses formes et ses rapports nécessaires; et ne fût-ce que par curiosité, par suite de cette impatience qui vous saisit dans le voisinage de l'objet désiré, elle voulait voir le capitaine.

Ce fut dans ce sens qu'elle en parla à son oncle, et son désir de jeune fille lui fournit les argumens les plus irrésistibles et véritablement les plus raisonnables. Elle représenta que le capitaine ayant été choisi par le premier général des républicains pour des missions importantes, devait être un homme de mérite, et que dans l'isolement où l'on vivait, la société d'un

tel homme n'était pas à dédaigner; qu'il paraissait d'ailleurs jouir d'un grand crédit, et pourrait peut-être rendre des services. Elle prouva en outre que, n'eût-on rien à lui demander, il est des occasions où il est fort dangereux de refuser, et qu'on devait prendre garde de se rendre suspect en repoussant tout contact avec les agens du pouvoir. L'oncle, qui n'était pas très grand raisonneur et qui ne savait pas résister aux volontés de Sophie, fut obligé de consentir à tout ce que voulait sa nièce, quoique avec un regret tacite; et comme elle sentait que ce serait trop exiger de lui que de lui demander une lettre pour M. Valleran, elle lui dit qu'il était convenu que Jean se

rendrait auprès de celui-ci, en lui annonçant qu'on se ferait un grand plaisir de le recevoir.

Le capitaine savait à qui il avait à faire. Obligé de séjourner plus qu'il n'aurait voulu dans ce pays, las des cajoleries municipales et officielles, peu friand des plaisirs provinciaux, moins que bourgeois à cette époque, il avait été entraîné tout-à-fait par cette force de cohésion qui attire toujours l'une vers l'autre toutes les sortes de supériorités sociales. L'ennui, cette formidable passion qu'on a oublié de mettre au nombre des plus violentes, et qui obtint de nous autant que le peut faire l'amour, l'ennui lui avait arraché cette démarche à l'égard d'une caste hostile. Il se prépara donc,

comme il en avait l'habitude dans ses logemens militaires en pays ennemi, quand il voyait un prince italien lui abandonner avec un superbe dédain, et dans un isolement complet, sa magnifique villa, ses jardins avec leurs statues et leurs escaliers de marbre, et ses vins de Grèce. Il s'imposait, en pareil cas, la tâche de devenir l'ami, l'hôte chéri du farouche étranger, le conseil et le protecteur de sa famille, le compagnon de tous leurs plaisirs. Il était rare qu'il n'eût pas réussi, et qu'on ne regrettât, après son départ, le temps où il chantait aux petits *principetti* de détestables romances françaises, faisait gémir le piano sous des suites de faux accords, prenait les grives au *roccollo*, à la vive satisfac-

tion des demoiselles, et dissertait gravement avec les jeunes gens sur les côtés faibles des différens systèmes d'escrime. La conquête qui lui restait à faire dans sa patrie, sur un sol imprégné de chouannerie, là où tout le monde pouvait estimer la valeur de son bien d'après le nombre presque exact des aunes de toiles que son grand-père avait dû vendre, était beaucoup plus difficile : il prit toutes ses précautions pour ne pas être vaincu cette fois.

M. de Saucé se préparait de son côté; et comme il se reprochait intérieurement d'avoir faibli, d'avoir abandonné, par égard pour sa nièce, les principes qu'il n'aurait jamais entendu mettre en question dans un

autre temps, il voulut reprendre en détail la force qui lui avait manqué tout d'ensemble. A cet effet, il prévint Henri de la Saussaye du jour et de l'heure de l'entrevue, afin d'avoir un auxiliaire dont la vue pût dégoûter le capitaine de ses politesses mal venues. Personne ne faillit au rendez-vous.

Henri n'avait pas manqué d'amener son gros barbet, par habitude d'abord, et surtout pour faire preuve éclatante de familiarité. M. de Sancé avait disposé par ordre tous ses moyens et ses sujets de conversation, espérant bien mettre dans l'embarras le présomptueux plébeïen. Il s'empessa, quand celui-ci parut, de l'appeler. M. de Valleran, protestation habituelle des

gens de bon air qui semblent ne se commettre que par erreur. Le capitaine, que l'on croyait surprendre, était fait à des assauts plus rudes, à des négociations plus ardues. Ils'aperçut, après les premières salutations, que Sophie était la seule qui n'eût pas de parti pris contre lui. Dès lors tous était gagné. Le plaisir de triompher aux yeux d'une jeune femme, de la détacher, cette femme noble, de ses alliés naturels, de la tourner contre eux, exalta toutes les forces de son imagination, tendit les ressorts de son esprit. D'abord, il laissa passer, sans avoir l'air de s'en apercevoir, quelques unes des insinuations malveillantes que ne lui épargnait pas le vieil oncle; il en rectifia quelques autres

avec une dignité calme et de bonne humeur ; enfin il sut en faire tourner bon nombre à son avantage, au grand désappointement de ses adversaires. M. de Sancé, qui s'était promis de n'avoir pour son hôte que des égards apparens, et de s'en tenir avec lui aux seules formes de cette politesse accomplie et impertinente dont on use surtout pour faire preuve de supériorité, lui parla de ses voyages et de ses campagnes, afin d'arriver à se soulager le cœur à propos des révolutionnaires et des victimes de l'émigration. Le capitaine releva hardiment le gant qu'on lui jetait, déplora franchement les malheureuses circonstances qui avaient poussé dans l'émigration une foule de braves gens, rap-

porta avec enthousiasme de nobles traits d'émigrés qu'il avait pu connaître en Allemagne et en Italie, son influence auprès du premier consul l'ayant mis à même d'en obliger sérieusement un bon nombre à Rastadt. Il ajouta que, si la conduite d'autres émigrés avait été un scandale pour l'Europe et surtout pour les Français, qui n'avaient jamais cessé de voir en eux des frères, ce fait s'expliquait naturellement, s'il n'était excusé par les déplorables complications de leur situation. Quant aux révolutionnaires, c'était chose curieuse de voir comme il en fit bon marché. Rêveurs à sentiment qui encadrent et qui alignent les hommes et les événements avec autant de complaisance et de facilité qu'ils le fe-

raient des idées ; spéculateurs intrigans qui font de ces mêmes idées un coin pour battre monnaie, il enveloppa tout dans un mépris à peu près égal. En un mot, il définissait tel qu'il l'avait vu, le bonapartisme tout entier, mais le bonapartisme à sa naissance, s'ignorant encore, roué et naïf tout à la fois, le bonapartisme tel qu'on en pressentait le développement et que nous avons vu depuis, noble et impé-rieux, dédaigneux et franc, brusque et assez grand pour, à l'occasion, se passer de bon goût. Le vieux gentilhomme, entraîné, débordé, entendant de meilleures raisons et en plus grand nombre qu'il ne pouvait s'y attendre, n'avait plus que l'alternative d'approuver ou de rire. M. Valleran, heureux

de son succès et n'ayant plus à se défendre, put s'adresser alors à la sympathie, à la jeune imagination d'un auditeur impressionnable et non prévenu. M. de Sancé, imprévoyant comme tous les hommes préoccupés d'une seule idée, ne s'était pas aperçu qu'en cherchant à compromettre son ennemi par ses opinions et par sa position politique, il lui avait donné le plus grand avantage que celui-ci pût désirer. Une fois en chemin, Vallesran mêla sans cesse à ses récits, et avec l'art le plus naturel et le plus candide, les splendeurs du ciel d'Italie, l'étrange éclat de l'orient, les merveilles d'une navigation dans les mers de Grèce, la résurrection de l'Égypte, le délicieux laisser-aller des

mœurs de Rome et de Naples, leurs nuits enivrantes, l'enivrante musique et les parfums de leurs brises, et tout cela arrivant comme de très naturels incidens dans ce drame moitié tragédie et moitié comédie de la vie aventureuse du soldat; et ces pays enchantés, ces paradis terrestres, ces beaux arts, qui sont là-bas la vie de tous les jours, ces arts qu'on n'est pas obligé d'enfermer là-bas comme ici sous clef et sous verre, de crainte qu'ils ne se cassent ou se pourrissent, ces généreuses amitiés, ces nobles dévouemens du bivouac et du champ de bataille, tout cela était à lui seul; il en disposait comme il voulait devant ces Manceaux, lui, robustement nourri de ces émotions privilégiés, formé jeune

encore, par l'expérience, à l'art de commander, lui à qui le génie de Bonaparte avait imposé et rendu facile l'apostolat de la parole comme celui de l'épée, il remuait ce monde étincelant aux yeux de ces gens qui vivaient sous les brumes et sous le ciel gris que leur envoyait l'Océan; il ne leur faisait grâce d'aucun reflet; il parlait du spectacle des volcans, des nobles extases de la pensée, d'une vie surabondante, à des provinciaux dont les panoramas à vingt lieues à la ronde étaient tous semblables, dont tous les paysages mélancoliques à la Ruysdaël, dont les banquets bruyans devant un grand feu étaient le suprême et l'unique plaisir.

M. de Sancé s'était, sans s'en douter,

réduit au rôle d'auditeur et même de compère. Henri, abandonné à son libre arbitre, avait borné son hostilité, restée sans direction, à envoyer son chien chercher son mouchoir roulé en tampon, dans tous les coins de l'appartement, et jusque dans les jambes du capitaine, qui n'avait pas voulu s'en apercevoir. Sophie, si douce et si bonne, en prit de l'impatience, et dit assez froidement à Henri, presque sans cesser de regarder le récit de Valleran, que son vilain chien l'empêchait d'entendre. Henri prit son chapeau et sortit sans mot dire. Le vieil oncle s'en aperçut à peine; il ne faisait plus guère qu'écouter. On rapporte que Napoléon, qu'il faut toujours citer quand il s'agit

d'appréciation positive, ordonna que la bibliothèque destinée aux vieux guerriers recueillis à l'Hôtel des Invalides, fût composée presque exclusivement de voyages et de romans : la vieillesse et l'enfance éprouvent également le besoin d'entendre raconter.

Si le bon gentilhomme trouvait dans cette situation une occasion peut-être meilleure qu'une autre de passer son temps, sa nièce était occupée par d'autres impressions. La sensibilité et l'enthousiasme se compriment et s'éteignent à la longue dans des circonstances qui leur sont contraires, mais il faut que la plus saine partie de la vie s'use à ce travail. Dans la jeunesse, ces passions s'exaltent par les obstacles qu'elles rencontrent, par les rêves

sans fin , par l'absence éternelle de tout ce qu'on suppose, par tout ce que la vie apporte d'émotions chaque jour ; et pourtant que d'hommes naissent destinés à mourir sans avoir pu échanger contre une réalité ces rêveuses et fantastiques passions, sans même rencontrer un événement qui les désabuse, peut-être même sans avoir cessé d'attendre cette révélation, ce je ne sais quoi vers lequel semble tendre toute la vie des gens assez malheureux pour réfléchir ! Le moment était venu enfin pour Sophie de savoir si l'existence avait à lui offrir une protection, une alliance ou une lutte. Le monde, jusqu'alors immobile, allait peut-être passer devant elle et dérouler ses scènes passion-

nées : l'avenir, auquel on fait tant de sacrifices et qui nous en récompense si peu; l'avenir, ce souverain dédaigneux, qui presque toujours prend un autre chemin que celui où on l'attend; l'avenir, pour qui elle s'était préparée avec tant d'impatience, allait enfin commencer. Il lui semblait que, depuis l'arrivée du capitaine, tout se mettait en mouvement autour d'elle, et, sans idée arrêtée, sans espérance explicable, elle s'attendait à en profiter. Il était temps que Valleran terminât sa visite, car elle pensait tant à lui qu'elle ne l'entendait plus. Au milieu des réflexions qui se croisaient dans son esprit, elle n'eut que le temps, quand il se leva, de l'engager à revenir les visiter aussi souvent

qu'il le pourrait. Son oncle, qui n'aurait probablement déjà plus pensé à la contrarier à ce sujet, ne put que faire une salutation approbative, et la liaison fut établie à compter de ce jour.

Elle continua tout naturellement, et prit un grand degré d'intimité, favorisée par le voisinage, le désœuvrement, et, il faut le dire, par l'attrait réciproque, et par l'équilibre des situations que le pays et l'époque rendaient à peu près égales. M. de Sancé avait, il est vrai, besoin de se remonter, à chaque visite, au niveau de la visite précédente, non qu'il se rappelât la mauvaise volonté à laquelle il s'était arrêté le premier jour : cette résolution était de date trop fraîche pour

qu'un homme de cet âge ne l'eût pas bientôt oubliée; mais l'intervalle qui s'écoulait entre deux entrevues, suffisait pour qu'il oubliât également son changement de disposition à l'égard du capitaine, et pour que le vieil instinct, les idées du jeune âge, reprissent d'abord le dessus. C'était donc à recommencer à peu près chaque jour; seulement le vieillard s'habitua à s'adoucir chaque fois plus promptement, et le jeune officier, avec une complaisance facile, s'habitua de son côté à triompher moins brusquement d'une débile hostilité. Un jour, entre autres, le gentilhomme, heureux de son inspiration, s'empressa de demander à Valleran s'il comptait donner suite à son projet d'établir dans son do-

maine et de diriger lui-même une auberge. Celui-ci, avec une tranquillité parfaite, fit d'abord de l'histoire, cita Dioclétien, son jardin de Salone et ses laitues, parla ensuite de la vanité de l'ambition, puis, arrivant au positif, conclut en disant que la paix ou la guerre déciderait de son avenir. Et qu'y avait-il, en effet, d'étonnant à ce moment de notre histoire, au milieu de ces oscillations qui marquaient le renouvellement de la société, qu'un homme de mérite fût dans l'alternative de devenir aubergiste sur la route de Brest, ou baron de l'Empire?

Et vraiment, si l'on ne parlait pas encore de noblesse alors, tout le monde la sentait venir. En vain ces

esprits qui s'étonnent de tout parce qu'ils ne comprennent rien par eux-mêmes, et qui ne parlent qu'avec l'éloquence trouvée pour des temps et des circonstances antérieures, se prétendirent-ils surpris à cette nouvelle proclamation du principe anti-égaliste; chacun s'était dit qu'après le bouillonnement sublime qui avait fait surgir à la surface les plus hautes intelligences, il deviendrait nécessaire que l'état fût reconnaissant, qu'il constatât, pour n'y plus revenir, la place que chacun de ses nobles enfans s'était conquise, et fît prévaloir une généreuse prescription en faveur des services rendus. Valleran sentait donc, sans formuler en rien son pressentiment, que si la guerre continuait, il

devrait concourir efficacement au développement de ce drame; tandis qu'il était possible qu'il s'effacât à la paix. Pour Sophie, elle n'avait même pas eu besoin de s'habituer à regarder Valleran comme son égal; il ne lui avait pas fallu se faire à un état de choses qui se formait au moment où son intelligence s'était éveillée, et qui avait grandi en même temps qu'elle. En vain l'entourage et les lectures de la jeune fille avaient-ils établi un instant dans son esprit une erreur opposée; les premiers récits du capitaine, joints à quelques regards jetés autour d'elle, avaient suffi pour lui montrer où était le vrai. La jeunesse, abandonnée à ses propres impressions, a toujours l'intelligence des temps où elle vit,

même sans se les être expliqués. La vieillesse, au contraire, a contre soi l'expérience, qui, ainsi que les meilleures choses, ne peut rendre de service que jusqu'à une certaine époque : ce temps passé, elle subit aussi une sorte d'endurcissement, d'ossification, qui dégénère jusqu'à l'entêtement. Sophie se laissait donc aller à estimer Valleran très haut, peut-être même à l'aimer, quand son oncle ne voyait encore en elle qu'une femme qui s'exerçait au rôle de maîtresse de maison, et faisait noblement les honneurs de chez elle à quiconque paraissait s'en rendre digne par de bonnes manières. Il était parvenu à faire partager pour quelque temps à Henri de la Saussaye une sorte de convic-

tion à cet égard : cependant, celui-ci semblait se tenir toujours prêt à se désillusionner à la première occasion.

Deux mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels les sentimens respectifs de chacun des personnages ne firent que se fortifier et les positions s'établir plus nettement. Un matin, Valléran fit demander à ses voisins de la Rennetierre la permission de leur offrir ses hommages plus tôt que de coutume, parce qu'il devait passer de bonne heure devant le manoir pour se rendre à Alençon, où il était mandé par un officier-général, inspecteur de cavalerie. Il désirait présenter en même temps son ami, l'officier de mameloucks, également appelé à Alençon. Il n'y avait à cette présentation nulle dif-

ficulté, et les deux frères d'armes arrivèrent bientôt à cheval, en grand uniforme, comme l'exigeait l'objet de leur voyage. Sophie, après quelques momens de curiosité donnés à l'officier mamelouck ; n'eut plus bientôt assez d'yeux pour considérer Valleran et cet uniforme noble, sévère, riche et simple tout à la fois, comme tous ceux choisis pour les compagnons du moderne Alexandre. Elle lui savait gré de tout ce qu'il portait, de l'oursin soyeux de sa coiffure, de ses revers d'une blancheur éclatante, de ce vêtement de daim si bien piqué, de ses grandes bottes raides et brillantes, mais surtout de ses étincelantes aiguillettes ; elle en faisait jouer les rayons entre ses doigts, elle en pesait complaisam-

ment les torsades. Jamais le capitaine ne lui avait paru aussi estimable : je ne sais si je suis bien fâché de le dire, mais je connais plusieurs femmes d'esprit qui ne sont pas d'un autre avis en pareille occasion. Enfin les deux militaires partirent, et Sophie n'eut garde de se refuser le plaisir de les voir galoper sur la route.

Valleran était déjà de retour dans l'après-midi, et Sophie n'y trouva rien que de naturel. Il raconte qu'ayant fait la route très rapidement le matin, il avait laissé son cheval à Alençon. Le mamelouck ne devait revenir que le lendemain ; mais pour lui, comme il avait à régler promptement quelques affaires chez lui, il avait pris une voiture pour se faire ramener le jour

même. Il remit cependant ses affaires au soir, accepta à dîner, et proposa ensuite une promenade. On se dirigea à mi-côte, le long de collines qui dominant la vallée de la Sarthe. C'était vers la fin d'août, dans une de ces journées troubles qui annoncent de loin la venue de l'équinoxe. Le jour était encore très élevé, mais le vent d'ouest chassait rapidement devant lui un réseau de nuages dont les percées faisaient courir par intervalles la lumière sur la longueur de la vallée. Un romantique, s'il y en avait eu dans ce temps-là, n'aurait pas manqué de la comparer à la peau ondoyante d'une jeune panthère qui bondit. C'était, à la vérité, une vue attendrissante, comme tout ce qui réveille l'idée de

tristesse. Sophie, émue par ces rapports touchans et toujours nouveaux, laissait errer ses regards dans l'espace, et montrait au capitaine avec l'enfantillage d'une émotion sincère, les maisons qui blanchissaient et les bois qui ondulaient, puis qui redevenaient sombres; la rivière et les étangs qui étincelaient un moment pour s'éteindre ensuite dans la verdure noirâtre, et les peupliers élancés plantés à toutes les hauteurs, dont la cime éclatait et se ternissait tour à tour, semblables à des spectateurs assis sur les gradins d'un amphithéâtre, dont le visage, alternativement sérieux ou épanoui, reflète les sentimens qui passent sur la scène. — Tout cela, répondit Valleran en souriant, est

fort beau, surtout pour les personnes qui y rattachent les souvenirs de leur enfance. Pour moi, à qui l'on n'a pas laissé le temps d'être enfant, je ne me rappelle rien de semblable. Je ne me suis éveillé à la vie, au bonheur de voir et de sentir, que dans un autre monde, et quel monde ! Celui-là est ma vraie patrie, c'est là que j'ai éprouvé mes émotions d'enfant. Oh ! l'Italie ! je veux, je compte bien la revoir, aujourd'hui surtout plus que jamais, ajoutait-il tout rayonnant. — Sans doute, dit vivement Sophie avec un ton d'inquiétude qu'elle s'efforçait de changer en légèreté ; mais c'est une fantaisie qui se passera comme une autre... Vous ne partez pas de si tôt... — Au contraire, avant huit jours — Oh ! non

vraiment , cela n'est pas possible, reprend Sophie en rougissant avec fierté. — Mais très possible ; répond Valleran tranquille , et sans remarquer son émotion ; si possible même que le général m'a annoncé ce matin ma nomination au grade de chef d'escadron : et je serai probablement chargé d'une nouvelle mission pour ce pays que j'aime tant. Vous êtes bien heureuse, vous, mademoiselle : vous ne désirez rien au delà de votre horizon grisâtre, vous vous trouvez dans le pays qui vous est cher ; moi j'ai besoin d'aller chercher ce but de tous mes vœux. Oh ! si vous aviez vu l'Italie comme je l'ai vue, vous ne resteriez pas ainsi dans ce calme qui demeurera sans doute votre partage. Vous

comprendriez que lorsqu'on a passé quinze ans dans ce pays, on y retourne, et que la mort n'est douce que là!

Et il continua long-temps sur ce ton, et Sophie, cette noble fille qui avait oublié vis-à-vis de cet homme les traditions de ses ancêtres, Sophie réduite dans son opinion à l'importance d'un voisinage de logement militaire pendant une semaine, Sophie le laissa dire tant qu'il voulut, car elle avait trop de jeunesse et d'inexpérience pour trouver désormais à répondre encore. Quant il eut fini, elle se plaignit de la fraîcheur de la soirée, on se sépara, et quelques jours après, elle lui donna une véritable audience d'adieu.

Quatre nuits de réflexions dans son

cœur et de souffrances dans son orgueil avaient suffi pour lui révéler tous les secrets d'un cœur de femme, et pour faire de la jeune fille simple et naïve, une ame vieillie dans la feinte et dans la dissimulation. Que de malheureux dont le chagrin blanchit bientôt les cheveux ! Valleran, tout préoccupé de ses projets, ne remarqua aucun changement dans les procédés de Sophie ; et de même qu'il n'avait fait aucune attention à l'intérêt qu'elle lui avait témoigné auparavant, il ne lui fit pas l'honneur de s'offenser de l'air protecteur dont elle lui souhaita cette fois toutes sortes de prospérités.

Valleran parti, M. de Sancé eut tout le temps d'aller persuader à Henri de la Saussaye qu'il n'avait eu aucune

raison pour s'éloigner de la Renne-
tierre ainsi qu'il l'avait fait, et Sophie
put à loisir rajuster son cœur et sa
bonne mine. Moitié conviction, moi-
tié isolement, Henri revint; et Sophie,
qui avait, aux dépens de tous deux,
appris à être très gracieuse, le fut de
toute sa force. Chagrine, désabu-
sée et désormais toute positive, elle
était merveilleusement disposée pour
un mariage de raison. D'ailleurs rien
ne donne de la reconnaissance pour
un homme qu'on n'aimait pas, comme
le besoin d'en faire un instrument
pour se venger de celui dont on n'a
pu se faire aimer. Le mariage se fit
donc à peu près comme tous les autres
mariages, et valut tout autant. Malgré,
bon gré, Sophie donna à son mari une

filles et deux garçons, et s'accoutuma fort bien à n'être que la femme d'un noble cultivateur : si bien que lorsqu'arriva la restauration, il ne vint pas à l'idée du couple d'échanger le diligent aménagement des bois et les riches troupeaux de poulains dans la prairie, contre la chaleur vivifiante de la cour et les récompenses de la fidélité. M. de la Saussaye, homme de réalité et de bon sens, se borna, pour acquitter sa dette envers sa naissance et ses opinions, à faire dans les élections, loyalement et sans haine, la petite guerre monarchique, et n'en continua pas moins à garder ses foins de la manière la moins chevaleresque du monde. Quant à Valleran, plébéien grandi avec une dynastie, il

crut de son devoir de tomber avec elle, et garda rancune au temps. Comte de l'Empire et général démissionnaire, il satisfit son ressentiment en poussant pendant quinze ans aux institutions républicaines l'opinion des notaires et des procureurs de son département.

En 1831, Valleran ne boudait plus: il était devenu lieutenant-général, et pensait que quinze ans de dévouement aux institutions républicaines étaient suffisans pour qu'il se dispensât désormais d'en parler. Henri de la Saussaye continuait à vendre ses foins, son bois et ses poulains. Il vint au printemps de cette année à la fameuse foire de Guibray, présenter des chevaux aux officiers chargés de la remonte : on

les accepta, et le marché était comme conclu lorsqu'on annonça l'arrivée d'un inspecteur extraordinaire ayant mission de surveiller le service des remontes. C'était le lieutenant-général Valleran. Le jour de l'inspection venu, cet homme qui jadis avait dédaigné la femme, fit refuser les chevaux du mari. M. de la Saussaye n'eut même pas la satisfaction de se persuader que c'était hostilité envieuse contre sa caste; l'inspecteur ne s'était pas enquis de son nom, et ne l'avait seulement pas regardé.

Essai sur le dix-huitième Siècle.



J'ai toujours beaucoup aimé le dix-huitième siècle : c'est un siècle égoïste, maniéré, spirituel, moqueur, et qui s'est jeté en riant dans un abîme sans fond qu'il avait creusé de ses propres mains. A cette époque de notre histoire, tout est révolte en France,

tout est vice, mais révolte spirituelle, mais vice élégant. Parmi cette singulière époque qui mit le doute à la place de la croyance, qui remplaça le pouvoir absolu d'un seul par l'opinion, ce despotisme de tous; ce temps d'amours sans fin, de mœurs somptueuses et de plaisirs faciles, équivoque pêle-mêle de toutes choses, m'a souvent occupé, et beaucoup. Je l'ai étudié autant que je puis étudier quelque chose; je l'ai pillé autant que j'ai pu le piller. Vous avez peut-être lu *Rosette* dans mon premier volume de *Contes*. *Rosette* est une histoire faite au dix-huitième siècle, sans nom d'auteur, et que j'ai copiée mot à mot tout en l'écrivant de nouveau d'un bout à l'autre. A présent voici, comme

complément à *Rosette*, l'histoire d'un écrivain à part, peu connu de nos jours, et fort méprisé parmi les romanciers, qui eut plus d'esprit à lui seul que tous les romanciers de nos jours à eux tous : cet homme, c'est Crébillon fils. Après Diderot, je ne connais personne qui, comme écrivain de mœurs, soit l'expression du dix-huitième siècle autant que Crébillon fils. Voltaire lui-même est trop réformateur et trop satirique pour avoir représenté dans toute sa vérité la société moins perverse qu'insouciant, moins corrompue que dissipée dans laquelle il vivait. *Candide* est une trop violente satire, pour être un fidèle tableau de mœurs. Donc cette histoire des petits romans du dix-huitième siècle

sera, si vous voulez, le pendant de *Rosette*. C'est tout ce que vous en aurez pour cette fois encore. Nous ne sommes plus au temps des dissertations en règle; jamais, à aucune époque, les longs ouvrages n'ont fait plus de peur que de nos jours. Je ne vous ferai donc pas un long ouvrage. Seulement, si vous lisez mon *Crébillon fils* comme vous avez lu *Rosette*, je vous donnerai plus tard une espèce d'étude sur Diderot, qui sera le complément de tout ce que je sais sur le dix-huitième siècle jusqu'à présent.

Pour être vrai, je dois vous prévenir, avant que vous ne lisiez les pages dont ces quelques lignes ne sont que la préface, que ces pages ont été lues déjà par le seul homme du dix-huit-

tième siècle que nous ayons gardé tout entier : homme aussi puissant par son esprit que les autres grands hommes ont été puissans par leur génie ; le reflet le plus vrai, le plus naturel, le plus sceptique et le plus moqueur du dix-huitième siècle sans contredit, M. de Talleyrand lui-même. Je n'ose pas dire tout son jugement sur cet essai, mais je rapporterai volontiers sa critique. « Crébillon fils, disait-il, n'a représenté en effet que les mœurs de la finance ; le grand monde lui a complètement échappé : il ne le connaissait pas. »

Mais, dans ce cas-là, comment était donc faite la bonne société de votre temps, monseigneur ?

CRÉBILLON FILS.

S'il fut jamais une réputation oubliée, c'est celle de Crébillon le fils. Écrivain d'une époque et surtout d'une morale en décadence, il s'est éteint tout-à-coup sous les ruines du bou-doir. Vouloir restaurer aujourd'hui cette renommée décrépète, remettre à sa joue le fard et les mouches, et à sa main l'éventail rose, et à sa taille les paniers ornés de dentelles, ce serait folie. Il faudrait un grand talent de soubrette pour nous rendre encore amoureux des costumes si élégans de nos grand'mères : les paniers et les mouches, vous aurez beau les placer, même sur une jeune taille, même sur

un jeune visage, emporteront toujours avec eux une idée de vieillesse qui nuira à leur succès. C'est donc un des malheurs de Crébillon fils d'avoir tellement pris le costume de son temps qu'on ne puisse l'en débarrasser; malheur d'autant plus grand que c'est un des costumes sous lequel la cour et la ville se livrèrent avec le plus d'emportement à deux choses qui ne durent qu'un jour, le vice sans passion et l'imprévoyance sans contrepoids.

Il est donc fort embarrassant de revenir littérairement sur ces mœurs évanouies dans les angoisses d'une révolution; c'est peut-être chose misérable de déblayer tant de ruines sanglantes pour retrouver sous ces ruines de petites marquises en désha-

billé du matin, de jeunes comtesses qui causent en se couchant le soir. Quel courage! Passer à travers toute l'Assemblée constituante pour aller à la cour du roi Tanzaï; heurter Mirabeau pour voir de plus près M. Clitandre; dépasser Marie-Antoinette et madame Rolland, pour aller ramasser le mouchoir de mademoiselle Cidalise! C'est poutant là ce que j'ai tenté, moi frivole! Que voulez-vous? A chacun son humeur et à chacun son héros. Dans un magasin d'antiquités, il y en a qui tombent avidement sur les vieilles armures, d'autres en veulent aux meubles gothiques, quelques uns aux portraits de famille : ne blâmez pas celui qui s'amuse à faire une collection de magots.

Il y eut un moment de l'histoire de France où , dans les arts et dans les mœurs, et dans le pouvoir, les magots jouèrent un très grand rôle. Cela arriva à la seconde majorité de Louis XV, quand il fut délivré du cardinal de Fleury, et quand il eut bien pu juger par toutes sortes d'expériences qu'un roi absolu a beau être timide, il n'est rien dans le monde qu'il ne puisse oser. A cette étrange époque de décomposition sociale où le pouvoir était dans toute sa force; à cette étrange époque de décadence littéraire où la pensée humaine arrivait au dernier degré de puissance, il se forma dans ce monde social et dans ce monde littéraire une société à part, une littérature à part, faibles et minimes, et impuissantes au

premier abord toutes deux, et qui finirent par tout entraîner; assemblée de courtisans voluptueux et de femmes perdues par le luxe et l'oïveté, littérature de ruelle, société toute brodée, qui traversa, sans s'inquiéter, cette nation philosophique du dix-huitième siècle; littérature de petits contes et de petits vers, qui coudoya insolemment J.-J. Rousseau, Voltaire et Montesquieu; petit monde perdu dans le grand monde, petite littérature perdue dans la grande littérature, dont Crébillon le fils a fait l'histoire dans ses romans que le dix-huitième siècle a dévorés, et que le nôtre ne lira pas, même comme histoire des mœurs!

Eh bien! soyons braves : faisons-la

cette histoire de la petite société vicieuse du dix-huitième siècle. Montons en chaise à porteurs ou en vis-à-vis, et comme Angola ou quelque autre héros du temps, allons souper chez quelque belle marquise, ou médire chez Céliane. Venez, préparez votre manteau couleur de muraille, donnez congé à votre valet de chambre jusqu'à deux heures du matin; venez, la table est mise, le surtout est dressé, la maîtresse du logis est en peignoir; venez, et si vous voulez lui plaire, ayez bien soin de déchirer à belles dents ses bonnes amies, et de caresser son petit chien.

Je sens que vous êtes grave; c'est trop naturel, vous avez vingt ans déjà. Vous ne voudrez pas venir avec

nous autres vieillards de la régence, vous n'oserez jamais vous battre contre le guet, ou monter au balcon par l'échelle de cordes ; vous ne consentirez jamais à mettre des manchettes de dentelles ; vous tenez à votre habit noir et à votre bonne renommée ; vous êtes un gentilhomme constitutionnel, et vous, en cette qualité, vous méprisez les bougies de la petite maison et vous ne soupez pas. Pauvre jeune homme ! Il serait assis sur le sofa avec Zéphira ou Zulica pendant trois heures , qu'après trois heures le sofa n'aurait rien à raconter : pauvre jeune homme !

Disons pourtant , pour l'excuser quelque peu, le jeune homme de notre époque, que la faute n'en est

pas à lui tout entière. Depuis Crébillon le fils, les femmes ont changé si fort ! Elles ont banni les hommes de leur ruelle, elles ont muré la porte du boudoir ; l'oratoire est désert ; il n'y a plus de longues toilettes du matin, plus de chaises longues à midi et le soir. S'il y a encore une loge à l'Opéra, une loge par hasard, les femmes y vont toute simplement pour écouter ; puis elle rentrent, et à minuit tout repose chez elles. Dans un pareil état de vie, je désespère en vérité de vous faire comprendre Crébillon le fils !

Car le mérite de cet écrivain est une espèce de mérite qui échappe à tous les instincts, à toutes les passions, à toutes les oisivetés modernes. Son style n'est d'aucune école ; sa langue est une langue à part ; son

monde est un monde qui a vécu un jour : monde de luxe, de sommeil, de caquets, de mœurs vives et molles, de petits abbés et de petits chiens, et de petits marquis et de petites maîtresses, et de colonels dorés et de laquais hauts de six pieds ; c'est une île inconnue, une lagune, une tache, si vous voulez, sur le velours du dix-huitième siècle. Parler de cela littérairement, je ne saurais ; en parler historiquement, les dates manquent ; biographiquement, je ne sais rien de plus sur Crébillon fils que nos enfans n'en sauront peut-être sur moi qui vous parle, ou sur notre fécond et perpétuel romancier M. Dinocourt.

Je ferai comme je pourrai, je dirai ce que je sais. J'irai terre à terre et de sofa en sofa, et de comtesses en

duchesses. Fontenelle et Lamotte, héritiers du dix-septième siècle, comme les capitaines d'Alexandre furent les héritiers de la monarchie universelle, s'étaient renforcés en chemin de Crébillon, l'auteur de *Rhadamiste*. Crébillon, en attendant que Voltaire se mît à refaire toutes ses tragédies, faisait encore de la tragédie. Ce n'est pas mon affaire de vous parler de ce cœur singulier qui trouva *Rhadamiste* et qui a fait un *Catilina* que je trouve superbe malgré La Harpe. Cet homme, cet auteur du *Rhadamiste*, qui mourut pauvre, gentilhomme, qui fut censeur dans un temps où la place de censeur était une place comme une autre, a donné le jour à *Claude Prosper Jolyot de Crébillon*. Cet enfant qui, toute sa vie, a parlé



rêvait tout haut, qui se démenait à ses heures, qui écrivait comme un barbare, qui pensait comme Eschyle, qui était sale et enfumé, et qui, tout sale et enfumé qu'il était, allait se rouler sur l'ottomane de madame de Pompadour, qui l'embrassait pour l'amour du grec; c'était aussi un rêveur, un amoureux insatiable de gros romans: il les lisait et il les relisait, et quand les romans lui manquaient, il s'amusait à s'en faire à lui-même de très longs et de très sanglans: c'est peut-être la raison pour laquelle son fils en a fait de très musqués et de très courts.

Le fils s'est élevé ainsi et tout seul, au milieu de tous les débordemens de l'imagination de son père. A cette

d'ambre, et de soie, et de femmes, naquit, et grandit, et s'éleva au milieu d'une épaisse atmosphère de tabac, dans un grenier, esclave soumis aux chats criards, aux chiens estropiés, et aux corbeaux de son père.

Il entendit dès le berceau la muse tragique de la maison d'Atrée mugir à ses oreilles; il vit son honnête homme de père distiller le poison dans la coupe tragique, fouiller les entrailles sanglantes avec le poignard; il assista à ses luttes terribles et corps à corps avec Melpomène, comme on appelait encore la muse de la tragédie. Son père lui raconta en courant toutes ces fureurs; il prépara devant lui, et tout en dinant, les poisons les plus aigus. Jolyot de Crébillon, voyez-vous, c'était un bon homme, qui

rêvait tout haut, qui se démenait à ses heures, qui écrivait comme un barbare, qui pensait comme Eschyle, qui était sale et enfumé, et qui, tout sale et enfumé qu'il était, allait se rouler sur l'ottomane de madame de Pompadour, qui l'embrassait pour l'amour du grec; c'était aussi un rêveur, un amoureux insatiable de gros romans : il les lisait et il les relisait, et quand les romans lui manquaient, il s'amusait à s'en faire à lui-même de très longs et de très sanglans : c'est peut-être la raison pour laquelle son fils en a fait de très musqués et de très courts.

Le fils s'est élevé ainsi et tout seul, au milieu de tous les débordemens de l'imagination de son père. A cette

époque, un poète tragique était une chose si élevée qu'elle faisait peur : Crébillon fils eut peur, sans doute. Dans tout autre temps, cinquante ans plus tôt, il aurait fait de la pastorale; sous la maîtresse régnante il fit des contes, de petits contes bien jolis, bien fous, bien mignards, des contes de fées galantes, des contes de petits-mâtres, des contes de sultan imbécille, sans avoir peur de la Bastille, tant il savait Louis XV homme d'esprit! Ces petits livres, à peine fabriqués, allaient se poser sur les toilettes de la belle dame, et dans l'antichambre des caméristes; on lisait cela comme cela avait été fait, nonchalamment. C'est ainsi que les ames efféminées de ce siècle se reposaient dans

ce vice à fleur de peau, des brûlantes et galvaniques secousses produites dans les âmes par l'*Héloïse* ou la *Religieuse*, singuliers contre-poisons qui, au besoin, auraient empoisonné un peuple encore plus corrompu !

Comment ces petits contes d'hommes et de femmes qui se livrent à une mollesse plus qu'orientale s'introduisirent-ils en France ? Cela vint à la France d'un conte de Voltaire, de *Candide*, et d'un passage de *Candide* encore, le passage où Candide rattache la jarretière d'une belle dame pour un diamant ; ce passage frappa tellement les femmes d'alors, que toutes elles voulurent se faire rattacher leurs jarretières, et voilà pourquoi dans les mœurs, dans les livres et dans les

gravures du temps, vous trouvez toujours des femmes dans la posture de femmes qui ont perdu leur jarretière, et des hommes qui sont occupés à la rattacher et qui se hâtent lentement. La plus spirituelle était celle qui perdait sa jarretière le plus souvent; le plus heureux était celui qui en rattachait le plus.

Misérable occupation à laquelle le roi Louis XV a perdu la plus belle monarchie de l'univers!

Crébillon fils, le plus fécond historien de ces mesquins accidens de la société, a laissé plusieurs romans qu'il ne signait pas, qu'on datait de La Haye, d'Amsterdam, de Londres, de Maëstricht, de toutes les capitales de la littérature défendue. Aussi le

nombre et le titre de ces romans ne sont-ils pas bien certains. Toutefois voici combien j'ai compté de romans dans les œuvres complètes de notre auteur, imprimées à Maëstricht, chez Jean-Edme Dufour et Philippe Roux : *Lettres de la Marquise de *** au Comte de **** 2 vol. in-12.—*Tanzai et Néaadarné*, 2 vol. in-12.—*Les Égaremens du Cœur et de l'Esprit*, 3 parties in-12.—*Le Sopha*, 2 vol. in-12.—*Les Amours de Zeokinisul, roi des Kofirans*, 1 vol. in-12.—*Lettres Athéniennes*, 4 vol. in-12.—*Ah ! quel conte*, 2 vol. in-12.—*Les heureux Orphelins*, 2 vol. in-12.—*La nuit et le Moment*, 1 vol. in-12.—*Le Hasard du Coin de Feu*, 1 vol. in-12.—*Lettres de la duchesse de ****, etc., 2 vol. in-12.

Quelques uns lui attribuent les *Lettres de Ninon de Lenclos*; mais il nous semble qu'il n'y a à cela aucune nécessité.

Les romans de Crébillon fils peuvent se diviser en deux classes bien distinctes, les romans proprement dits et les gravelures. Dans le nombre des romans proprement dits, il faut ranger les *Heureux Orphelins*. C'est une histoire comme toutes les histoires romanesques. En 1688, un Anglais, nommé le chevalier Rutland, rencontre dans son parc deux jeunes enfans orphelins, frère et sœur, qu'il élève avec une sollicitude toute paternelle. Sa pupille se nomme Lucie; elle est si belle à seize ans, que le chevalier en devient éperdument amoureux. Lucie a peur de cet amour, et elle s'enfuit la

nuit dans la ville de Londres, où elle rencontre autant de dangers pour son innocence que Tom Jones en trouva pour la sienne. Le roman est entremêlé par les aventures d'un jeune lord très fat et très corrompu, à la mode des grands seigneurs français. Si Crébillon fils n'avait fait que ce genre de romans, nous ne nous en occuperions pas si long-temps.

Ce que j'appelle ses *gravelures* est frappé à un coin plus intéressant et plus neuf. *Le Hasard du coin du feu*, par exemple, est établi dès les premières pages comme une comédie de Molière. « La scène est à Paris, chez « Clélie, et l'action se passe presque « toute dans une de ces petites pièces « reculées que l'on nomme *boudoirs*.

« A l'ouverture de la scène , Clélie pa-
« raît couchée sur une chaise longue,
« sous des couvre-pieds d'édredon.
« Elle est en négligé, mais avec toute la
« parure et toute la recherche dont le
« négligé peut être susceptible. La
« marquise est auprès du feu , un
« grand écran devant elle , et brodant
« au tambour. »

INTERLOCUTEURS.

« Clélie, la Marquise, le Duc, Latour,
« valet de chambre de Clélie. »

Je ne sais si je me trompe, mais voilà plusieurs détails qui sont précieux pour l'histoire des mœurs. Le boudoir, la chaise longue et l'édredon, le négligé paré, le *grand* écran, le duc et le valet de chambre de madame, et puis cela commence par *un grand*

soupir, autre détail de costume. Je ne crois pas que de nos jours il y ait une conversation à quatre personnes qui commence par un soupir.

Clélie a boudé la veille un homme qu'elle regrette, et voilà pourquoi elle est couchée sur sa chaise longue, et elle s'entretient, avec un ami, de ses chagrins d'amour. Tout-à-coup entre le duc de Clevel, l'amant boudé. (*Il salue la marquise et lui baise fort tendrement la main.*) Après quoi il s'assied et il raconte qu'il vient de Versailles, qu'il faisait un *pavé affreux*, et que *ses chevaux se sont abattus vingt fois*; disant cela il s'approche du feu, puis il raconte un infidélité de madame de Valsy en faveur du petit *Frécourt*.

« LA MARQUISE : Mais ce petit Frécourt *avait quelqu'un*, ce me semble.

« LE DUC : Oui, une certaine madame Despré, cette grande femme qui n'a à faire nulle part, et que l'on trouve partout. »

Du petit Frécourt et de la grande Despré, on passe à *la petite marquise*, qui est désespérée d'avoir perdu *Plessac*, Plessac qui a pris *la grosse comtesse*. A ces nouvelles, la marquise a dit au duc : « — Est-ce là tout ce qui est arrivé en inconstances ? »

A quoi le duc répond : « — J'ai vu des semaines qui rapportaient bien davantage ; que voulez-vous ? tout dépérit. »

LATOÜR apporte une lettre de *la maréchale* : c'est la maréchale qui est

souffrante, et qui a fait appeler la marquise; la marquise est si bonne! Elle sort sur-le-champ; Clélie et le duc restent seuls quand on a *raccommodé* le lit.

Alors la conversation recommence sur de nouvelles galanteries. Le duc raconte à Clélie plusieurs de ses plus riantes aventures. D'abord, avec madame d'Obray, *un masque de doguin bien ignoble*; et puis cela est arrivé par la raison *qu'il y a de très grands généraux qui s'amuse à prendre des bicoques.*

« CLÉLIE : Et après madame d'Obray, je cherche à me souvenir quelle femme vous occupait.

« LE DUC : Tout ce que je me souviens, c'est que je faisais quelque

chose , mais j'aurais peine à vous dire tout d'un coup ce que c'était. »

Tout en parlant il arrive tant de distractions aux interlocuteurs , et des distractions si étranges , que je ne saurais les dire. A la fin , Clélie s'emporte tout de bon contre le duc et elle l'appelle *monstre* ; à quoi le duc répond :

— « Si ces sortes de familiarités n'étaient , comme vous le dites , permises qu'à l'amour , à quoi donc servirait l'amitié ? »

Et en effet tout le roman n'a pas d'autre but que de prouver catégoriquement tous les droits de l'amitié , et le duc pousse la démonstration aussi loin que possible. « Tout se
« passe des deux parts avec une cor-

« dialité sans exemple. Ensuite on
« vient annoncer à Clélie qu'on a
« servi. Les propos du souper ne de-
« vant rien avoir de bien piquant, ce
« n'est pas la peine de transporter nos
« lecteurs dans la salle à manger ;
« après le souper ils repassent dans le
« boudoir. »

Ainsi finit cette histoire , que je vous ai racontée aussi brièvement que possible, pour vous donner une idée de cette vie oisive, paresseuse, bavarde et gourmande que les beaux et les belles de ce temps-là menaient à Paris, après avoir fait leur cour à Versailles, le matin.

C'était à Paris que se trouvait toute la liberté du temps : le roi Louis XV

avait beau avoir des maîtresses et en changer souvent, la majesté royale portait avec elle une autorité qui allait jusqu'aux mœurs, en dépit de la conduite du monarque. Mais à Paris on était libre de toute censure, à la campagne encore plus qu'à Paris : il faut lire dans les *Confessions* quelle vie on menait à Montmorency, et cette foule de monde qui venait chez la maîtresse du lieu, appelée et retenue par le plaisir. Dans les mémoires de Diderot, récemment publiés, et auxquels on a fait trop peu d'attention, Diderot raconte d'une femme charmante les joyeux passe-temps à la campagne, les vives exclamations de la bonne madame d'Aine, les tours sans fin joués au petit abbé, ces admirables

indigestions , ces longs sommeils , cette infernale musique sur l'épinette , cette infatigable opposition au pouvoir et à l'église. Eh bien ! ces détails de la vie de campagne ne nous seraient pas parvenus dans les mémoires du temps , et peu s'en est fallu que nous n'eussions pas les mémoires de Diderot , que nous les retrouverions encore mot à mot dans un très joli roman de Crébillon , intitulé *la Nuit et le Moment*. La scène se passe à la campagne chez la comtesse Cidalise. La comtesse vient de se mettre au lit , il est une heure du matin ; du reste la compagnie est couchée , j'imagine. Ducs , marquises , chevaliers et comtesses , chacun s'est séparé après le brelan et le souper : tout à coup Cidalise voit

entrer Clitandre en robe de chambre.

« CICALISE : Ah ! bon Dieu ! Clitandre, quoi ! c'est vous ! »

A cette exclamation de Cicalise, vous croyez qu'elle s'étonne de l'heure, du moment et du costume où elle voit entrer Clitandre ? Pas du tout ; vous n'y êtes pas. Ce qui l'étonne, c'est que ce soit Clitandre qui entre et non pas un autre, aussi le lui dit-elle franchement. — « Je croyais avoir quelque raison de penser, Clitandre, que si vous vouliez bien aujourd'hui veiller avec quelqu'un, ce ne serait pas avec moi ; et, d'après les idées que j'avais, votre présence m'a étonnée. »

Cependant Clitandre, après un léger compliment, s'assied dans un fauteuil auprès du lit ; Cicalise reprend

la conversation.— « Quoi ! réellement, Clitandre, vous n'avez de rendez-vous avec personne ? » Ce qui prouve évidemment que rien n'était passé en usage, dans ces maisons-là, comme le rendez-vous.

Alors recommence à peu près la même conversation que tout-à-l'heure, dans le roman qui précède. Clitandre et Cidalise se parlent de leurs bonnes fortunes ; ils appellent Araminte cette *espèce*, ils parlent de Valère, d'Éraste, de Clélie, d'Oronte ; puis, comme Justine, la soubrette, est restée là, Clitandre se sert de ce prétexte pour se pencher à l'oreille de Cidalise : il s'approche de si près et il parle si bas que Cidalise renvoie Justine.

« **JUSTINE** : A quelle heure madame veut-elle qu'on entre demain ?

« **CIDALISE, embarrassée** : Mais voilà une singulière question ! A l'heure ordinaire apparemment. »

Vous n'imaginerez jamais la réponse de Justine.

Justine sort.

La conversation continue, l'absence de Justine a rendu Clitandre encore plus galant ; le madrigal est poussé dès l'abord un peu loin ; c'est toujours à propos d'Araminte. Il paraît que cette malheureuse marquise ou comtesse Araminte a été fort en avant dans les bonnes grâces de Clitandre ; il en parle d'une manière assez leste , et même ce qu'il en dit

exprime assez bien toute la galanterie du temps.

« Elle ne me touche pas, dit-il, mais elle me tente; je lui dis des choses très libres, elle les prend pour des galanteries.

« CICALISE, l'interrompant: Ah! grand Dieu! comment donc, Clitandre! les faits sont-ils bien tels que vous me les racontez?

« CLITANDRE: Ils sont si simples que je m'étonne que vous y trouviez de quoi faire une histoire. »

Cette dernière phrase pourrait servir de préface à tous les romans de Crébillon fils: ce qui s'y passe est d'une simplicité si nue, qu'on s'étonne que cela devienne une histoire. Les hommes triomphent si vite, et les femmes se

rendent si tôt dans ces romans, que toutes les idées reçues jusqu'alors sur la galanterie française et sur le roman français en sont étrangement dérangées. Qui aurait dit que nous en viendrions des romans de la Table-Ronde, ou seulement des romans de La Calprenède ou de mademoiselle Scudéry, à ces conversations en robe de chambre de taffetas, de ces passions éternelles à ces amusemens d'un jour ?

Oh ! s'il s'agissait ici d'une passion ordinaire, d'une licence ordinaire, et des peintures accoutumés de la passion quand elle est jeune, je me garderais bien de vous parler, même en coupant mon récit comme je fais, de toutes ces aventures. Toutes les fois qu'il y a passion véritable et bien sen-

tie, toutes les fois qu'il y a amour quelque part, ce n'est pas affaire de critique de venir relever des expressions qui se sentent et qui ne s'expliquent pas, de venir détailler un drame qui marche tout droit et tout seul à son but. Mais ici, si je vous arrête sur ces obscénités rendues plus obscènes par la gaze qui les couvre, c'est pour m'indigner avec vous de ce vice à froid et sans excuse qui fit un instant la joie et le délassement du dix-huitième siècle; c'est pour m'indigner avec vous contre ces femmes sans passion et sans amour qui ont gâté même le vice; c'est pour marquer d'un fer chaud ces élégans marquis, vieillards de dix-huit ans, aussi inhabiles à porter le nom de leurs pères qu'à se montrer leurs ri-

vaux en gloire et en amour ; c'est pour vous faire remarquer quelle distance il y a pour le bonheur des empires entre une femme et une autre femme , entre mademoiselle de la Vallière ou madame de Montespan et la jolie prostituée qui amusait les dernières années du roi Louis. Pourtant, il y a peu de distance ; c'est un **amant royal** et une **maîtresse royale** ; mais quelle différence , grand Dieu ! Le premier aimait avec passion des femmes dignes de lui , et il rencontre Racine pour célébrer ses amours ; le second aime avec vice et sans décence une femme vicieuse et sans cœur ; et, tout à coup voilà une littérature corrompue, énervée ; voilà de la très petite prose et de très petits vers ; voilà d'infames

livres vendus sous le manteau ; voilà les livres du marquis de Sade pour les grandes dames , et les romans de Crébillon fils pour les jeunes mariées ; livres obscènes également , qui surgissent tout à coup au milieu de la nation française , comme un commentaire nécessaire aux amours de son roi . La nation française se dégrade ; elle s'en va , le sein haletant de luxure , à travers toutes les exagérations du luxe ; pour lui plaire , les plus nobles esprits descendent à des témérités indignes de gens d'honneur et de goût . Voltaire , dans un poème étincelant de tout son génie et de tout son esprit , traîne dans la boue la pucelle d'Orléans , la noble fille ; Diderot , le bon philosophe , enthousiaste si bien fait pour la vertu ,

honnête homme d'un cœur si tendre, s'abaisse jusqu'à écrire les *Bijoux indiscrets*, stupide polissonnerie, indigne d'un écolier de quatrième élevé par les jésuites. Il n'y a pas jusqu'au grand président de Montesquieu lui-même, cette haute vertu, ce grand génie, cet immortel philosophe qui a compris tant de choses dans notre histoire si peu comprise, qui ne se soit amusé à écrire le *Temple de Gnide* et autres fadaïses où il y a des amours tout nus et des plaisirs qui sont éternels et qui volent avec des ailes. Aussi la nation française l'a chèrement payé ce moment de rut moral qui l'a saisie tout à coup. La politique la trouva tout ébranlée par le vice. Quand l'heure fut venue, le marquis

de Sade avait ouvert une large voie à Danton, et quand la royauté aux abois demanda secours à Mirabeau, Mirabeau, dévoré par le vice, succomba au moment où il allait sauver la royauté.

Il n'y a pas de grande nation possible avec les petits hommes, comme il n'y a pas de grands hommes assez grands pour lutter contre les petits écrits, quoi qu'en dise Beaumarchais.

Mais tous les romans de Crébillon fils ne sont pas de la force du roman dont je viens de vous parler. Tous les héros de notre romancier ne sont pas en robe de chambre de taffetas; il y en a en dentelle et en habit brodé, et suivis d'une nombreuse livrée : ceux-ci ne sont pas moins intéressans que

les autres. Entre le roman proprement dit et le roman graveleux, on peut placer plusieurs romans d'un genre mixte, composés à la fois d'aventures galantes et de réflexions sentimentales. Ce genre de roman donne une idée assez complète de la passion bâtarde des femmes de ce temps-là. Lisez les *Lettres de la marquise de N.... au comte de R...* La marquise est une femme bien mariée, qui rencontre le comte de R... dans le monde; elle lui écrit jour par jour, d'abord comme à un ami, ensuite comme à un amant: c'est un bavardage qui n'est pas sans quelques charmes pour ceux qui aiment à approfondir les petits faits de la petite littérature. On y trouve en outre plusieurs

détails de salon ou d'intérieur qui sont curieux ; voici la composition d'un salon à cette époque. « Nous fûmes hier chez la mère de mon mari. « Quelle compagnie ! Je n'avais pas « besoin de mauvaise humeur pour « la trouver insupportable. Tout le « monde y était d'une impudence et « d'une fatuité difficiles à imaginer. Le « fade marquis de..., moitié malade, « moitié amoureux, la grande mouche au front et le teint blafard, « marmottant un air d'opéra, regardait languissamment la prude madame de H..., qui, d'un air dévot et contrit, soupirait sensuellement pour le chevalier de M... qui, dans le même temps, disait des fadeurs respectueuses à la fille de la bigote.

« Madame... et mademoiselle..., cou-
« chées sur un canapé, s'occupaient à
« dire autant de mal des hommes que
« les hommes en pensent d'elles. Mon
« mari, penché nonchalamment, de-
« mandait, de la manière la plus mo-
« deste, à la douceuse madame de
« G.... les choses du monde qui le sont
« le moins. La précieuse L..., faute
« d'avoir quelqu'un qui lui demandât
« quelque chose, s'amusait à vanter
« les autres, dont le triste conseiller
« P... lui contestait le mérite. De R...
« faisait avec une admirable facilité
« des vers exécrables. Ma mère et celle
« de mon mari, tout en déchirant le
« prochain, s'écriaient sur les miséri-
« cordes de Dieu. Les autres jouaient. »

Un autre détail non moins pré-

cieux est celui-ci. La marquise raconte comment son mari, séparé d'elle depuis long-temps, suivant l'usage, a senti quelques velléités de se rapprocher d'elle : — « Mon mari est venu dans mon appartement avec un air nonchalant et douloureux ; il m'a demandé quelle mine je lui trouvais : je l'ai conduit à mon miroir, et se voyant les yeux vifs et le teint frais, cette découverte l'a mis en si belle humeur qu'il est resté à ma toilette, où il a été le plus aimable et le plus galant de tous les hommes. Ma toilette faite, il est sorti pour aller à la sienne, où je l'ai accompagné ; il s'est fait habiller avec toute la coquetterie d'une femme qui attend un amant chéri. J'ai loué ses agrémens, j'ai même mis la

main à sa toilette, et je l'ai tant assuré qu'il était charmant, qu'ils est décidé à aller chez votre cousine, où il passera la journée. » Belle conclusion d'un homme qui fait la cour à sa femme, et d'une femme qui fait la toilette de son mari ! Tout cela est écrit avec beaucoup de grâce, de légèreté et de naturel.

Ce roman , plus que les autres peut-être , est rempli de faits curieux. Madame est à sa toilette , entourée de téméraires : c'est Saint-Fe... , dont la gaiété l'amuse ; c'est P... , qui lui a donné un souper où elle a été de très mauvaise humeur ; ce sont de petits robins qui la *lorgnent impitoyablement*. Un autre jour elle apprend que son amant a mené à la campagne des

filles d'Opéra, et elle s'en console en pensant qu'il aura choisi les plus vertueuses. En ce temps-là, la fille d'Opéra jouait un très grand rôle : elle allait de pair avec la duchesse. Depuis qu'il n'y a plus de duchesse, il n'y a plus de danseuses : elles ont régné et elles se sont évanouies en même temps et le même jour.

Pour se venger des filles d'Opéra, la marquise écoute les galanteries du vieux marquis de..., paralytique, étique, asthmatique. Le marquis commence par lui envoyer mille sucreries, *et c'est l'allure de tous ces vieux séducteurs-là*; les sucreries sont accompagnées d'un billet cent fois plus fade, et la jeune marquise se moque du vieux marquis à mourir de rire. Bien-

tôt le mari de la marquise redevient amoureux de sa femme. Ici il y a une péripétie qui est la seule péripétie du roman , et je ne sais trop ce que ferait la marquise , si son mari ne revenait de lui-même à ses anciennes habitudes. Le roman finit comme tous les autres, par une séparation à l'amiable entre l'amant et la maîtresse. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que ces conclusions sont tout-à-fait opposées aux conclusions ordinaires.

Autrefois, roman ou drame, c'était toujours un amant qui voulait épouser sa maîtresse. Au temps de Crébillon, c'est toujours une femme mariée qui finit par se séparer de son amant, soit infidélité de celui-ci, soit dégoût de la dame, soit ennui, car la termi-

raison de ces histoires ressemble à une justice vengeresse. Vous voyez toujours l'ennui qui se glisse dans le monde, hôte inévitable de cette société oisive, exécuteur des hautes-œuvres des hautes amours de ce monde corrompu. C'est ainsi que, dans sa dernière lettre, la marquise écrit à son amant : « Depuis que vous êtes à la campagne il s'est passé à la ville des choses fort extraordinaires. M^{me} de... est devenue dévote ; I... est devenu libertin. L'une a quitté son amant, l'autre son bénéfice. Le comte de..., aussi désagréable que jamais, est accablé de bonnes fortunes ; et la jeune M^{me} de... se divertit à être amoureuse. La sèche marquise médit toujours, met toujours du blanc, joue

sans cesse, a conservé son goût pour le vin de Champagne, son teint couperosé, sa taille ridicule, son habil importun, sa vanité, ses vapeurs, son page et ses vieux amans; c'est une femme universelle, celle-là. Les infidélités courent à Paris prodigieusement, c'est comme une maladie épidémique; jamais les commerces amoureux n'ont été de si courte durée; soit que les faveurs se refusent avec trop d'opiniâtreté, ou qu'elles s'accordent trop promptement, *tout est fini en moins de quinze jours*. B... était avant-hier au service de M^{me} de..., aujourd'hui il ne lui est de rien; il est tout à la vieille comtesse. La vieille marquise de... s'est déchaînée contre nous; mais, sans la médisance, que

feraient donc ces courtisans inoccupés, ces femmes abandonnées par la galanterie, dévotes par nécessité, méchantes par tempérament, et médisantes par envie? Le petit de..., dites-vous, a tenu des propos insolens, et vous voulez l'en punir : laissez-le avec son fard, sa voix féminine, ses mœurs équivoques, être l'opprobre de Paris ; laissez-le vivre, c'est assez nous venger. »

Quels infames, quels horribles détails ! Quelle absurde et décrépète société ! Ici finissent les *Lettres du marquis de R...*

Montons encore l'échelle sociale d'un degré. De la marquise allons à la duchesse, du comte au duc. Les lettres de la duchesse de*** au duc de***

témoignent très fort de la puissance du rang à cette époque. A voir le titre de ces lettres et le plan de l'ouvrage, vous allez croire que c'est tout à fait le même ouvrage, et qu'entre *les lettres de la marquise et les lettres de la duchesse*, bavardage pour bavardage et sentiment pour sentiment, il ne doit y avoir que de très légères différences : détrompez-vous. A mesure que le rang de la dame devient plus élevé, le ton change, les faits prennent plus d'importance : on se sent dans une autre atmosphère. Ce n'est plus la simple maison de campagne de Cidalise; ce n'est plus Justine qui attendra que madame sonne ; c'est un château « avec tout le luxe imaginable, avec un « paysage d'une richesse et d'une va-

« riété singulières ; nous avons dans
« un parc d'une très grande étendue
« et admirablement planté, des prés
« et des fontaines, tout ce qui, dans ce
« genre, peut charmer les regards. »

Dans cette belle maison, madame la duchesse se livre à une occupation qui, dans ce temps-là, était pour une femme le *nec plus ultra* de la science ; « *elle étudie l'italien, cette agréable langue qu'elle a un peu trop négligée depuis son entrée dans le monde.* » Quant à la raison qui a fait entreprendre à madame la duchesse cette correspondance avec le duc, c'est tout simplement parce qu'il a plu au duc *de la consulter sur des affaires de cœur*, voilà tout. Ajoutons, quoique ce ne soit pas un trait caractéristique des

grandes dames, que toute cette correspondance de madame la duchesse est d'une innocence parfaite. Elle écrit au duc, il est vrai, mais elle ne le voit pas; elle l'aime peut-être, mais elle ne le lui dit pas une seule fois. Elle ne veut pas *avoir d'affaire* avec lui ni avec personne, et elle agit en conséquence : il lui suffit à elle du plaisir de *papoter*.

Papoter est un mot du XVIII^e siècle, que nous avons perdu je ne sais pourquoi. *Papoter*, c'est parler pour parler, c'est écrire pour écrire; les romans de Crébillon le fils sont un modèle de *papotage*. Papoter est un mot que je regrette beaucoup, et dont nous aurions aujourd'hui plus besoin que jamais.

Un beau jour madame la duchesse

écrit au duc à propos d'un mariage dont on parle dans le monde, « mademoiselle***, qui a déjà rejeté un nombre prodigieux de ducs, et qu'on lui offre avec ses qualités naturelles et acquises, et cinquante mille écus de rente d'entrée de jeu, sans compter qu'un jour elle en aura encore autant. » A cette nouvelle, la duchesse s'inquiète. Comment donc! M. le duc s'allierait-il à une petite fille dont le père n'a pas de nom! Et là dessus elle traite de Turc à Maure mademoiselle*** et ses cinquante mille écus de rente *d'entrée de jeu!* « Nous connaissons, dit-elle, vous et moi, des financiers avec lesquels des gens d'un certain ordre pourraient s'allier sans honte; mais aussi *c'est qu'ils ne sont que*

« *cela*. Mais lui ! (le père de la demoiselle aux cinquante mille écus) Ah !
« mon Dieu ! fi ! »

Or toute cette colère parce que le pauvre homme descend tout simplement *d'un comte du Saint-Empire romain !*

La société de ce temps-là était ainsi faite. Un roturier tout-à-fait avait plus de crédit qu'un noble manqué. Le roturier riche *n'était que cela*. A les lire avec soin, il y a beaucoup de traits de mœurs et pleins de vérité dans les romans de Crébillon.

La duchesse parle souvent et avec orgueil d'une princesse avec qui elle est liée. Elle a fait le Biribi de la princesse, et elle y a gagné *prodigieusement d'argent*. Même, à ce propos,

M^{me} la duchesse remarque avec une complaisance qui paraîtrait étrange à une autre époque, qu'elle est bien difficile à vivre et bien maussade, parce qu'elle n'aime « ni le jeu, ni *le vin*, ni la galanterie. »

Un autre jour, M^{me} la duchesse, et elle a cela de commun avec le marquis de R., écrit au duc sur *sa liaison avec une fille de spectacle*. Elle le félicite, non pas, cette fois, d'avoir choisi *la plus vertueuse*, mais d'avoir pris celle qui pouvait *lui faire plus d'honneur*. Vous remarquerez encore cette différence entre le comte de *** et le duc de ***, que le comte fait seulement une partie d'un jour à la campagne avec des filles d'Opéra, pendant que le duc, en sa qualité de duc,

prend tout-à-fait à loyer *la fille de spectacle*. Même on dit qu'il fait *des folies, et d'éclatantes folies* : privilège de duc. Huit jours après, il la chasse *avec éclat* ; autre privilège de duc ; et M^{me} la duchesse, apprenant cet éclat, le félicite d'avoir dépensé aussi peu *de soupirs et de diamans*.

Un autre jour , la chose est encore plus curieuse : le duc reçoit une lettre de la duchesse, dans laquelle elle lui apprend que M. l'abbé C^{***}, *aussi galant homme que bon écrivain, désire depuis long-temps l'Académie française avec la dernière vivacité*. M. l'abbé est sur le point de se mettre sur les rangs , mais il a appris que M. le duc désirait, lui aussi, l'Académie française. En conséquence, M. l'abbé dé-

clare qu'il se retire, ne voulant pas entraver les élections de M. le duc. A cette belle *nouvelle*, le duc est fort mécontent de l'impertinence de l'abbé; il déclare qu'il lui laisse courir tout seul l'Académie, et qu'il n'est pas tenté pour sa part d'ajouter à ses titres le titre : *Un des quarante de l'Académie française*.

Une autre circonstance à remarquer, ce sont les ravages de la petite vérole dans ce monde d'opulens et de riches. La petite vérole s'attache impitoyablement à ces beaux visages; elle sillonne ces joues si fraîches, elle grossit ces lèvres si roses, elle rougit ces yeux si tendres et si vifs; la petite vérole est la triste préoccupation de toutes ces jeunes et belles femmes;

elle est leur unique inquiétude, leur unique souci; elle les trouble dans leurs fêtes, elle les saisit au plus fort de leurs plaisirs, elle sert de châti-ment à leurs vices; la petite vérole, c'est le seul épouvantail de ce siècle qui ne savait rien prévoir et qui était si près d'une révolution.

Plusieurs autres incidens de la vie de la duchesse qui vous paraîtront oiseux, m'ont paru, à moi, très dignes de remarque. M^{me} la duchesse va en poste à la campagne; la duchesse parle au ministre et lui fait demander une compagnie pour son petit cousin; la duchesse va à l'Opéra avec un gros seigneur de la cour. Même, à propos du petit cousin et de l'Opéra, M^{me} la duchesse écrit trois à quatre pages

qui me paraissent pleines d'esprit.

« A l'Opéra, dit-elle, j'ai rendu à
« M. de *** toutes les galanteries qu'il
« m'a faites. Sa divinité sautillait maus-
« sadement dans un des recoins du
« ballet, et je n'ai eu garde de man-
« quer de la trouver charmante, et de
« demander très sérieusement pour-
« quoi l'on faisait à la fille de l'Opéra
« qui annonce le plus de graces, l'in-
« justice de ne pas lui faire danser
« d'entrée seule? » N'aimez-vous pas
beaucoup cette fille d'Opéra qui *danse*
maussadement dans un coin du bal-
let?

Quant au petit cousin, M^{me} la du-
chesse n'est guère plus indulgente
pour ses amours qu'elle ne l'est pour
les amours de M. de ***. Voici com-

ment le petit cousin, qui du reste a de très belles dispositions, fait les premiers pas de la carrière de la galanterie qu'il est destiné à parcourir :

« Cette vilaine bête (la duchesse
« parle d'une femme de ses amies) est
« arrivée hier comme nous allions à la
« promenade; ses regards se sont tout
« de suite portés sur le petit comte, et
« tout de suite aussi le coup de fou-
« dre. Le souper n'a pas été moins
« tendre que la promenade : des mi-
« nes, des distractions, des soupirs,
« des chuchottages, l'oubli le plus
« scandaleux de soi-même et des au-
« tres; de petites rigueurs suivies de
« petites faveurs qui les démentaient,
« que sais-je, moi? Après souper, une
« partie de *comète* à eux deux, des

« *souris*, des reproches de part et
« d'autre de ne savoir ce qu'on y fai-
« sait : enfin

Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

« J'ignore combien de temps le pe-
« tit traître est resté hier au soir à la
« toilette de sa dame, ni combien d'ins-
« tans il a passé ce matin auprès d'elle;
« mais ce n'est que fort tard qu'il est
« venu me faire sa cour ; et de deux
« choses l'une : ou toutes les règles de
« la métomoscopie sont fausses, ou l'on
« ne lui a pas fait essuyer des cruau-
« tés bien grandes. En douze heures !
« Comprenez-vous bien cela ? Ah, oui,
« et de reste ! Elle ne savait pas seule-
« ment son nom ! La voilà bien tombée !
« Elle nous quitte ce soir, et lui demain ;

« ils ont pris cet arrangement pour
« n'avoir pas l'air de s'en retourner en-
« semble à Paris : il faut convenir qu'ils
« ont bien perfectionné la décence. »

Je n'ai rien à ajouter à ce récit sans fard. Seulement vous remarquerez, dans toutes ces descriptions d'un jeune homme amoureux d'une femme qui a au moins trente ans, les premières ébauches du Chérubin de Beaumarchais. Il est encore un livre que je suis bien forcé de citer à ce propos, et que vous n'avez pas lu sans doute, c'est le roman de Louvet. Ce Faublas qui a fait tourner les têtes depuis 89 jusqu'au Directoire, vous le retrouvez tout entier avec ses mœurs, et son monde, et ses aventures galantes, tout entier dans Crébillon fils.

C'est le même jargon, le même laisser-aller, le même sentiment exagéré de l'amour. Seulement, aux aventures multipliées du héros de Louvet, je préfère, comme étude de mœurs, le babil inépuisable des héros de Crébillon fils.

Puisque nous y sommes, et qu'une première fois pour toutes nous parlons de ce romancier inconnu aujourd'hui, parlons-en jusqu'au bout pour ne plus y revenir. Je retrouve non loin de l'histoire du petit coucher une description de petit lever, qui n'est pas à dédaigner et que je transcris textuellement.

« J'étais à peine éveillée, que cet
« épouvantable comte s'est présenté
« à ma porte. Comme mes gens savent

« que je ne reçois de visite que de-
« bout, ils lui ont dit qu'il fallait qu'il
« choisît un autre instant pour me
« voir. M. le comte a pris le parti de se
« retirer en disant *que j'avais des*
« *mœurs bien gothiques*. Je le laissai
« dire. Le privilège de me voir dans
« mon lit n'appartient qu'à M. de Cer-
« cey; et n'allez pas croire, s'il vous
« plaît, que ce que j'en fais vienne de
« la crainte ou de la certitude que j'ai
« de n'être pas bien en bonnet de
« nuit. M. de*** lui-même m'a dit (vous
« voyez, quoi qu'en dise madame
« de***, qu'il y en a un autre que M. de
« Cerçey) que j'y suis on ne peut pas
« plus jolie; et quand on a sur ces
« sortes de choses le suffrage d'un
« mari qui, de plus, n'est pas amou-

«reux, il me semble que l'on peut,
«sans inquiétude, se montrer dans
«le plus grand négligé.»

On croit entendre une histoire de
l'autre monde ! *le Bonnet de nuit*. Les
gens qui savent que madame ne re-
çoit *que debout* ces visites de ruelles,
qu'est-ce que cela, mon Dieu ! et dans
quel pays ces choses-là se permet-
tent-elles ? Les étrangers doivent com-
prendre avec bien de la peine ces
espèces de mœurs.

Je me suis trop étendu sur les
lettres de madame la duchesse de ***,
pour ne pas vous dire comment finit
cette intrigue. Madame la duchesse
de ***, moins faible que madame la
marquise de ***, ne cède pas à l'amour
du duc. Elle sauve sa vertu. Il est vrai

qu'elle a découvert une intrigue du duc avec madame de L^{***}, la même qui a fait l'éducation du petit cousin. Madame la duchesse, pleine de chagrins et devenue veuve, se retire dans une de ses terres. Cinquante ans plus tôt elle se serait retirée dans un couvent. A ce dénouement si chaste, il faut reconnaître la présence du roman de Clarisse, par Richardson, qui paraissait en France, qui y était tout nouveau, et qui forçait à son insu Crébillon lui-même à dénouer une intrigue d'amour sans la pousser aux dernières conséquences. Richardson n'a pas eu de plus beau triomphe que celui-là.

Cette duchesse est la première femme tant soit peu honnête et dé-

cente que nous ait montrée Crébillon jusqu'à présent : c'était là, je l'avoue, un de ses grands crimes. Intrépide historien des petits vices de cette époque, il n'a pas su saisir une seule de ses beautés. De toutes ces femmes qui s'agitaient dans ce monde frivole, assistant en souriant à la chute de cette monarchie si bien faite pour les femmes, et qui ne leur sera jamais rendue, Crébillon n'a vu que les plus perverses. Les scandales l'ont occupé exclusivement, les chastes et les belles lui ont échappé. A le lire, à lire J.-J. Rousseau lui-même, à lire Voltaire, à lire Diderot, à les lire tous, on dirait que le dix-huitième siècle tout entier était un siècle de courtisanes. Il est impossible de flétrir les

femmes comme ces gens-là les ont flétris sans le vouloir. Pourtant, quelque chose nous dit à nous qu'il y avait parmi ces femmes de grandes et généreuses vertus. Comme elles sont mortes, ces femmes, quand la terreur est venue les surprendre au milieu de leurs grandeurs! Comme elles sont tombées chastement, arrangeant leur robe avec décence, et rougissant jusqu'au blanc des yeux de montrer leur col nu au bourreau! Comment tout à coup, et d'un jour à l'autre, tant d'héroïsme aurait-il remplacé des mœurs si lâches? Comment tant de vertus se seraient-elles fait jour parmi tant de vices? Comment, si en effet la vieille aristocratie de France eût été aussi souillée que vous le dites dans vos

romans et dans vos drames, cette aristocratie, surtout les femmes, se serait-elle trouvée tout de suite et sans effort au niveau de son ancienne gloire? Non, non, non! cela n'est pas possible. Le vice n'était pas aussi général que vous le faites. Les héroïnes de ces romans ne sont que des exceptions effrontées à la règle générale; votre vice est trop nu et trop insipide pour que nous y croyions. D'ailleurs, auriez-vous dit vrai, 93 et ses cachots infects suffiraient encore pour absoudre le règne de Louis XV et ses boudoirs parfumés.

Une seule fois, et dans un livre qui pouvait être un beau livre, mais qu'il a manqué comme tout ce qu'il a fait, Crébillon a tenté de nous représenter

une jeune et jolie personne de la société d'autrefois. Élegante, jolie, bien faite, spirituelle, riieuse, pleine de noblesse, héritière d'un grand nom, et pure comme une jeune fille du dix-septième siècle, cette aimable personne s'appelle mademoiselle de Théville : c'est un nom que je n'ai jamais oublié, tant celle qui le porte fait un charmant contraste avec tous les personnages des autres romans. Le héros du livre est partagé entre mademoiselle de Théville et mademoiselle de Lursay. Son cœur s'égare avec l'une, sa raison avec l'autre; elles sont aimables et bonnes toutes deux, mademoiselle de Théville plus que madame de Lursay. Dans un des chapitres de ce livre, nous trouvons une apologie

très gravement écrite des petites maisons : j'ai besoin de dire qu'il ne s'agit ici ni de mademoiselle de Théville, ni de madame de Lursay.

« N'est-ce pas dans une petite maison, dit Versac, qu'on soupe sans scandale tête à tête ? Et peut-on, sans cette ressource, former un engagement ? N'en sont-elles pas même un des principaux articles ? Une femme qui se respecte, c'est-à-dire qui, avec le cœur tendre ou l'esprit libertin, veut cacher sa faiblesse ou ses sottises, peut-elle en imposer sans le secours d'une petite maison ? Eh quoi de plus pur, de moins interrompu, de plus ignoré que les plaisirs qu'on y goûte ? Tous deux sous traits à une pompe embarrassante,

« arrachés de ces appartemens somp-
« tueux où l'amour querelle ou languit
« sans cesse, c'est dans une petite
« maison qu'on le réveille ou qu'on
« le retrouve; c'est sous son humble
« toit que l'on sent renaître ces désirs
« étouffés dans le monde par la dissi-
« pation, et qu'on les satisfait sans les
« perdre. »

Le même Versac, qui parle assez spirituellement, définit en ces termes le ton de la bonne compagnie, dans lequel il est passé maître; sa définition ne laisse rien à désirer :

« Une négligence dans le maintien,
« qui, chez les femmes, aille jusqu'à
« l'indécence, et passe chez nous ce
« qu'on appelle aisance et liberté;
« tons et manières affectés, soit dans

« la vivacité, soit dans la langueur;
« l'esprit frivole et méchant; un dis-
« cours entortillé; voilà ce qui, ou je
« me trompe fort, compose aujour-
« d'hui le ton de la bonne compa-
« gnie. »

Et plus bas :

« Les gens du bon ton laissent au
« vulgaire le soin de penser et la
« crainte de penser faux. Ne rien sa-
« voir et décider de tout, parler tou-
« jours sans se rien dire, quelques mots
« favoris, quelques tours précieux,
« quelques exclamations, de fades sou-
« rires, de petits airs fins, tiennent
« lieu de conversation. Dissserter sans
« raisonner, voilà le sublime de bon
« ton. Oui, les conversations, pour
« être vives, ne sauraient être assez

« peu suivies. Il faut que quelqu'un
« qui parle guerre se laisse interrom-
« pre par une femme qui veut parler
« sentiment; que celle-ci se taise au
« milieu de son discours pour écouter
« un couplet galamment obscène; que
« celui ou celle qui le chante cède, au
« grand regret de tout le monde, la
« place à un fragment de morale qu'on
« se hâte d'interrompre pour ne rien
« perdre d'une histoire médisante qui
« est coupée par des réflexions usées
« ou fausses sur la poésie et la musi-
« que, qui disparaissent peu à peu, et
« sont suivies par des idées politiques
« sur le gouvernement, que le récit
« de quelques coups singuliers arrivés
» au jeu abrègent dans le temps qu'on
« y compte le moins, et qu'enfin un

« petit-maître, après y avoir long-
« temps rêvé, traverse le cercle, dé-
« range tout, pour aller dire à une
« femme qui est loin de lui, qu'elle n'a
« pas assez de rouge ou qu'elle est
« belle comme un ange. »

Je vous demande pardon de cette phrase à perdre haleine, qui me paraît assez habile cependant, malgré toute sa longueur.

Si l'on me demandait quel est le roman le plus raisonnable de Crébillon fils, je répondrais sans hésiter : *les Égaremens du Cœur et de l'Esprit*.

Il est vrai que personne ne songera à me l'adresser, cette oiseuse question, par les romans qui courent. A quoi bon relire les vieux romans, quand chaque jour en voit éclore de nouveaux ?

C'est bien assez que vous soyiez revenu un instant avec moi vers les amours qui ne sont plus. Ainsi donc, et pour n'y plus revenir, achevons notre galante entreprise. Parcourons jusqu'au dernier recoin de nos boudoirs. Un jour de plaisir et d'aimable philosophie en peignoir et en robe de chambre, ce sera autant de pris sur l'ennemi.

Au temps où écrivait Crébillon fils, c'était la mode en France, c'est-à-dire à Paris, qui était toute la France, de jurer beaucoup par la Grèce. Voltaire s'était avisé de nous comparer à des Athéniens ; il n'était pas de jeune courtisan qui ne se crût un Alcibiade, et qui ne prît sa maîtresse pour Aspasia. Jamais époque moins savante

ne fit un plus grand abus de l'antiquité grecque. C'était quelque chose de si ravissant, à les entendre, que cette société de l'Attique où les courtisanes jouaient le grand rôle, gardant pour elles la politique, la poésie et le plaisir, laissant le reste aux autres femmes ! Un instant donc Aspasia fut aussi fort à la mode que M^{me} de Pompadour elle-même ; Alcibiade balança le duc de Richelieu. Insigne honneur pour Alcibiade !

C'est donc à cette grave étude de l'antiquité grecque, considérée sous ce chaste et noble aspect, que nous devons les *Lettres athéniennes* de Crébillon fils. Il y a quelque part, dans Shakspeare, un *Duc d'Athènes*. Alcibiade, dans le roman dont je parle,

est tout à fait ce *duc d'Athènes*. Le roman est encore un roman par lettres; Alcibiade est le héros de ce livre. Alcibiade, qui fut pendant vingt ans le type d'un élégant Parisien; Alcibiade, dont nos grandes dames avaient fait un mousquetaire tout au moins, Crébillon fils s'est chargé de l'habiller et de le faire parler à la dernière mode. C'était bien la peine, ô mon jeune héros, de couper la belle queue de votre chien pour qu'on ne parlât pas de vous!

Alcibiade a vu au bras de Périclès sans doute, ou dans quelque salon d'Athènes, assise sur un *sopha*, la belle et célèbre Aspasia. Il a été à sa toilette, il l'a conduite à l'Opéra, il a fait pour lui plaire tout ce que faisait Clitandre

tout à l'heure pour plaire à sa belle marquise. Que va devenir la passion d'Alcibiade ? Grande question , qui n'inquiète pas un instant son véridique historien , Crébillon fils.

Sans doute , il y a loin du roman français à la passion grecque ; mais cela n'est pas sans intérêt de voir une passion grecque vêtue à la mode de Louis XV ; mais on n'est pas fâché de savoir où en sont venues les études sévères du dix-septième siècle. Faisons cet essai si vous voulez ; nous nous trouverons peut-être moins ignorans après cela.

D'ailleurs , je vous épargne tous les préliminaires. Entrons donc de suite dans la vie intérieure d'Alcibiade. Il fait un grand commerce de chiens ,

de femmes et de chevaux ; il vend ses chevaux à Callicrate son ami ; il donne pour rien sa maîtresse Diotime à Axiochus son ami : c'est un homme qui connaît le prix des choses. « Il y a
« plus d'un mois , lui écrit Axiochus ,
« que vous m'aviez promis de me cé-
« der Diotime ; je l'ai attaquée en con-
« séquence , et à présent voilà que
« vous la gardez pour vous ; Alcibiade,
« vous auriez bien dû me sauver
« l'humiliation de soupirer pour elle
« si infructueusement. » Les plaintes
du *comte* Axiochus sont très longues ;
à quoi le *duc* Alcibiade répond en
parfait logicien :

« Autrefois, je croyais qu'il n'y allait
« pas moins de mon honneur à quitter
« toutes les femmes qu'à les soumettre ;

« mais depuis , mieux éclairé sur mes
« propres intérêts , je ménage leur
« amour-propre , tant je sais jusqu'à
« quel point elles peuvent influencer sur
« notre réputation ! » Toute la lettre
est sur le même ton , et , bien qu'elle
n'ait pas de date , on peut juger , à la
gravité du style , que le héros entrait
dans l'âge de raison , entre dix-sept et
dix-huit ans , pour le moins.

« En revanche , ajoute-t-il , je vous
« abandonne Némée. »

Et sous le même pli , en effet , Alci-
biade écrit à Némée :

« Ma chère Némée , il m'est impos-
« sible de souper avec vous ce soir.
« Mais , en revanche , veuillez agréer
« qu'un de mes plus intimes amis aille
« vous dédommager de mon absence.

« Armez vos charmes de tout ce que
« la parure peut offrir de plus sédui-
« sant ; vous me verrez aussi recon-
« naissant de tout ce que vous ferez
« pour lui que si vous le faisiez pour
« moi-même. Adieu. »

A quoi Némée répond (elle est si bonne, Némée!) :

« Qu'il vienne donc cet Axiochus ;
« ne craignez rien pour lui de mes
« rigueurs ! Je vous envoie des parfums
« que je viens de recevoir du satrape
« de Phrygie ; vous verrez, en les es-
« sayant que je puis me passer des
« vôtres. »

Axiochus, qui a porté la lettre à Némée, et apporté les parfums du satrape à Alcibiade, redemande toujours Diotime. Alcibiade consent enfin

à lui donner aussi Diotime. En conséquence, à son dernier rendez-vous au Céramique, il a fort mal traité Diotime. « Elle était si désespérée et même
« (ce qui me donne pour vous les
« plus grandes espérances) si humiliée
« à aimer un homme si peu fait pour
« son cœur, que je ne doute pas qu'elle
« n'ait formé la résolution de ne me
« revoir jamais. » Puis Alcibiade ajoute plus bas une maxime que je recommande aux amoureux : *Que les femmes fières sont commodes pour les inconstans*; et le soir même, comme la nuit est peu avancée, et que notre héros veut se distraire : « Il était de si bonne
« humeur, dit-il, que, pour égayer le
« reste de la nuit, j'ai envoyé prier
« Ampèlès de venir au Céramique; et

« effectivement elle n'a pas fait plus
« de façon pour s'y rendre que je
« n'en faisais pour l'y inviter. C'est
« une femme charmante! Figurez-vous
« qu'auprès d'elle Glycère même a
« des mœurs! Tout en soupant avec
« moi, Ampélès m'a dit avec tant d'ar-
« deur qu'elle trouve Thragylle fort
« aimable, que j'ai été obligé d'en-
« voyer chercher Thragylle pour sou-
« per avec nous! »

Ainsi donc, non content de donner Némée et Diotime à Axiochus, voilà Alcibiade qui donne son ami Thragylle à sa maîtresse Ampélès: on n'est pas plus accommodant que notre héros.

Poursuivons. Et si vous me demandez pourquoi je me complais à entamer de pareilles citations, je vous

prierai d'être tranquille; ceci est une étude historique, et non pas une distraction malséante. Je veux arriver, à la suite de ces citations, à une conclusion morale qui me les fera toutes pardonner. Poursuivons donc.

Quand il a bien fait les affaires de ses amis, Alcibiade pense à faire les siennes. Il écrit à Périclès après avoir écrit à Axiochus; il discute avec Aspasia après avoir soupé avec Ampélès; rien n'est amusant comme la prétention politique de cette époque d'affaires et de plaisir. En ce temps-là on courait avec autant d'ardeur le pouvoir et l'amour; on aimait presque autant enlever un ministère qu'une femme; on faisait assaut de bonnes fortunes de boudoir et d'antichambre.

A un de ces assauts de ministère, Périclès est vaincu; *le peuple le dépose*, comme il dit. Alors Alcibiade écrit au grand homme *déposé* : « J'ai donné
« l'ordre à Timagènes, mon intendant,
« de vous fournir tout l'argent dont
« vous aurez besoin. » — Et voilà comment nous comprenions alors la politique et les amours des Athéniens!

A peine Périclès *a-t-il succombé*, qu'Alcibiade se présente pour le remplacer. Les partis balancent longtemps entre Alcibiade et Cléon. A la fin Cléon l'emporte, Cléon est nommé chef de la république. « L'unique res-
« source qui me reste actuellement, dit
« Alcibiade, est de lui susciter dans
« son administration le plus de tra-
« verses qu'il me sera possible. » Ad-

mirablement conclu ! Voilà Crébillou fils qui devine d'un seul coup, et à cent ans de distance, les plus fortes finesses du gouvernement constitutionnel.

Cependant sa correspondance avec Némée continue ; son ambition ne nuit pas à son amour ; ses déceptions politiques n'ôtent rien à ses bonnes fortunes. Il aime Théophanie, il aime Psannis, il rend Cléon amoureux de Némée pour se venger de Cléon, qui l'a emporté sur lui dans le gouvernement des affaires. Némée, pour faire plaisir à Alcibiade, consent à recevoir Cléon, comme elle a consenti à recevoir Axiochus. Et en effet cet imbécille de Cléon se rend chez Némée. Némée dérobe à Cléon tous ses secrets,

puis elle le congédie brusquement. Cléon, furieux, fait un procès à Némée, l'accusant d'avoir outragé les dieux ! Némée comparait devant les juges ; elle comparait elle-même ; elle montre les lettres de Cléon, Cléon est confondu. Némée revient triomphante chez elle. A présent Alcibiade n'a plus qu'à se mettre à la place de Cléon, qui est perdu dans l'opinion publique. Il paraît qu'on parlait déjà de l'opinion publique sous madame de Pompadour !

Certainement, s'il ne s'agissait ici que d'un roman purement grec, j'aurais tort de vous arrêter si long-temps. Mais quand on songe qu'il s'agit en effet de la société française, de l'aristocratie française, des grands sei-

gneurs et des grandes dames de Paris, et des intrigues de la cour de Versailles; quand on songe que le plus important royaume de l'Europe a été gouverné pendant trente ans au milieu de cette dissolution dans les mœurs et de cette frivolité dans les esprits; quand on sait qu'il y avait presque sur le trône des femmes qui ne valaient pas Némée, et des hommes moins grands politiques que l'Alcibiade de Crébillon fils, chacune des circonstances les plus puériles de ce roman frivole acquiert aux yeux du critique une grande importance et un intérêt tout à fait historique.

Dans mes articles précédens, je vous ai déjà donné bien des portraits de femmes : en voici encore quelques

uns. Je ne puis résister à l'envie de les transcrire, ne fût-ce que pour démontrer la supériorité du siècle passé sur le nôtre dans la connaissance des femmes. Prenez tous les romans qu'on a faits depuis dix ans, toutes les héroïnes se ressemblent; dans Walter Scott lui-même, toutes les jeunes filles ont la même figure; dans Crébillon fils, au contraire, il n'y en a pas une de ces femmes qui ressemble à l'autre. J'imagine que le seul privilège que le vice donne aux femmes (et c'est ce qui explique leur séduction), c'est de ne pas se ressembler.

« Tharzétée à du sentiment, à l'en
« croire, mais malheur à ceux qui ne
« lui offriraient que du sentiment! On
« peut s'arranger avec elle en moins

« d'un jour, et y tenir toute une se-
« maine.

« Ampélès, pour la sottise et la beau-
« té, est le chef-d'œuvre de la nature.
« On a cet avantage avec elle, c'est
« qu'on lui trouve toujours la tête
« toute tournée.

« Pholoé ne tient ni à l'amour ni à
« la constance, il s'agit de la faire sou-
« rire; elle est à vous jusqu'au lende-
« main.

« Cyane, tout au rebours; elle aime
« le désespoir, il faut pleurer avec
« elle, seulement on trouve toujours
« que c'est du désespoir perdu.

« Thrazylée est fausse, affectée, mi-
« naudière, et si belle, qu'on ne s'en-
« nuie avec elle que la moitié du
« temps.

« Callipide est un digne objet d'é-
« tude; il faut la voir pour savoir jus-
« qu'où une femme peut porter l'au-
« dace dans le vice.

« Hégéside est sèche, dédaigneuse
« et fantasque; si elle vous aime, elle
« ne saura jamais se dire à elle-même
« pourquoi.

« Haxidia, froide et sensible, mo-
« notone et variée, très amusante,
« pourvu qu'on ne s'y intéresse que
« jusqu'à un certain point.

« Théanée est douce et naïve. Il n'y
« avait pas de femme plus spirituelle
« avant qu'elle voulût avoir de l'es-
« prit. »

Je ne sais pas si je m'abuse, mais il
y a dans ces portraits d'un seul jet,
une variété et une netteté qui ne dépa-

reraient pas les longs portraits de La Bruyère, et qui étaient plus difficiles à faire sans contredit.

Cependant Alcibiade porte toujours la même dissipation dans les affaires et dans les plaisirs. Il gouverne la république du milieu des banquets, il est plus que jamais occupé de femmes et de festins ; aussi les affaires vont-elles en empirant. « Nous venons de
« perdre, écrit-il dans ses dernières
« lettres, une place forte et un bon
« citoyen, Amphipolis et Thucydide ;
« le peuple est malheureux et se
« plaint ; les Lacédémoniens devien-
« nent inquiétans de jour en jour.
« Notre général Brasidas a été battu
« par Euclès, le général ennemi ; l'in-
« grate Némée me quitte pour Cléo-

« phon ; l'ennemi me tue, le désordre
« tue la république : elle et moi nous
« sommes en butte aux créanciers. »

Ainsi finissent les *Lettres athéniennes*. Aux noms près, vous croyez lire l'histoire de France. Singulière destinée de la Grèce en France. Sous Louis XIV, la Grèce sert à faire le *Télémaque*, innocent et mauvais roman politique qui alluma la colère du grand roi ; sous Louis XV, la Grèce inspire les *Lettres athéniennes*, roman politique aussi, roman frondeur à force de naïveté dans les détails, roman cruel qui met à nu, sans le vouloir et sans le savoir, les plaies honteuses de cette société perdue ; et cependant l'ombrageux Louis XV ne s'effarouche pas des *Lettres athéniennes*.

nes. Personne, dans le monde d'alors, n'y comprend un seul mot, pas même l'auteur qui les a faites. Bien plus, toute cette jeune noblesse s'en va dans la ville, redressant son manteau et disant à qui veut l'entendre : *Regardez comme nous sommes Athéniens !*

Ainsi donc, Crébillon fils a fait un roman politique ! Qui l'aurait dit ?

Crébillon fils raconte quelque part une histoire qui aurait bien terminé son roman :

Cléon s'en va sur la place publique; le peuple est assemblé pour délibérer sur la paix ou sur la guerre. « Athéniens, dit-il, nous devons aujourd'hui nous entretenir des affaires de la république; mais j'avais oublié que je donnais à dîner aujourd'hui à quel-

ques amis. Mon repas est prêt, le vin est tiré et dans la glace ; mon repas et mon vin ne peuvent pas attendre, remettons les affaires sérieuses à demain ! »

Et l'assemblée d'applaudir !

Louis XV n'eût pas mieux dit, et la France n'a pas fait autrement. Pauvre France !

Ici finit ma tâche. Crébillon fils a fait d'autres livres dont je ne veux pas parler, moins encore par respect pour le lecteur, que parce que la chose est inutile. Nous avons trouvé assez de détails de mœurs dans ces romans ; nous avons recueilli assez de modes bizarres, assez de jargon prétentieux et sentimental, assez de couleur rose et fade, pour composer un portrait

quelque peu ressemblant de cette immorale société. Elle est assez nue comme cela à nos yeux, nous ne voulons pas en voir d'avantage. Nous ne voulons pas arracher la dernière gaze qui couvre cette littérature fardée : c'est une mode passée et finie aujourd'hui ; les laquais eux-mêmes ne lisent plus les livres obscènes, c'est une littérature morte heureusement, et qui a porté de triste fruits !

Nous ne parlerons donc pas *du Sopha*, dont la donnée n'est guère plus mauvaise que celle d'un autre roman intitulé : *Ah ! quel Conte ! Le Sopha* est un livre de beaucoup de réputation. De tous les romans de Crébillon fils, c'est celui dont on parle le plus, sans l'avoir lu plus que les autres. *Ah !*

quel Conte! est un roman en deux volumes, que je préfère de beaucoup *au Sopha*. Le récit est vif, animé, spirituel. Le héros du livre est un sultan imbécille qui jase avec ses femmes, héros voluptueux et flaneur qui aime avant tout les histoires et le repos, et dont Louis XV ne s'est pas du tout offensé, tant c'était un roi d'esprit.

Cependant, pour éviter à notre auteur des reproches plus graves que ceux que je lui adresse ici, je dois dire que la licence de ses livres est la faute de son époque et non pas de la sienne. Malgré les citations que vous avez lues, et malgré tout ce que j'ai passé sous silence, les romans de Crébillon fils sont les romans les plus chastes de leur époque. Ce qui s'est

fabriqué et ce qui s'est consommé de livres immondes en ce temps-là, fait frémir ! La langue, le goût, les mœurs, l'esprit public, le respect du jeune âge, le cœur et l'ame de la nature, par la prose, par les vers, par les romans, par la gravure, par l'allusion, par tous les moyens que le vice blâsé puisse imaginer, ont été outragés indignement à cette époque. A cette époque, les plus beaux esprits se faisaient un jeu de l'immoralité. A cette époque, il y avait à la Bastille des hommes d'un grand nom et d'une grande puissance, hélas ! tout nus, livrés aux assauts de la passion brutale, mordant leur table de travail, dévorés par le sang, qui écrivaient des livres infames. Ces livres étaient vendus aux libraires par

le lieutenant de police lui-même , qui en faisait passer le prix aux auteurs. Napoléon lui-même tint enfermé à Bicêtre, jusqu'à sa mort, un fameux marquis de ce temps-là, l'ingrat qu'il était! sans se douter que ce marquis avait contribué pour une bonne part d'immoralité et d'infamie à le faire empereur.

L'histoire de ces livres serait longue à faire et bien digne d'intérêt; mais pour cela il faudrait un tact que je n'ai pas, et une science que je serais bien honteux d'avoir. C'est déjà trop, à mon sens, des livres que fait lire le nom de leurs auteurs, Voltaire, Diderot, Montesquieu, J.-J. Rousseau. Le moyen de ne pas lire des livres qui portent de pareilles signatures! Et

quand on les a lus, ces livres, le moyen encore de passer sous silence ce qu'on sait de cette littérature à part que vous retrouvez partout malgré vous, chez tous les peuples et dans tous les temps; chez les Romains, chez les Grecs, dans la Bible, dans une églogue de Virgile, dans une ode d'Horace, dans un dialogue de Théocrite. Singulier besoin des peuples enfans, ou des peuples blasés, de parler à outrance le langage des sens!

Heureusement cette espèce de littérature est de peu de durée. Si le peuple est enfant, l'enfant devient homme et père de famille, et il ne songe plus aux emportemens de sa jeunesse. Si le peuple est blasé, le vieillard succombe bientôt sous le dernier débris

de ses sens. La France a succombé sous les petits livres, bien mieux encore qu'elle n'a succombé sous les dissertations de ses philosophes.

Pourtant il fut un jour où la littérature pervertie reçut en France un avertissement bien singulier et bien étrange ! On jouait depuis long temps avec les vieilles mœurs ; on attaquait de toutes parts, et par mille voies indirectes, la chasteté des femmes, la vertu des jeunes filles, la pudeur des hommes ; un écrivain, d'un caractère bilieux et d'une énergie terrible se mit à prendre au sérieux tous ces petits livres. Il voulut faire peur à cette société pervertie, il tint le miroir devant elle ; il écrivit les *Liaisons dangereuses*. Quel livre, grand Dieu ! quelle

femme atroce ! quelle petite fille ignorante ! quel roué dangereux et froid ! quelle mère imbécille ! quel monde ! quel luxe ! quel dédain pour l'espèce intermédiaire ! quel horrible commentaire de tous ces contes voluptueux , de tous ces petits romans gazés , de toutes ces esquisses sentimentales ! C'était horrible à voir ! Je ne sais pas ce qu'eût fait la société de cette époque , si elle eût pu se voir dans ce miroir fidèle . Mais elle n'eut pas le temps de s'y regarder , elle était sur le bord d'un abîme ; elle y tomba , et ils tombèrent tous ensemble , trône , autel , grands seigneurs , pouvoir et croyances , la duchesse et la fille d'Opéra , toute cette espèce à part pour laquelle la vie était un culte , et le res-

pect extérieur une adoration, elle périt le même jour ! Tout le vieux monde, le monde en dentelles et en habits brodés, le monde à part, qui vivait sans travail, qui naissait heureux et riche, le monde né tout exprès pour les arts, pour l'amour, pour la bonne chère, pour le pouvoir, pour la gloire des armes, pour les femmes ; tout cela est mort en un jour, mort tout cela, hélas ! et sans retour !

Depuis ce temps tout s'est refait. Quand tout a été refait, la philosophie a fait de l'opposition religieuse comme autrefois, et de l'opposition politique comme aujourd'hui. Comédie, tragédie, opéra, drame pleureur, la fable même, tout a reparu de nouveau ; il n'y a qu'une chose qu'on n'a pas re-

faite, c'est la littérature obscène : elle est morte pour jamais ; c'est déjà un grand progrès pour une grande nation.

Pour achever ce que j'avais à dire de Crébillon fils, je dois ajouter que cet homme, si léger dans ses écrits, fut pourtant de mœurs sévères dans sa vie, et d'une conduite irréprochable. Sa conduite envers son père fut touchante jusqu'aux derniers momens de l'auteur de *Rhadamiste*. Quand le vieillard, battu par l'âge et le chagrin, vit sa haute stature se courber vers la terre, il trouva pour s'appuyer le bras de son fils. Son fils ne le quitta pas une heure, également soumis à son père qu'il aimait, et au poète qu'il admirait. Crébillon fils conduisit son

père chez madame de Pompadour (ne lui en voulez pas, cela était dans les mœurs); même je trouve la scène touchante et belle. Quand il entra chez la maîtresse régnante, le noble vieillard, madame de Pompadour était retenue au lit par cette jolie migraine qu'elle avait mise à la mode. Elle fit signe à Crébillon d'avancer près d'elle. Elle fut touché de le voir si tremblant et si pauvre, cet homme célèbre, tout chargé de ces palmes tragiques tant respectées alors, et dont la France a fait depuis un si étrange abus. Alors elle le fit asseoir sur son lit, la jolie femme; elle lui dit de ces paroles caressantes qu'elle disait d'une voix si douce et avec un sourire si aimable ! Le vieillard était enchanté et pleurait

de joie. Tout à coup entre le roi. Crébillon tout tremblant se lève : *Ah! mon Dieu! madame, s'écrie-t-il, nous sommes perdus! le roi m'a vu sur votre lit!*

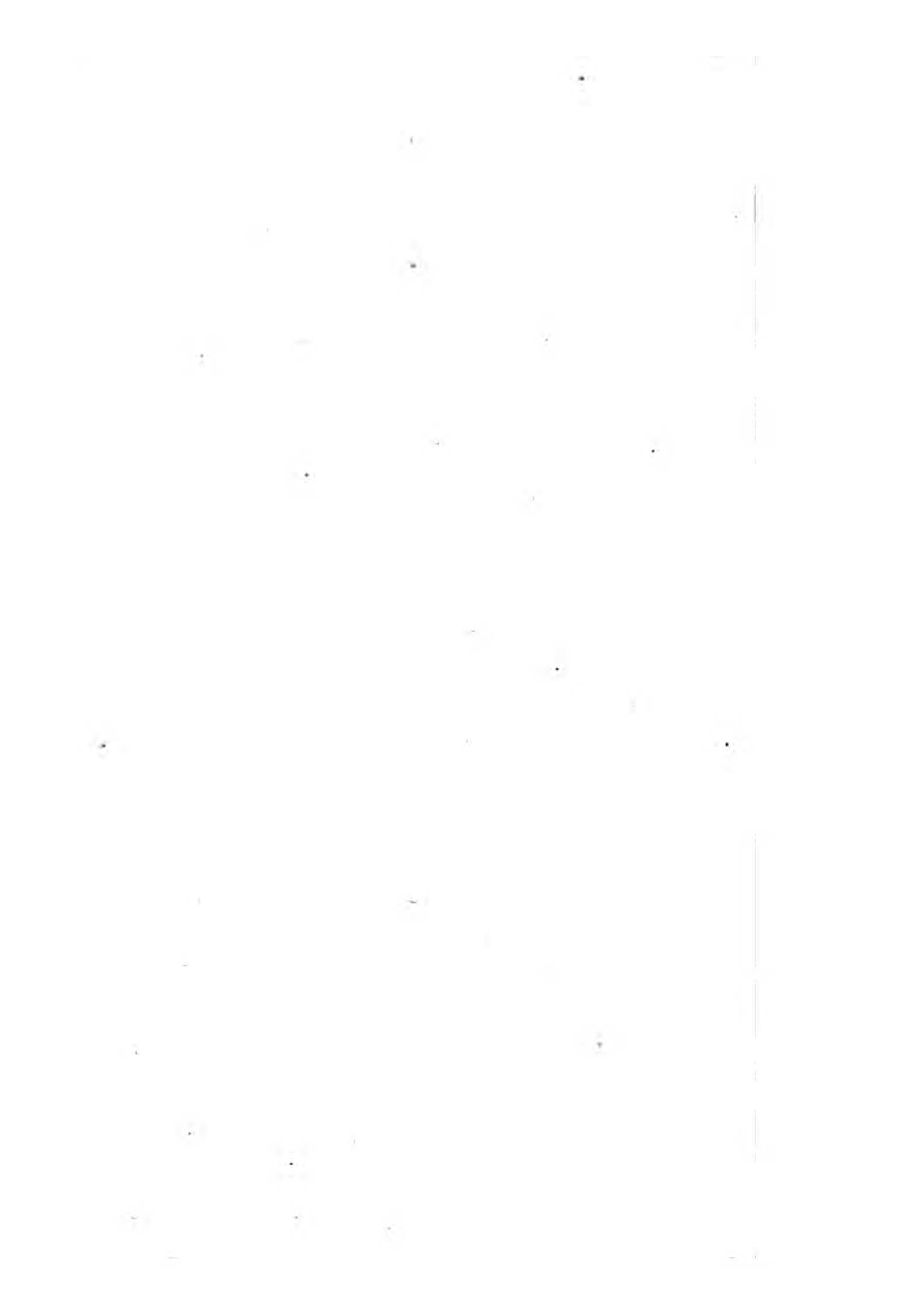
Crébillon père eut une pension de mille écus sur *le Mercure de France*, et ses œuvres eurent les honneurs de l'imprimerie du Louvre. Quant à son fils, il lui arriva un bonheur qu'il n'avait pas imaginé, même dans un roman. Il était en proie à toutes les inquiétudes matérielles qui donnèrent tant de charmes à la vie littéraire de ce temps-là, quand un matin une jeune Anglaise fit demander à le voir : c'était une jeune personne jolie, riche et de bonne maison, qui s'était prise de belle passion pour *les Égaremens*

du Cœur et de l'Esprit. Elle donna sa main et sa fortune à Jolyot de Crébillon fils, et lorsque vint 93, il eut le bonheur de sauver sa femme, sa fortune, et de se sauver lui-même. J'imagine cependant qu'il a dû trembler quelque peu s'il a vu passer madame Dubarry dans le tombereau fatal.

Madame Dubarry! la dernière expression régnante des romans de Crébillon fils.

Admirez toutefois la différence des fortunes, et dites-nous-en la cause, si vous pouvez! Une chaste fille anglaise passe le détroit tout exprès pour épouser le frivole auteur de quelques romans licencieux; à la même époque, un des plus puissans génies de la France, le cœur le plus chaud et l'ame

la plus vive qui se soient manifestés au dehors par le langage et la passion, J.-J. Rousseau, rebuté par cinq ou six femmes qui adoraient des freluquets, ne trouve pour compagne de sa noble vie qu'une ignoble servante qui le fait mourir de chagrin.



Les Parodies.



J'assistais à la parodie de *Marion de Lorme*. Aux Variétés, on a parodié Marion ; au Vaudeville, Marion. Or, la parodie de cette fille élégante et rêveuse, grande dame au boudoir couleur de rose, vous vous doutez en quel lieu nos auteurs l'ont cherchée ?

Hélas, oui ! ils ont placé Marion de Lorme au coin de la borne. Dites adieu, Marion, aux blanches dentelles, aux diamans éblouissans, à la soie et aux tapis de votre demeure ; dites adieu aux élégans petits-mâtres si bien poudrés ; Marion tombe d'un étage, et la voilà dans la mansarde ; la voilà courtisane mendiante, courtisane en guenilles, chargée d'un faux parfum, Marion amaigrie et livide, Marion aimée par les portefaix de la rue, par les censeurs, les usuriers et les espions. Voilà pourtant à quelle besogne nos vaudevillistes se sont amusés huit jours durant ! C'est un crime de plus de l'esprit français.

Je dis l'esprit français par habitude

plus encore que par vanité. Pour ma part, je trouve peu d'esprit et de goût à cette rage de tout parodier. A force de vouloir rire de tout, nous ne croyons plus à rien ; à force de moquerie nous avons tué les émotions, nous avons tué les larmes, nous avons gonflé le cœur, nous nous sommes faits sceptiques d'abord, puis enfin incroyables, puis athées. Or, notez bien, je vous prie, que ce rire éternel n'est plus dans nos mœurs, que nous sommes sérieux aujourd'hui, si nous sommes quelque chose ; sérieux dans nos mœurs, dans notre présent, dans notre avenir, dans notre passé ; sérieux par devoir et par besoin, sérieux en amour et en affaires, sérieux partout, sérieux toujours. C'est donc chose

puérile que de vouloir nous faire rire à tous propos. C'est chose misérable et perdue que ce vieil esprit qu'on nous jette çà et là, à tort et à travers, sans miséricorde ni pitié. Aujourd'hui la parodie est un contresens, quand le drame le plus terrible ne nous suffit plus ; quand, en fait de littérature, nous ne voulons même plus du meurtre et du viol. Que voulez-vous en effet que j'aie rié à Paillasse ? Talma lui-même aurait de la peine à me faire peur.

Je faisais ces réflexions, voyant au Vaudeville et aux Variétés Marion de Lorme descendue au dernier degré de son métier d'autrefois. Figurez-vous qu'ils l'ont dégradée à plaisir. Ils l'ont dépouillée non pas seulement de sa

robe à ceinture d'or, mais de sa poésie, de son idéal, de ses tendres émotions, de son mol abandon, de ses larmes, de son amour, de tout ce qui en faisait encore une femme. Ils l'ont affublée d'esprit et de gros sel, la courtisane parfumée; ils l'ont prise, la pauvre fille qui combat son amour, pour la jeter à la tête d'un amant de carrefour; nous avons senti la pipe et le tabac de régie dans le drame de M. Hugo; la vile prose a remplacé le vers passionné de *Marion de Lorme*; la charge s'est glissée entre tous ces personnages si fantastiques, si mouvans, si spirituels, brodés sur toutes les coutures, brodés à jour, véritables Français qui vivent, pensent et se disputent sous une loi de fer. L'igno-

ble a frappé sur tous ces détails de poète, le grivois a pesé sur toutes ces têtes sévères ; l'esprit a gâté tout ce drame ; ils ont fait un curé de village de Richelieu, et de Louis XIII un sous-préfet. Profanation !

Puis on appelle cela une parodie ! Ce sont là des parodies comme le masque est la parodie du visage, parodies informes, inanimées, immobiles, horribles à voir, parodies décolorées, où l'on ne voit plus que l'horreur, parodies où les mœurs sont outragées, l'art insulté, le drame méconnu. Puis vous voulez qu'on fasse des drames, qu'on s'intéresse à un drame ! A peine le drame est-il fait, qu'il y a derrière vous un autre vous-même pour le refaire ; et comment refait, je vous prie ?

Votre héros a six pieds, le héros de la parodie en a quatre ou trente-deux, votre héros est sublime, le parodiste en fait un fou ou un crétin ; vous êtes écrivain hardi et passionné, votre pseudonyme fait de vous un effronté et un barbare. Sous sa main, tout se flétrit et se gâte. Il pétrit après vous votre boue déjà pétrie, et d'un homme il fait un singe. Et non seulement il en veut à votre drame, il en veut à votre style, mais encore il en veut à vos acteurs. Laissez faire la parodie, elle gâtera votre œuvre de fond en comble. De votre nuit d'été elle fera une nuit d'hiver, de votre jeune Iphigénie elle fera une marchande de modes effrontée, elle enverra Ajax à la halle, Agamemnon sera portier, le

palais ne sera plus qu'une échoppe ; laissez faire la parodie , elle mettra la carmagnole à la place de l'habit de cour , le bonnet rouge remplacera le chapeau rond , elle aura des haillons , elle aura du fard , elle aura des mouches , elle aura de la farine , elle aura des faux cheveux , elle aura des anachronismes , des mensonges , des calomnies ; elle flétrira tout ce qui lui tombera sous la main ; car c'est un de ses droits , à l'entendre , de tout flétrir , de tout gâter , parce qu'elle s'appelle *parodie* ! Et voilà ce que nous encourageons !

Croyez-moi , ne jetez pas la parodie dans l'art , c'est bien assez de la critique . L'art aujourd'hui est quelque chose de trop grave pour s'accommo-

der de ces ricanemens inquiétans avec lesquels la foule le reçoit trop souvent. Hélas ! si vous avez besoin de parodie, blâsés que vous êtes, la parodie est partout autour de vous, à droite et à gauche, par devant et par derrière, dans les murs, hors des murs, elle vous coudoie, elle vous tutoie, elle s'assied à vos côtés. Toute l'histoire moderne, qu'est-ce autre chose qu'une parodie ? L'histoire générale même, qu'est-ce autre chose, si ce n'est une parodie perpétuelle, qui recommence tous les cent ans ?

Je vous en fais juge vous-même : un jour, à l'Opéra, entre dans une loge l'empereur D. Pedro. L'empereur se place ; on le regarde, on le salue, on salue sa femme, on se dit :

C'est l'empereur ! c'est un homme qui a eu le Brésil à lui, qui s'est assis sur le trône des Bragance, et qui vient à l'Opéra comme un bourgeois de Paris. Sans nul doute, c'était là un assez beau spectacle. Voir cet homme que le caprice populaire a renversé, cet allié de la famille Bonaparte, grande ruine ! Cette femme, qui s'appela Bonaparte, en deuil d'une royauté pour la seconde fois, deux royautés enterrées en présence des titulaires, cela est étrange, n'est-ce pas ? Eh bien ! braquez vos lorgnettes ; oubliez ce musicien qui parodie Rossini, et ce poète qui parodie Quinault, et cette chanteuse qui parodie la Sontag, et ces peintures qui parodient Gérard et Girodet, et ces femmes des loges, ces

petits-mâtres des loges qui parodient tout le dix-huitième siècle, et jusqu'au gaz enflammé qui parodie les bougies du lustre; oubliez tout cela, je vous prie, arrachez-vous à cette parodie continuelle, regardez dans la loge de l'empereur ce drame complet et solennel, ce dernier présent de l'Europe que l'Amérique renvoie à l'Europe, ce roi du nouveau monde absolument traité comme un roi du vieux monde, regardez tout cela, Parisiens, et prenez-y plaisir. Seulement hâtez-vous; prenez garde à la parodie; dites à la parodie de vous faire grâce un instant.

Mais non, non, point de grâce. La parodie est implacable. Elle existe nécessairement; par cela même que

vous êtes, vous ou votre œuvre, vous êtes parodié. Quel est le grand talent qui n'ait pas sa parodie? Cet empereur du Brésil lui-même, tombé de si haut, qu'est-ce autre chose que la parodie de Charles X?

Tout à coup, vis-à-vis la loge de l'empereur, une loge s'ouvre, on regarde, on oublie tout à coup le Brésil, et ses mines d'or, et ses révolutions (quel pays n'a pas sa révolution à faire oublier?); on regarde dans cette loge qui s'ouvre. Attention et silence! voilà une barbe qui entre, surmontée d'un turban, voilà des cachemires qui se déploient, à faire envie aux plus jolies femmes, à celles qui en ont le moins besoin; voici des serveurs complaisans, l'un qui explique

en arabe des vers qu'on n'explique pas en français; l'autre, qui porte le tabac et les pastilles; l'autre, qui écoute et qui répond. Que croyez-vous que soit, cet homme? A votre sens, quel est son rang, son état dans le monde? Ne vous pressez pas de répondre, je vous prie, réfléchissez à ce que vous allez dire! Il y a beaucoup de gravité dans ma question.

Je vous vois sourire, vous êtes bien sûr de votre fait. Hussein a fait déposer chez vous ce matin sa carte; insignifiante parodie d'une visite d'amitié. Eh bien non! ce que vous voyez dans cette loge, ce turban, cette barbe, ces cachemires, cet interprète et ces deux officieux, j'ai presque dit ces deux flatteurs, ce n'est pas Hussein,

ce n'est pas le dey d'Alger ! c'est bien mieux que cela , grands dieux ! c'est la parodie de D. Pédro qui vient le chercher dans sa loge , le brillant empereur. Ainsi ce roi déchu n'a pas échappé dix minutes à la parodie. La parodie est plus prompte que la mort, et notez bien que c'est une parodie complète , titre pour titre , malheur pour malheur. L'un est empereur, l'autre est dey ; l'un quitte l'Amérique, l'autre l'Afrique ; étrangers tous deux, tous deux chassés, ils viennent chercher tous deux un asile chez un peuple en révolution ; le même jour, à la même heure, ils se trouvent au même endroit, eux sortis de trônes brisés à deux extrémités du globe ! Aussi voyez comme ils se penchent ! comme ils se

regardent ! comme ils se font peur de leur ressemblance ! Hélas ! le dey, si glorieux, ne se doute pas qu'il n'est qu'une parodie ; lui qui a perdu la Casauba, il a la douleur de se voir en présence d'une infortune plus grande que la sienne. Il est vaincu doublement, vaincu en Afrique, vaincu dans sa loge à l'Opéra. Je suis donc tenté de le plaindre. Je le plains. Il faut plaindre le malheur aujourd'hui surtout. Non, le dey n'est pas une parodie ; j'ai eu tort de le dire. Le dey est un drame complet et sérieux. D. Pédro et le dey d'Alger sont deux grands drames. Portons-leur donc toute la curiosité qu'ils méritent, puisqu'aujourd'hui la curiosité c'est notre respect ; soyons sérieux en présence de

ces infortunes sérieuses; aussi bien si nous voulons, si je veux soutenir mon système des parodies nécessaires, la parodie ne nous manquera pas.

Donnez-moi le temps d'aller chercher ma parodie. Soyez tranquilles, j'ai une parodie toute prête. Pendant qu'on explique à sa hauteesse l'*Orgie* et l'enlèvement d'une petite fille, si peu belle comparée aux énormes femmes de son sérail, pendant que l'empereur, bon musicien, se livre en artiste aux impressions de l'orchestre, donnez-moi le temps d'aller chercher la parodie de ces deux puissances tombées. Je suis à vous tout à l'heure. De l'Opéra je vais à l'hôpital. — Où sont, dis-je à la bonne sœur de charité, où sont-ils les princes d'au delà

les mers? où est le grand Esprit, si fier et si beau, où est le petit Esprit, si jovial et si gourmand, où est la princesse, leur femme et leur sœur? Alors la sainte fille, en souriant, me mène dans la salle Saint-Joseph, et j'aperçois dans le lit d'un hôpital, à moitié morts de faim et de froid, le grand Esprit et le petit Esprit qui ronflent, rêvant à leurs beaux jours. La princesse Osage est dans la cour, qui fait la lessive, comme la faisait jadis mademoiselle de Lavallière. — O ma bonne sœur de charité, prêtez-moi vos princes Osages, j'en ai besoin pour une heure, j'ai une leçon de vanité à donner, j'ai un spectacle à présenter à la foule, qui vaudra bien les deux têtes de mort que Bossuet

envoyait à l'abbé de Ranc! — Et la bonne sœur me confie ses deux princes et sa princesse. — Prenez-en bien soin, monsieur, prenez bien garde qu'ils ne s'enrhument; ils ont la fièvre, tenez bien leur bonnet de coton sur leurs oreilles! Et me voilà de l'hôpital à l'Opéra. Je me place dans une loge vide (si par hasard il y a une loge vide), dans une loge de face à côté de la loge du roi. — Messieurs, messieurs, voilà ma parodie! Regardez! voilà la parodie à sa dernière expression. Voilà mes deux rois, à moi, détrônés, chassés, errans, vagabonds, salués en France, suivis en France, présentés à Saint-Cloud tout armés, tout parés et tatoués; eux aussi ils ont orné vos fêtes, Parisiens, eux aussi

ils ont occupé les premiers rangs de ces loges dorées; eux aussi ils ont forcé vos femmes à pencher la tête hors de leur loge; eux aussi ils ont attiré toute l'attention de vos lorgnettes. Fragile objet de curiosité! victimes du caprice populaire! ils ont passé de Saint-Cloud à l'hôtel de Rivoli, de l'Opéra à la Porte-Saint-Martin; de Tivoli ils sont allés à la Chaumière pour l'amusement des grisettes et des étudiants, qui leur ont tourné le dos, puis enfin ils seraient morts de faim sans l'hôpital. C'est ainsi que la fille de Henri IV, au milieu de Paris, manqua de bois l'hiver. Etrange histoire des grandeurs!

Mais voici qui est plus fort que tout le reste. C'est la parodie forçant le

drame de jouer devant elle, forçant le drame qu'elle parodie de l'amuser, elle, parodie! La chose est forte, sans doute! c'est plus fort, beaucoup plus fort que si la *Gothon des Variétés*, s'asseyant dans une loge, forçait la vraie Marion à venir l'amuser le soir. Figurez-vous donc que ce dey d'Alger, de retour de l'Opéra, est sollicité par la Porte-Saint-Martin, comme un Osage, pour faire la recette du jour. Même on dit à Sa Hautesse de choisir son spectacle. Or, savez-vous ce que le dey choisit de préférence, quel spectacle lui agréé le plus, à lui barbare? O vanité de la gloire humaine! vanité des grands hommes qui veulent être des types! Voici donc ce que le dey veut voir jouer devant lui; écoutez :

Notez bien qu'il avait à sa disposition mille féeries, vaudevilles où l'on chante, mélodrames où l'on égorge, ballets où l'on danse; il avait à demander incendies, meurtres, homicides, viols, blasphèmes; bien plus, il pouvait voir insulter sur la scène évêques, archevêques, curés, toute la religion catholique, ce qui pouvait, ce qui devait lui être très agréable, à lui enfant de Mahomet. Eh bien! Hussein n'a voulu ni de nos meurtres, ni de nos incendies, ni même de nos blasphèmes dramatiques; le blasphème lui fait peur, à lui, parce qu'il est croyant; et même à sa régence d'Alger il n'a jamais vu marcher sur le crucifix sans rougir! Savez-vous ce qu'il a demandé, le dey? Oh! encore

une fois, vanité! vanité! il a demandé à voir Napoléon, non pas le Napoléon des Pyramides et d'Austerlitz, mais le Napoléon de Sainte-Hélène; non pas l'empereur, mais le captif. Et pour lui, dey d'Alger, pour lui faible et insignifiante parodie de Bonaparte, on a parodié la mort de Bonaparte. Il a vu le lion recevoir le coup de pied de l'âne; il a entendu le râle du mourant; il a appris comment on peut avoir été plus puissant que Mahomet, et mourir! Bonaparte se fût-il douté qu'un Africain détrôné s'amuserait ainsi de son exil et de sa mort? Bonaparte mort à Sainte-Hélène pour consoler, à vingt ans de distance, le dey d'Alger! ô parodie, ce sont là de tes coups!

La parodie , c'est le *fatum* de l'Europe moderne. La parodie , c'est le Dieu de notre histoire. Voilà comment la comédie des *Ricochets* de Picard contient toute l'histoire de ce siècle. Mais c'est justement parce que la parodie est partout, qu'il ne faut pas faire de parodies. D'ailleurs la parodie s'est déplacée comme toutes les puissances; elle a passé de l'art dans l'histoire : parodier en même temps un empereur qui tombe et un drame qui réussit, c'est trop de parodies pour un jour.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



La Rennetierre.	Pag.	1
Essai sur le dix-huitième siècle.		81
Les Parodies.		193

VIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Imprimerie de A. Pinard,
Quai Voltaire, 15.

563419

